This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LES

ES PEINTES PAR ELLES-MÊMES.

ÉDITION INTERDITE POUR LA FRANCE.

—

DROIT DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉ.

Bruxelles. — Imprimerie de E. Guyot, rue de Schaerbeek, 12.

LARCHER ET P.-J. MARTIN.

LES

FEMMES PEINTES

PAR

ELLES-MÊMES.

BRUXELLES
ÉDITION HETZEL
LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE J. ROZEZ,
Rue de la Madeleine, 87.

—

1858

HQ 1154
L27

LES FEMMES

JUGÉES PAR ELLES-MÊMES.

PRÉLIMINAIRES.

DÉFINITION MORALE DE LA FEMME.

On nous a dit que nous étions fort inférieures à l'homme; puis on nous a dit que nous étions ses égales, et, si l'on n'a point osé dire encore qu'il y avait, de nous à lui, supériorité manifeste, on n'a pas été sans le penser tout bas. Notre nature, que nous examinons, nous affirme que nous ne sommes rien de tout cela. Ni supériorité ni infériorité, mais *différence*.

Nous sommes autres que les hommes; nous avons ce qui les achève en tous sens. Les mêmes proportions, la même diversité qui nous frappent dans l'organisation physique des hommes et des femmes, nous frappent encore dans leur organisation morale. La beauté physique de la femme n'en est pas moins parfaite, pour n'avoir point les caractères énergiques qui la constituent chez l'homme; la beauté morale n'en existe pas moins dans l'âme de celle-là, pour ne posséder aucun de ces traits vigoureux sans lesquels elle n'est point chez celui-ci. Chacune est type dans son genre, chacune a son idéal,

et l'idéal absolu se compose de l'union de ces deux idéaux composés. On s'est constamment obstiné à comparer les deux sexes par ce qu'ils avaient de commun entre eux; là, chacun le sent, il ne peut exister de parité. Les facultés qui ont de mêmes racines chez l'un et chez l'autre diffèrent essentiellement par leurs développements ; et ceci ne tient pas à l'éducation seule, cela tient à des tendances, à des prédispositions innées, à l'essence des individualités. Ainsi, le même principe de courage, de raison, de sensibilité, se traduit par des expressions si dissemblables, selon qu'il agit dans le cœur de l'homme ou dans le cœur de la femme, qu'il faut une sorte d'étude pour en retrouver l'unité primitive. On rapproche ces manifestations, et, comme on a pris le caractère masculin pour modèle, on signale de l'infériorité là où il n'y a que de la diversité. C'est cette diversité, si admirablement harmonieuse pourtant, qui forme la base de l'union ; sans elle, les deux individualités, pareilles à des surfaces dures et polies, se repousséraient mutuellement ; avec elle, elles se revêtent de ces inégalités régulières, prévues, qui, semblables aux coins rentrants et sortants des plus beaux ouvrages de menuiserie, en assurent la perfection avec la solidité.

Certes, en énergie éclatante, en puissance de conception, en hardiesse, en force de raisonnement, la femme est inférieure à l'homme. Mais son courage doux et ferme, mais sa compréhension facile, mais la logique de son bon sens, mais la netteté de ses applications, ont, eux aussi, un mérite propre, que fait ressortir avec avantage le contraste. Mesurer ces deux natures, qui, tout en ayant besoin l'une de l'autre, ne sont pas calquées l'une sur l'autre, c'est fausser le point de vue sous lequel il faut les envisager. Non, la femme n'est pas la contre-épreuve effacée de l'homme; la femme a son originalité, sa mission, ses vertus spéciales; voilà qui demeure certain... (Madame DE GASPARIN.)

*

Les femmes seraient plus en état que les hommes de bien juger les autres femmes, parce qu'elles n'ont pas les mêmes raisons d'aveuglement; mais la jalousie dont on les soupçonne les unes contre les autres (et ce n'est pas sans fondement) rend leurs décisions presque aussi incertaines que celles des hommes. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

. les hommes ont étudié les femmes, ils les ont jugées inca-
e répondre aux exigences d'intimes relations spirituelles.
ue les femmes se sont examinées elles-mêmes, elles se sont
trop richement douées pour ne pas faire de leur individualité
complet. Elles n'ont pas voulu voir en elles cette seconde
: l'homme sans laquelle il ne saurait être parfait, mais qui,
si, tant qu'elle demeurera seule, restera défectueuse...
DE GASPARIN.)

*

st point sur le rapport d'une femme qu'il faut juger une autre
arce qu'elles ont presque toutes la faiblesse de croire qu'elles
it la gloire qu'elles ôtent aux autres. (Madame DE SARTORY.)

*

ilosophe prend les femmes au point où elles sont. Il bâtit
système sur des faits vrais, nous le voulons croire, mais sur
qu'il ne cherche pas un instant à modifier. *Elles sont ainsi,*
-il, et il commence ses préparatifs de défense, d'attaque ou
ie. Mais, *elles sont ainsi, ne sauraient-elles être autrement?*
u'il ne se dit pas une seule fois.
'inquiète pas de savoir si ce cœur vaniteux, rusé, véhément,
ecevoir une règle qui l'adoucît, qui le redressât, qui le rendît
Il n'interroge point cette âme, dont l'existence ne s'est trahie
ervation que par la faiblesse des conceptions, que par l'in-
: des idées, que par l'outrecuidance des préjugés, pour
en elle quelque germe de ces facultés de bon sens, de
nent, de force intérieure, qu'il sent vivre et agir en lui. Il
point cette humeur fantasque, pour apprendre si elle ne
s, elle aussi, susceptible d'amélioration. Il ne se demande
la position qu'il assigne à la femme et qu'il lui voit prendre
e est bien celle que lui assigna Dieu. Il ne se demande pas
ission répond aux besoins moraux de l'homme; si elle met
outes les facultés de celle qui la remplit; s'il y a harmonie
prit de l'*Évangile et l'ordre* de choses existant; s'il y a pour

on organisation essentiellement féminine, je voyais bien qu'une édu-
ıtion, rendue un peu différente de celle des autres femmes par des
rconstances fortuites, avait modifié mon être ; que mes petits os
étaient endurcis à la fatigue, ou bien que ma volonté, développée
ar les théories stoïciennes de Deschartres d'une part, et les mortifi-
ıtions chrétiennes de l'autre, s'était habituée à dominer souvent les
éfaillances de la nature. Je sentais bien aussi que la stupide vanité
es parures, pas plus que l'impur désir de plaire à tous les hommes,
'avaient de prise sur mon esprit, formé au mépris de ces choses par
:s leçons et les exemples de ma grand'mère. Je n'étais donc pas tout
fait une femme comme celles que censurent et raillent les moralistes ;
avais dans l'âme l'enthousiasme du beau, la soif du vrai, et pourtant
étais bien une femme comme toutes les autres, souffreteuse, ner-
euse, dominée par l'imagination, puérilement accessible aux atten-
rissements et aux inquiétudes de la maternité. Cela devait-il me
éléguer à un rang secondaire dans la création et dans la famille ?
ela étant réglé par la société, j'avais encore la force de m'y sou-
ıettre patiemment ou gaiement. Quel homme m'eût donné l'exemple
: ce secret héroïsme qui n'avait que Dieu pour confident des protes-
tions de la dignité méconnue ? (George Sand.)

*

Que la femme soit différente de l'homme, que le cœur et l'esprit
ent un sexe, je n'en doute pas. Le contraire fera toujours excep-
n, même en supposant que notre éducation fasse les progrès néces-
res (je ne la voudrais pas semblable à celle des hommes) ; la femme
a toujours plus artiste et plus poëte dans sa vie, l'homme le sera
ıjours plus dans son œuvre. Mais cette différence, essentielle pour
armonie des choses et pour les charmes les plus élevés de l'amour,
it-elle constituer une infériorité morale ?... (George Sand.)

LA FEMME N'EST PAS INFÉRIEURE A L'HOMME.

Toujours, quel que soit le progrès de la raison superbe, le cœur
: femmes sera le sanctuaire de l'amour, de la mansuétude, du dé-
uement, de la patience, de la miséricorde, en un mot des reflets les
ıs doux de la Divinité et des inspirations indestructibles de l'Évangile.
sont elles qui nous *conserveront* à travers les siècles les traditions

de la sublime philosophie chrétienne. Ce sont elles encore aujourd'hui qui, au milieu du débordement de nos passions grossières, sauvent à travers le naufrage les débris du spiritualisme et de l'esprit de charité. Ainsi...., loin de moi cette pensée que *la femme soit inférieure à l'homme.* Elle est son égale devant Dieu, et rien dans les desseins providentiels ne la destine à l'esclavage.

Je sais que certains préjugés refusent aux femmes le don d'une volonté susceptible d'être éclairée, l'exercice d'une persévérance raisonnée. Beaucoup d'hommes aujourd'hui font profession d'affirmer physiologiquement et philosophiquement que la créature mâle est d'une essence supérieure à celle de la créature femelle. Cette préoccupation me semble assez triste, et, si j'étais femme, je me résignerais difficilement à devenir la compagne ou seulement l'amie d'un homme qui s'intitulerait mon dieu ; car, au-dessus de la nature humaine, je ne conçois que la nature divine.

Eh quoi ! la femme aurait les mêmes passions, les mêmes besoins que l'homme, elle serait soumise aux mêmes lois physiques, et elle n'aurait pas l'intelligence nécessaire à la répression et à la direction de ses insincts? On lui assignerait des devoirs aussi difficiles qu'à l'homme, on la soumettrait à des lois morales et sociales aussi sévères, et elle n'aurait pas un libre arbitre aussi entier, une raison aussi lucide pour s'y former ! Dieu et les hommes seraient ici en cause. Ils auraient commis un crime, car ils auraient placé et toléré sur la terre une race dont l'existence réelle et complète serait impossible. Si la femme est inférieure à l'homme, qu'on tranche donc tous ses liens, qu'on ne lui impose plus ni amour fidèle ni maternité légitime, qu'on détruise même pour elle les lois relatives à la sûreté de la vie et de la propriété, qu'on lui fasse la guerre sans autre forme de procès. Des lois dont elle n'aurait pas la faculté d'apprécier le but et l'esprit aussi bien que ceux qui les créent seraient des lois absurdes, et il n'y aurait pas de raison pour ne pas soumettre les animaux domestiques à la législation humaine. (George Sand.)

*

Jusqu'à présent, la femme n'a compté pour rien dans la société humaine. — Qu'en est-il résulté? — Que le prêtre, le législateur, le philosophe, l'ont traitée en *vraie paria.* La femme (c'est la moitié *de l'humanité) a été* mise hors l'Église, hors la loi, hors la *société.*

— Pour elle, point de fonction dans l'Église, point de représentation devant la loi, point de fonctions dans l'État.

Le prêtre lui a dit : « Femme, tu es la tentation, le péché, le mal; tu représentes la chair, — c'est-à-dire la corruption, la pourriture. — Pleure sur ta condition, jette de la cendre sur ta tête, enferme-toi dans un cloître, et là, macère ton cœur, qui est fait pour l'amour, et tes entrailles de femme, qui sont faites pour la maternité; et, quand tu auras ainsi mutilé ton cœur et ton corps, offre-les tout sanglants et tout desséchés à ton Dieu pour la rémission du *péché originel* commis par ta mère Ève. »

Puis le législateur lui a dit : « Femme, par toi-même, tu n'es rien comme membre actif du corps humanitaire; tu ne peux trouver place au banquet social. — Il faut, si tu veux vivre, que tu serves d'*annexe* à ton seigneur et maître, l'homme. — Donc, jeune fille, tu obéiras à ton père; — mariée, tu obéiras à ton mari; — veuve et vieille, on ne fera plus aucun cas de toi. »

Ensuite, le savant philosophe lui a dit : « Femme, il a été constaté par la science que, d'après ton organisation, tu es inférieure à l'homme (1). — Or, tu n'as pas d'intelligence, pas de compréhension pour les hautes questions, pas de suite dans les idées, aucune capacité pour les sciences dites exactes, pas d'aptitude pour les travaux sérieux; — enfin, tu es un être faible de corps et d'esprit, pusillanime, superstitieux; en un mot, tu n'es qu'un enfant capricieux, volontaire, frivole; pendant dix ou quinze ans de ta vie, tu es une gentille *petite poupée*, mais remplie de défauts et de vices. — C'est pourquoi, femme, il faut que l'homme soit *ton maître* et ait toute autorité sur toi. »

Voilà, depuis six mille ans que le monde existe, comment les sages des sages ont jugé la *race femme*. (Flora Tristan.)

LA FEMME EST-ELLE L'ÉGALE DE L'HOMME.

Question oiseuse et du pure vanité, direz-vous peut-être. Ce n'est pas mon avis; je la trouve importante, par un motif bien simple : c'est que, de la solution qu'on lui donne, dépendent absolument le

(1) La plupart des savants, soit naturalistes, médecins ou philosophes, ont conclu plus ou moins explicitement à l'infériorité intellectuelle de la femme.

système d'éducation qu'on adopte pour les femmes, et la part qu'on leur attribue dans la famille et dans la société. Cela ne laisse pas d'avoir quelque intérêt, et je crois que nous ne ferions point mal de chercher, sans prévention ni courtoisie, ce qu'il serait sage de penser en cette matière. Interrogeons l'expérience, l'observation, le sens commun, en d'autres termes, l'histoire, la science, la raison humaine. Les réponses de l'histoire ne sont, il faut l'avouer, ni diverses, ni énigmatiques. Point d'hésitations dans les opinions; à peine de légères différences dans les voix et dans les mœurs. En tout temps, en tous lieux, l'infériorité, si ce n'est même la perversité du sexe est posée en fait, et l'on en déduit en droit son incapacité civile et politique. Chez la plupart des peuples d'Orient, on se croyait souillé par le commerce, même légitime, d'une femme, et l'on s'en abstenait à la veille des sacrifices; les rabbins ne croyaient point la femme faite à l'image de Dieu; aux Indes, on la brûlait comme une propriété de son mari; dans le droit romain, elle est toujours en puissance du père ou de l'époux; les constitutions apostoliques ne lui sont pas peu favorables, et jusque dans l'Évangile, ce livre du faible et de l'opprimé, son infériorité semble attestée par une parole sévère de Jésus à Marie : *Femme, qu'y-a-t-il de commun entre vous et moi?* Ce consentement universel est, au premier abord, important; surtout comme il faut ajouter que le génie féminin n'a donné jusqu'ici que d'incomplets et faibles démentis à ces rudesses de l'orgueil viril; dans ses plus brillantes manifestations, il n'a point atteint les hauts sommets de la pensée. Il est, pour ainsi dire, resté à mi-côte. L'humanité ne doit aux femmes aucune découverte signalée, pas même une invention utile. Non-seulement, dans les sciences et dans la philosophie, elles ne paraissent qu'au second rang, mais encore dans les arts, pour lesquels elles sont si bien douées, elles n'ont produit aucune œuvre de maître.

Je ne veux parler ici ni d'Homère, ni de Phidias, ni du Dante, ni de Shakspeare, ni de Molière; mais le Corrége, mais Donatello, mais Delille ou Grétry, n'ont point été égalés par les femmes. Et, chose singulière, aucune de ces œuvres d'imagination qui retracent en caractères universels les grands mouvements de la passion, les souffrances de l'amour et le type idéal de la beauté féminine, ne sont dus au sexe qui les devait si bien connaître. Il y a là de quoi déconcerter un peu les partisans de l'égalité. Voyons si la science leur

sera plus favorable. Hélas! il m'en coûte à le dire, la physiologie moderne leur porte de rudes coups. Elle constate chez la femme une structure plus frêle, une complexion plus molle, et jusqu'à une constitution cérébrale qui lui rendent difficile cette vigueur et cette continuité de méditation qui fait un homme de génie. Un livre récent, qui a fait sensation dans le monde scientifique, va même jusqu'à prétendre que l'être humain, en se transformant, traverse une période embryonnaire, où il a tous les caractères de l'individu femelle, et qu'il ne devient mâle que par la continuité d'un développement ascendant. Faut-il donc nous incliner devant de telles observations et de tels exemples? Que ce ne soit pas du moins avant d'avoir fait appel à la raison, ce tribunal suprême auquel il appartient, de par l'institution divine, de modifier ou de casser tous les jugements inférieurs. En nous transportant dans l'ordre moral, nous verrons les choses sous un autre jour. Nous comprendrons l'infériorité de la femme dans le passé, sans en rien conclure contre son avenir. En effet, à l'origine des sociétés, quand toutes les luttes, soit de l'homme contre la nature, soit de l'homme contre son semblable, étaient presque exclusivement physiques, la force virile avait une priorité légitime. Il est très-simple qu'elle l'ait consacrée dans les institutions, et que, n'admettant point la femme au partage de ses conquêtes intellectuelles, lui interdisant ainsi tous moyens de développement, elle l'ait retenue, non-seulement dans la servitude domestique, mais encore dans une subalternité mentale très-évidente. Il y a donc lieu de s'étonner que la femme ait pu insensiblement parvenir à ce degré d'affranchissement qui lui permet aujourd'hui d'examiner, de comprendre ses devoirs et de réclamer ses droits. Car c'est en dépit des circonstances les plus contraires que son rôle a toujours été grandissant et que la voici chez nous, non plus esclave, mais compagne de l'homme : compagne subalterne encore, il est vrai, et plutôt de ses plaisirs que de ses travaux; mais, enfin, reconnue en principe comme un être libre, appelé dans une certaine mesure à concourir au progrès social.

Il y a loin de là à une égalité parfaite; mais comment douter que cela n'y conduise? (Madame Marie d'Agout.)

*

L'anatomie la *plus exacte* n'a pu encore remarquer aucune diffé-

rence entre la tête de la femme et la tête de l'homme. Leur est entièrement semblable ; ils voient, ils entendent par des qui sont exactement les mêmes; les impressions des sens se re se rassemblent, se conservent de la même manière ; les pa sensibles qui servent aux opérations de l'esprit paraissent se de même et par un même principe dans l'un et l'autre sexe; différence qui existe entre eux se trouve dans les organes nécessaires à la reproduction de l'espèce, *ce qui n'a rien de avec l'entendement.* (Madame DE COICY.)

*

Les femmes, nous n'en pouvons douter, ont reçu de la na mêmes dons que les hommes, et, lorsqu'elles ont eu la liberté elles les ont égalés dans les actions qui demandent de la f l'esprit, du jugement, du courage, des vertus. Cependant, en par la force des lois, des coutumes et de l'éducation, les femı sans rang, sans état et sans occupation. Nous devons juger y gémissent sous le poids de l'inaction, de la soumission, de sement; mais la nature, outragée par la barbare injustice des h fournit aux femmes, pour les dédommager et les venger, les de rentrer dans leurs droits, par l'empire réel que leur do vertu, la beauté et le talent de plaire.

En France, les ministres des autels paraissent être les déclarés des femmes. Par état, ils les outragent en public; ı *particulier, ils ne peuvent résister à leurs charmes.*

Elles ne sont point sur le trône, mais on les voit gouve hommes qui y sont assis.

Elles sont exclues du gouvernement, mais on les voit dii ministres, se faire obéir des sénateurs, et élire les généraux.

Elles ne peuvent paraître dans les armées, mais elles en sor et c'est pour se rendre dignes d'elles que la plupart des g y poursuivent la gloire.

Le temple de Thémis leur est fermé, mais, par des chemins et sûrs qu'elles connaissent, elles y pénètrent et y font sen puissance.

Le financier, dur, avare, et habitué par état à toujours r de l'or, si riche qu'il devienne, abandonne sa fortune aux fem *veulent l'enflammer* et le dépouiller.

Le commerçant avide trouve cependant son bonheur à leur prodiguer les fruits de ses travaux.

Elles ne sont chargées d'aucune affaire, mais elles se trouvent mêlées dans toutes.

Elles n'ont aucun rang, mais elles règlent tous les rangs.

Elles n'ont point de distinction, mais elles en décorent qui leur plaît.

Elles n'ont aucun emploi, mais elles les distribuent.

Elles n'ont aucune fonction, mais elles font tout mouvoir à leur gré, et chacun leur rend des hommages.

Il est sans doute sujet à bien des fautes et des faiblesses, le gouvernement où ceux qui, par les lois, sont destinés au silence, à l'inaction, à l'obéissance, peuvent réussir, par la voix de la séduction, à s'emparer du pouvoir de tout ordonner et de tout soumettre. Je ne prendrai point l'impudente liberté de détailler ici les dommages que le peuple français souffre d'une administration dans laquelle les femmes, qui n'y ont aucun emploi, influent très-puissamment par la force de la séduction; mais... (Madame DE COICY.)

LA FEMME EST INFÉRIEURE A L'HOMME.

Quelques personnes, en bien petit nombre à la vérité, soutiennent que, dans les arts comme dans les lettres, la supériorité des hommes sur les femmes naît uniquement de la différence d'éducation, et ne veulent compter pour rien la différence créée par la nature.

On élèverait les femmes au collége, elles pourraient lire en grec Euripide et Sophocle, qu'aucune d'elles n'écrirait une tragédie qui pût se placer auprès de *Polyeucte* ou d'*Athalie*. La preuve en est que plusieurs femmes apprennent la peinture dans un atelier, où les maîtres les plus habiles dirigent leurs études, et que pas une n'a fait et ne fera jamais un tableau d'histoire comparable à un des grands peintres.

Faut-il inférer de ceci que les femmes ne doivent ni peindre, ni écrire? Bien loin de là, car il a existé, il existe encore des femmes dont l'intelligence est de beaucoup supérieure à celle de la majorité des hommes, sans en excepter un assez grand nombre d'hommes de lettres; mais, de même qu'elles n'essayent pas de porter de fardeaux trop lourds pour leurs faibles bras, elles doivent s'abstenir de lutter contre l'autre sexe dans tout genre d'ouvrages qui exigent une force

de volonté, une aptitude de tête et une persévérance de travail dont leur nature ne les rend pas susceptibles.

Un champ bien assez vaste leur reste encore ouvert, si par suite d'un penchant irrésistible, ou, ce qui est bien plus commun dans nos temps de révolutions, par suite d'un revers de fortune, elles rendent le public juge de leur talent. Plus d'une femme a laissé un nom célèbre, et, pour ne parler d'abord que de celles qui se sont livrées à la peinture, les portraits de madame Lebrun, les copies sur porcelaine de madame Jacotot, les miniatures de madame de Mirbel, après avoir été admirées de leur vivant par les premiers connaisseurs, le sont encore après leur mort, dans nos musées. On peut citer aussi la Rosalba, dont les pastels se vendent toujours fort cher ; sans parler de plusieurs femmes qui marchent aujourd'hui sur leurs traces ; mais, bien loin que ces exemples réfutent ce qu'on vient de lire plus haut, remarquez bien que, parmi ces artistes distinguées, pas une n'a tenté de peindre une bataille.

Le nombre de femmes qui se sont fait un nom dans la littérature est beaucoup plus considérable, vu que l'emploi de l'intelligence n'exige aucune étude manuelle et suivie, et qu'il suffit d'avoir de l'esprit, le goût de la lecture et l'habitude d'observer le monde pour se servir d'une plume avec plus ou moins de succès ; une foule de femmes écrivent chaque jour des lettres qui sont des modèles de style épistolaire. Par malheur, ces correspondances ne sont point destinées à la publicité ; nous ne devons qu'au hasard la jouissance de lire madame de Sévigné, qui ne pensait écrire que pour sa fille, et dont on réimprime les lettres cent cinquante ans après sa mort.

Tout ce qui tient à la délicatesse de pensée, à la vérité de sentiment et à la finesse d'observation est du ressort des femmes ; aussi les voit-on se distinguer surtout comme auteurs de romans et comme auteurs d'ouvrages d'éducation.

Pour ces derniers, l'habitude de parler aux enfants et le tact dont elles sont douées leur indique le trait, le mot propre à frapper ces jeunes têtes, où tout s'imprime si vite et pour si longtemps ; elles savent être claires, être simples, sans tomber dans la niaiserie : les contes que miss Edgeworth et madame Guizot ont écrits pour la jeunesse sont de beaucoup supérieurs à ceux de M. Bouilly et de quelques autres hommes, sous le rapport de l'intérêt, outre que l'invention *est plus ingénieuse*, et l'exécution plus facile.

au roman, trop de femmes se sont rendues célèbres dans
che de littérature pour qu'on leur refuse maintenant le
la cultiver. Ce succès n'a rien de surprenant : dans un
t la première base est la connaissance du cœur humain,
s étaient naturellement appelées à se distinguer; car il est
les aient de l'esprit sans regarder beaucoup et sans voir
là naît dans leurs romans la vérité de caractère et le naturel
ıe.

onc lorsqu'il s'agit de finesse d'observation que les femmes
nt sur leur terrain. Mais, si leur intelligence peut briller
ce qui demande de l'imagination, du discernement, de la
e et du bon goût, s'ensuit-il que cette intelligence puisse
sur ce qui exige de la force de tête ? N'est-il pas au contraire
ıble que M. de la Place aurait levé les épaules en souriant,
été tenté de lire les mémoires de mathématiques écrits par
ise du Châtelet, ces mémoires qu'admirait tant Voltaire ?
Voltaire, c'est tout simple, il était amoureux ; de plus, en
es prétentions comme savant, il n'entendait rien aux mathé-
, et nulle femme ne peut se flatter que tous ses lecteurs rem-
es deux conditions. Il est certes beaucoup plus sage de ne
sayer de franchir des limites qui semblent avoir été posées
ture, puisque, dans la multitude de femmes auteurs plus ou
ınues, on ne peut en nommer que trois dont le talent excep-
it quelque chose de masculin : madame Dacier, madame
et madame Sand.

levons à madame Dacier une traduction d'Homère, que les
s estiment comme la meilleure qui existe encore aujour-

ıe de Staël, sans atteindre dans son style la perfection du
nadame Sand, ne se distingue pas moins par des qualités qui
ı rarement le partage d'une femme : la vigueur de pensée
'ondeur d'examen. Pour écrire l'*Influence des passions sur*
idus et les nations, l'Allemagne, la Littérature dans ses
avec les institutions sociales, etc., etc., il était nécessaire
ı goût des études solides et suivies, joint à l'habitude de
ı esprit aux idées graves ; et celle dont on a dit qu'elle avait
été jeune et jamais enfant, pouvait seule entreprendre des
ıussi sérieux et d'aussi longue haleine. En effet, le caractère

de madame de Staël aussi bien que son intelligence avaient quelq chose de mâle; elle était résolue, courageuse et persévérante. (peut dire de plus qu'un grande élévation d'âme la maintenait au-d sus de toutes les petitesses dont plusieurs sont communes aux de sexes : noble et désintéressée, elle ne connaissait pas plus l'égoïs qu'elle ne connaissait l'envie, et jugeait ses amis et ses ennemis a la même impartialité.

Elle eut trop souvent l'occasion de prouver ce que j'avance ici; imagine sans peine qu'un talent aussi supérieur que celui de madame Staël ne put se montrer sans faire naître l'envie d'un grand nom d'auteurs. Une femme, entre autres, madame de Genlis, sa contem raine, poursuivit de sa haine l'auteur de *Corinne*, dont, par une cal derie digne de Tartufe, elle attaquait sans cesse les ouvrages sous rapport de l'immoralité. Elle ne se borna pas aux discours contre noble rivale; elle fit imprimer un roman intitulé *la Femme phi sophe*, dans lequel l'héroïne est présentée comme une infâme cr ture, et tient un langage où s'intercalent des phrases de madame Staël, tronquées de la manière la plus perfide. Ce roman, tr ennuyeux, n'eut aucun succès, et ne produisit d'autre effet que c d'indigner tous les honnêtes gens contre celle qui l'avait éc J'ignore si madame de Staël a daigné lire *la Femme philosophe;* n ce que je sais, c'est qu'elle ne parlait jamais la première de mad de Genlis, et qu'un jour, M. de Sabran ayant dit devant elle quel mots d'*Adèle et Théodore* (1), elle ajouta du ton le plus simple plus vrai : « Madame de Genlis écrit très-purement. »

Il est inutile de citer ici les ouvrages de madame Sand, que le monde a lus ; on sait jusqu'à quel point l'auteur de *Valen* est douée de la puissance de manier la langue française, et dans qu belle prose elle exprime les pensées les plus énergiques, les pass les plus violentes, ou les sentiments les plus doux et les plus n Beaucoup de pages de *Lélia* peuvent se placer, sous le rapport style, à côté de celles qu'ont écrites Buffon, Montesquieu ; et, lorsq lit *la Mare au Diable*, on croirait lire Bernardin de Saint-Pie Cette variété dans le langage le plus pur, ce tour de phrase si fa ce nerf qui n'exclut jamais l'élégance, font déjà comparer mad

(1) Un des premiers ouvrages de madame de Genlis.

Sand aux écrivains français du grand siècle, et la feront peut-être rester le premier écrivain du nôtre.... (Madame DE BAWR.)

LES FEMMES COMPARÉES AUX HOMMES.

La nature et la société donnent aux femmes une grande habitude de souffrir, et l'on ne saurait nier, ce me semble, que de nos jours elles ne vaillent, en général, mieux que les hommes. Dans une époque où le mal universel est l'égoïsme, les hommes, auxquels tous les intérêts positifs se rapportent, doivent avoir moins de générosité, moins de sensibilité que les femmes; elles ne tiennent à la vie que par les liens du cœur, et, lorsqu'elles s'égarent, c'est encore par un sentiment qu'elles sont entraînées : leur personnalité est toujours à deux, tandis que celle de l'homme n'a que lui-même pour but. On leur rend hommage par les affections qu'elles inspirent, mais celles qu'elles accordent sont presque toujours des sacrifices. La plus belle des vertus, le dévouement, est leur jouissance et leur destinée : nul bonheur ne peut exister pour elles que par le reflet de la gloire et des prospérités d'un autre; enfin, vivre hors de soi-même, soit par les idées, soit par les sentiments, soit surtout par les vertus, donne à l'âme un sentiment habituel d'élévation. (Madame DE STAEL.)

CE QUE LA FEMME PEUT ÊTRE.

La femme ne doit être ni médecin, ni architecte, ni général, ni chef de parti, mais elle le peut. Il est des hommes qui se font cuisiniers et tailleurs, tandis que de tous temps les hommes eux-mêmes ont regardé la marmite et l'aiguille comme l'apanage de la femme; et cependant ces cuisiniers, ces tailleurs conservent, ou peuvent conserver toutes les vertus de leur sexe. Pourquoi en serait-il autrement à l'égard de la femme? Il y a eu à Bologne une femme (Laure Bassi) professeur d'anatomie et de physique, qui ne se rendait à ses cours qu'après avoir fait son ménage et soigné ses enfants. Notre célèbre tour de Strasbourg a été achevée par la fille de l'architecte qui l'avait commencée, et que la mort était venue frapper subitement. Nos vieilles chroniques nous ont conservé des détails intéressants sur cette jeune fille (Sawina Ervin), qui fut un grand architecte sans cesser d'être une femme pour sa famille. Jeanne d'Arc a été général, et certes, cette créature si *héroïque et si pure* eût été la meilleure des mères.

Aria a été chef de parti; c'est elle, plutôt que son mari, qui a i spiré contre le despotisme; mais voyez-la dans l'intérieur d maison : son mari et son fils étaient tous deux atteints d'une mal cruelle. Elle se partagea entre ces deux malades chéris. Le j homme succombe; après avoir reçu son dernier soupir, la malh reuse mère a le courage de paraître devant Pétus et de le tron en lui disant que son fils va mieux. Elle ne lui apprend la vérité lorsqu'il est redevenu assez fort pour la supporter. Ce fait est connu. La plupart des historiens ne parlent que de son fameu *ne m'a pas fait mal.* Je suis convaincue que, si l'on fouillait dar vie privée des héroïnes qui se sont immortalisées par de grande belles actions, on trouverait que pas une d'elles, pour avoir in surpassé les hommes, n'a démenti sa nature et foulé aux pieds devoirs de femme. L'exercice de ces devoirs, voilà le négligé, le tume quotidien de la femme supérieure; la célébrité, la gloire travaux qui peuvent y conduire, voilà ses habits de fête. (Ma DE CARLOWITZ.)

DE LA FAIBLESSE ET DE L'EXTRÊME SENSIBILITI DES FEMMES.

Pourquoi, lorsque les tribunaux s'occupent des affaires les épouvantables, trouve-t-on le palais encombré de personnes de sexe, dans une proportion inverse en comparaison des hommes

Cette question singulière a déjà été plusieurs fois soulevée pa écrivains, m'a-t-on dit, mais la solution qu'ils en ont donné jamais été satisfaisante. Je le crois, et je m'en rends aisément ra Les femmes sont entraînées à ce spectale tragique par leur tem ment, par le genre de leurs émotions; pour les comprendre, ce cas, il faut éprouver comme elles, ce qui est impossible homme.

La faiblesse et l'extrême sensibilité sont l'apanage nécessai femmes, et peut-être même que l'exaltation de la sensibilité pre source dans la faiblesse. De là naissent les émotions vives qui c tuent nos plaisirs, notre bonheur, comme chez tous les êtres an Les femmes sentent plus vivement que les hommes... Mais pl sensations sont vives et répétées, plus elles usent la sensibilité en est de cela comme de toute autre chose; c'est une règle génér la nature.

Paris est la ville de plaisir par excellence ; c'est là que les émotions ont vives et se succèdent avec rapidité ; c'est là que les femmes ont le plus de facilité pour en jouir. Les fêtes, les spectacles, les promenades publiques sont tous les jours à la portée de tout le monde. Toutes les fortunes, tous les rangs ont à chaque instant, pour ainsi dire, sous la main ce qui peut le plus enflammer les passions et les satisfaire. Cette facilité de bonheur et de plaisir fait qu'on en abuse, et l'abus est toujours suivi de la satiété.

Je n'ai pas habité longtemps la capitale, mais le court espace de temps que j'y ai passé a suffi pour me faire comprendre qu'une Parisienne de vingt-cinq ans a plus vieilli pour les passions qu'une provinciale de trente-cinq.

Il résulte de ceci que le cœur, s'usant plus vite à Paris qu'ailleurs, a besoin d'émotions plus fortes pour être remué...

Lorsque la sensibilité est usée, il n'y a plus que les effrayantes réalités qui puissent encore remuer le cœur.

Si l'on me demande pourquoi les femmes sont plus avides de ces spectacles d'épouvante que les hommes, je dirai simplement que c'est parce qu'ayant une sensibilité plus exaltée qu'eux, cette sensibilité est aussi beaucoup plus vite émoussée. (Mademoiselle Adèle Boury.)

LA FEMME VÉRITABLE N'EXISTE PLUS.

La femme ange, la femme démon. — Les prestiges. — La femme n'est point la compagne de l'homme.

La femme, la femme véritable n'existe plus.

Il y a encore des mères, et plus même qu'autrefois.

Il y a des sœurs.

Il y a des maîtresses.

Il y a des amies dévouées.

Il y a des associées.

Il y a des caissières.

Il y a des ménagères.

Il y a toujours des *mégères*.

Mais il n'y a plus de femmes... dans le monde civilisé.

En effet, qu'est-ce qu'une véritable femme ? C'est un être faible, ignorant, craintif et paresseux, qui ne pourrait pas vivre par lui-même, qu'un mot fait pâlir, qu'un regard fait rougir, qui a peur de

tout, qui ne connaît rien, mais qu'un instinct sublime éclaire, n qui agit par inspiration, ce qui vaut encore mieux que d'agir expérience; c'est un être mystérieux, qui se pare des contrastes plus charmants; qui a des passions violentes avec de petites idé qui a des vanités insatiables et des générosités inépuisables, car femme vraie est à la fois bonne comme une sainte et méchante com une déesse; qui est tout caprice, inconséquence; qui pleure de j et qui rit de colère, qui ment mal et qui trompe bien; que le m heur rend sage, que les contrariétés exaltent jusqu'à la folie; d la naïveté égale la perfidie, dont la timidité égale l'audace; un ê inexplicable enfin, ayant de grandes qualités par hasard, et dans grands événements, quand il faut en avoir, mais sachant mont tous les jours ces défauts aimables, trésors de craintes et d'es rances, qui séduisent, attachent, inquiètent et auxquels on ne p résister.

Et maintenant où trouverez-vous donc beaucoup de femmes ressemblent à ce portrait-là?

Hélas! il ne leur est plus permis, à ces pauvres femmes, d'a tous ces charmants défauts; il leur a bien fallu y renoncer ma elles depuis le jour où les hommes eux-mêmes les leur ont pris.

Naïve ignorance, imprévoyance aimable, paresse adorable, en tine coquetterie, vous étiez jadis la grâce des femmes; vous êt force des hommes aujourd'hui.

Courage, raison, patience, intelligente activité, vous étiez j les vertus des hommes; vous êtes les défauts des femmes auj d'hui.

Vingt ans de paix ont porté leurs fruits : le courage est pass mode. Les jeunes gens du jour ne savent plus ni souffrir, ni tra ler; ils ne savent rien supporter, ni la douleur, ni la pauvrete l'ennui, ni les humiliations honorables, ni le chaud, ni le froid, fatigue, ni les privations; excepté quelques injures, ils ne sa rien endurer.

Voilà pourquoi les femmes ont été forcées de se métamorpho elles ont acquis des vertus surnaturelles, et qui certes ne leur co naient point. Elles sont devenues courageuses, elles dont les fray puériles avaient tant de grâce; elles sont devenues raisonnal elles dont la légèreté avait tant d'attraits; elles ont renoncé beauté par économie, à la vanité par dévouement; elles ont con

avec ce pur instinct qui est leur force, que dans le ménage humain il faut que l'un des deux époux travaille pour que l'enfant soit nourri. L'homme s'étant croisé les bras, la femme s'est mise à l'ouvrage, et c'est pourquoi la femme n'existe plus.

Étudiez les mœurs du peuple; voyez la femme de cet ouvrier, elle travaille, elle élève ses enfants, elle s'occupe de la boutique et de son ménage, elle n'a pas dans tout le jour un seul moment de repos. — Que fait donc son mari? Où est-il? — Au cabaret.

Regardez cette jeune fille, elle est couturière en linge. Son teint est pâle, ses yeux sont rouges; elle a dix-huit ans, elle n'est déjà plus jolie. Elle ne sort jamais, elle travaille nuit et jour. — Et son père? — Il est là dans l'estaminet voisin, occupé à lire les journaux.

Suivez cette belle femme. Comme elle marche rapidement! Elle regarde à sa montre avec inquiétude, elle est en retard, elle a déjà donné depuis ce matin quatre leçons de chant, elle en a encore trois à donner. C'est un métier bien fatigant. — Et son mari, que fait-il donc? — Elle vient de le rencontrer; il se promène sur le boulevard avec une actrice des petits théâtres.

Regardez encore cette pauvre femme : comme elle a l'air de s'ennuyer! C'est une victime littéraire qui tâche de se faire une existence en écrivant. Ses médiocres ouvrages, qui se vendent assez bien, l'aident à vêtir convenablement sa petite fille. — Et son mari, où est-il donc? — Il est au café là-bas, qui joue au billard, en faisant des plaisanteries contre les femmes auteurs.

Voyez encore chez tous les ministres, courir, s'agiter, parler cette petite femme; elle est riche, elle n'a pas besoin de travailler, mais son mari est un homme tout à fait nul, qui ne parviendrait à rien sans elle. Elle veut le faire nommer à telle place, et elle va solliciter pour lui, pendant qu'il joue au whist dans quelque club.

Et pensez-vous que ce soit pour leur plaisir que les femmes se fassent ainsi actives et courageuses? Croyez-vous qu'elles ne préféreraient pas mille fois redevenir nonchalantes et petites-maîtresses, et qu'il ne leur semblerait pas infiniment plus doux de passer leurs jours étendues sur de soyeux divans, avec des poses de sultane, entourées de fleurs, parées des plus riches étoffes et n'ayant autre chose à faire que de plaire et d'être jolies? En changeant leur nature, elles font un très-grand sacrifice, et qui leur coûte fort, croyez-le...

Bien loin de les blâmer, il faudrait les admirer dans leur abnégation. Une jeune femme raisonnable! une belle femme économe! une femme qui se prive d'un objet qui peut l'embellir! Mais c'est un prodige de vertu! c'est un modèle d'héroïsme!

Ah! vous ne savez pas ce qu'il faut de courage à une femme pour se dévouer à être toujours vêtue humblement; vous ne savez pas à quelles innombrables et irrésistibles tentations il lui faut à tout moment résister! En fait de parure, être sage, c'est être sublime! Passer devant une boutique engageante et voir suspendu derrière la glace un délicieux ruban bleu de ciel ou lilas, un ruban provocateur qui vous excite à l'admirer; dévorer du regard cette proie charmante, bâtir toute sorte de châteaux en Espagne à son sujet; se parer en idée de ses nœuds coquets et se dire : « Je mettrai deux rosettes dans mes cheveux; le grand ruban sera pour la ceinture, le plus petit servira pour la pèlerine et pour les manches... » Et puis, tout à coup s'arracher violemment à ces coupables rêveries, se les reproche comme un crime et fuir, courageuse et désolée, loin du ruban tentateur sans même vouloir le marchander. Cela seul demande plus de force d'âme que les plus terribles combats; et ce mot plein de stoïque résignation et de noble humilité que nous avons entendu l'autre jour nous a plus touché le cœur que toutes les belles paroles des héroïnes de Sparte et de Rome. Une femme devait aller à un bal, à une fête magnifique; elle était occupée à choisir des fleurs. Après avoir admiré ces couronnes à la mode qui sont si jolies, dont la forme est si gracieuse, elle en demanda le prix. Les belles fleurs, les fleurs fines sont très-chères cette année, et ce prix trop élevé l'effraya. Alors posant tristement la couronne de roses sur le comptoir, elle dit avec un soupir : « C'est trop cher; je mettrai ma vieille guirlande! »

Ma *vieille guirlande!* Sentez-vous ce qu'il y a de douleur et de poignante résignation dans ces deux mots : ma vieille guirlande! Ce fait venir les larmes aux yeux.

Oui, les femmes ont perdu en attraits tout ce qu'elles ont gagné en qualités. Chose étrange! elles ont plus de valeur, elles ont moins de puissance; c'est que leur puissance, à elles, n'est point dans l'activité qu'elles déploient, mais dans l'influence qu'elles exercent; les femmes ne sont point faites pour agir, elles sont faites pour commander, c'est-à-dire pour inspirer, conseiller, empêcher, demander, obtenir; voilà leur rôle; agir, pour elles, c'est abdiquer. Et ce

maxime fameuse qui ne signifie rien quand on l'applique à la puissance d'un roi est de toute vérité quand elle s'applique à la puissance de la femme. La femme règne et ne gouverne pas.

Mais, pour régner, les femmes, comme les rois, ont besoin de prestige, et malheureusement les femmes et les rois n'ont plus de prestige aujourd'hui; les femmes du monde, entendons-nous, car les autres ont encore le prestige du théâtre, et c'est ce qui doit expliquer la préférence qu'on leur accorde si cruellement.

Si les femmes du monde, divinisées autrefois, n'ont plus à vos yeux de prestige, nous venons de vous le dire, ce n'est pas leur faute, ne les accusez pas. Elles ne l'ont point perdu, ce prestige, elles l'ont généreusement sacrifié.

Or, il y a deux sortes de prestiges : l'un est séduisant, l'autre est séducteur, qu'on nous permette cette subtilité. Il y a, par conséquent, deux sortes d'amour : l'un descend du ciel, l'autre vient de l'enfer.

Il doit donc y avoir deux catégories de femmes à aimer : les femmes anges et les femmes démons; les vierges voilées, couronnées de lis; les bacchantes couronnées de pampre; celles qui chantent doucement en s'accompagnant de la lyre, celles qui dansent follement en agitant le thyrse et le tambour; celles qu'on aime avec enthousiasme, celles que l'on idolâtre avec ivresse; les unes sont *prestigieuses* en bien, les autres sont *prestigieuses* en mal; mais toutes sont également idéales, également enveloppées de mystères, également placées sur un autel, également supérieures, également toutes-puissantes, les unes par le respect qu'elles imposent, les autres par la terreur qu'elles inspirent. Car, vous le savez, la peur est un des charmes de l'amour ; et ces deux natures de femmes font naître de délicieuses frayeurs. On tremble auprès de celles-ci; un mot pourrait effaroucher leur exquise délicatesse, une imprudence peut les faire fuir à jamais, la pensée de leur déplaire cause un charmant effroi. — On tremble auprès de celles-là, on a peur de tout, on a peur de soi, on a peur d'elles; ces femmes aux passions sans frein, à l'orgueil jaloux, au courroux sauvage, ont pour les cœurs qu'elles entraînent toute la séduction des grands dangers.

Nous ne savons pas s'il existe encore des femmes idéales en mal, mais nous croyons que les femmes idéales en bien n'existent plus. Nous avons maintenant, *et cela* vaut peut-être mieux pour tout le

monde, nous avons les femmes honnêtes, les femmes raisonnables, les femmes laborieuses, les bonnes femmes, les excellentes petites femmes, avec lesquelles on cause sans façon, que l'on rencontre avec grand plaisir, dont on accepte la préférence avec orgueil, mais qui ne parlent point à l'imagination, et qui n'inspirent point d'amour. Vous avez tant dit : « La femme est la compagne de l'homme, » que les pauvres femmes vous ont pris au mot : elles sont devenues vos compagnes; elles ont voulu partager votre existence, vos occupations, vos chagrins ! O folle pensée, coupable erreur ! La femme n'est point faite pour partager les peines de l'homme ! Non, elle est faite pour l'en consoler, c'est-à-dire, pour l'en distraire. Malheur à l'imprudente qui demande à celui qu'elle aime le secret de ses chagrins (nous ne parlons point des chagrins de cœur, les hommes y sont peu sujets; leurs grandes douleurs, à eux, sont des souffrances d'amour-propre et des revers de fortune) ! Malheur à la femme qui permet à l'homme qu'elle aime de lui confier ces tourments-là ! Elle perd dès ce moment la faculté de l'en distraire, et il la quittera pour aller les oublier auprès de celle qui les ignore. L'amour ne vit que de mystère et de crainte ; la confiance et la sécurité le font mourir.

Une compagne !... Est-ce qu'on aime d'amour une compagne ! Soyez de bonne foi et convenez-en, la femme n'est point la compagne de l'homme. Elle doit être son idole, toujours, dans toutes les phases de sa vie, et sous les plus séduisantes images : trésor de candeur dans l'âge de l'enfance, reine de beauté dans l'âge de l'amour, providence dans l'âge de la maternité. (Madame Émile de Girardin.)

LES VOCATIONS NATURELLES.

Non-seulement la nature nous désigne un rang, mais ce rang est une vocation. Il y a de très-grandes dames, par exemple, qui sont nées actrices, et qui cependant n'ont jamais joué la comédie, même pour s'amuser.

Il y a aussi de très-grandes dames qui sont nées *portières* et qui se maintiennent portières dans les positions les plus élevées. Chez elles, tous les jours, chacun en passant va raconter sa petite anecdote et déposer sa fausse nouvelle. Elles connaissent tout le quartier, c'est-à-dire tout le monde. Elles savent, à ne jamais s'y tromper, le chiffre de la fortune de chacun...

D'autres grandes dames sont nées... il faut bien dire le mot... sont nées *courtisanes*. En vain leur excellente éducation les a préservées de tout mauvais goût ; malgré elles, et par une pente insensible, elles sont redescendues au triste rang que la nature leur avait imposé....

Il y a d'autres femmes riches, immensément riches, très-haut placées dans le monde, très-indépendantes par leur position, qui cependant sont nées *dames du palais*, qui trouvent toujours moyen d'être à la suite d'une autre femme, quelquefois placée au-dessous d'elles. Ces femmes ont des instincts d'esclave, et des qualités de confidente; elles excellent dans l'art de servir toutes les mauvaises passions.

Il y a encore d'autres femmes qui sont nées *gardes-malades*, et qui exercent sans diplôme la profession de médecin, à travers l'existence la plus élégante. Elles ont des recettes infaillibles pour tous les maux, on les surprend à toute heure préparant des tisanes.

Il y a encore d'autres femmes qui sont nées.... (que l'on nous pardonne cette expression) qui sont nées.... nous n'osons le dire ! — Allons, courage ! qui sont nées.... *sergent de ville ! garde municipal*, autrefois *gendarme*. Ces femmes courageuses font gratuitement la police des salons ; elles vont et viennent de la salle de bal à la salle à manger avec un zèle et une activité infatigables ; elles traversent la foule, et la foule se range à leur seul aspect; elles font taire tous les bavards quand on veut chanter...

Ces femmes ont quelques rapports avec d'autres femmes françaises et même anglaises, qui sont nées.... *major allemand*... Voilà encore qui va vous surprendre. Ces dames ont le teint fort animé, elles portent la tête haute, et les coudes en arrière; elles ont toujours l'air de marcher au pas...

Heureusement et par compensation, il y a d'autres femmes qui sont nées *bergères*, et qui se maintiennent bergères jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Elles chérissent les petits chapeaux coquets, capricieusement posés sur l'oreille. Elles sont toujours, et dès l'aurore, pavoisées de légers rubans, couronnées de fleurs, pomponnées de bouffettes et de rosettes...

Nous ne parlerons point des marquises nées *soubrettes*, si piquantes et si aimables par le mélange de leurs grands airs et de leur gentillesse ; nous ne parlerons point non plus des femmes de chambre

nées *princesses*, qui persistent à garder leur rang malgré vous, et qui veulent bien vous faire la grâce de vous habiller à condition que vous les traiterez en souveraines...; — nous parlerons encore moins de ces pauvres filles du peuple nées fatalement *petites-maîtresses*, et qui sacrifient leur honnêteté à leur instinct d'élégance; — nous ne parlerons pas des Parisiennes nées *provinciales* et des provinciales nées *Parisiennes;* — nous terminerons en disant qu'il y a des actrices nées *grandes dames*, qui savent se faire une dignité de leur talent, qui savent dès les premiers jours se placer sur un piédestal d'où elles ne descendent jamais... (Madame Émile de Girardin.)

LES MONSTRES.

Il y a des femmes que, pour l'honneur du sexe, les autres femmes devraient assommer à frais communs : la perfidie, la trahison, l'insolence, l'effronterie, sont les qualités dont elles font l'usage le plus ordinaire; et l'infâme malhonnêteté est le moindre de leurs vices. Du reste, pas le moindre sentiment, je ne dis pas d'amour, elles ne sont pas faites pour le connaître, mais de la plus simple amitié, de charité naturelle, d'humanité; enfin, ce sont des monstres, mais des monstres qui parlent, qui ont de l'esprit, qui ont un front d'airain, qui sont au-dessus de tous reproches, qui prennent plaisir de triompher et d'abuser de la faiblesse humaine, et qui étendent leur tyrannie sur tous les États. (Madame de Sévigné.)

JUGEMENTS.

Les femmes sont les mêmes par tous pays ; elles aiment qu'on s'occupe d'elles, qu'on les flatte et qu'on ait l'air non-seulement de penser ce qu'on leur dit d'aimable, mais aussi d'y prendre le plus vif plaisir. (Madame Manoel de Grandfort.)

*

La femme est imbécile par nature. Il semble que, pour contrebalancer l'éminente supériorité que ses délicates perceptions lui donnent sur nous, le ciel ait mis à dessein dans son cœur une vanité aveugle, une idiote crédulité. Il ne s'agit peut-être, pour s'emparer de cet être si subtil, si souple et si pénétrant, que de savoir manier la louange et chatouiller l'amour-propre. Parfois les hommes les plus

incapables d'un ascendant quelconque sur les autres hommes en exercent un sans bornes sur l'esprit des femmes. La flatterie est le joug qui courbe si bas ces têtes ardentes et légères. (George Sand.)

*

La vanité bien entendue et tournée vers le grand fait des femmes vertueuses. La coquetterie ménagée fait des femmes agréables. La faiblesse en fait des deux sortes, dont les unes sont malheureuses, et les autres sont méprisables. (Madame Riccoboni.)

*

Les vers luisants sont l'image des femmes : tant qu'elles restent dans l'obscurité, on est frappé de leur éclat ; dès qu'elles veulent paraître au grand jour, on les méprise, et on ne voit que leurs défauts. (Madame Necker.)

*

Les femmes ordinaires savent employer mieux que d'autres un certain jargon de galanterie, auquel elles sont naturellement réduites par le manque d'idées et d'instruction. Le peu de moyens qu'elles possèdent s'exerçant habituellement sur ce sujet, elles le traitent d'autant mieux, qu'il laisse toujours la ressource des lieux communs. (Madame de Bawr.)

*

Les femmes qui joignent à une âme commune peu d'étendue dans l'esprit sont bien loin d'être les moins adroites; ce sont elles, au contraire, qui peuvent suivre un plan quelconque avec la ténacité nécessaire, puisque aucune idée étrangère, aucune émotion forte ne vient jamais les en détourner. Elles ont aussi l'avantage de pouvoir observer avec un extrême sang-froid celui qu'elles veulent dominer, attendu que leur cœur n'est jamais véritablement intéressé. (Madame de Bawr.)

LES FEMMES

JUGÉES PAR ELLES-MÊMES.

ABANDON.

Quand on a perdu le cœur d'un amant, on fait en vain des efforts pour le retenir; c'est un bien éclipsé sans retour. Le cœur ne se gouverne pas comme l'esprit; on ne lui commande rien, c'est plutôt lui qui nous commande. Il faut qu'une femme sache deviner quand on ne l'aime plus, et qu'elle prévienne, s'il se peut, la honte d'être abandonnée, en usant de diligence. (Madame DE RIEUX.)

*

En abandonnant noblement ce qui nous quitte, on se fait voir au-dessus de ce qu'on perd. (Madame DE STAEL.)

ACADÉMICIENNE.

A chaque nouvelle candidature académique, les divers galants admirateurs de nos diverses femmes célèbres répètent en chœur et comme en refrain cette même charmante flatterie :

— Mais c'est vous, madame, c'est vous qui devriez vous mettre sur les rangs!...

Aussitôt un académicien quelconque se hâte de reprendre :

— Madame, je vous promets ma voix.

Puis, après un gracieux ou affreux sourire, selon ses moyens, il ajoute :

— Sérieusement, pourquoi n'y aurait-il pas à l'Académie française deux *fauteuils réservés pour des femmes*, pour madame Sand et pour

madame une telle?... (Dans chaque salon, on dit un nom différent.) Pourquoi les femmes d'un grand talent ne seraient-elles pas de l'Académie ?...

Pourquoi?... Nous allons vous le dire...

Parce que ce serait une anomalie, une inconséquence, une chose ridicule et contre nos mœurs. Nous vous demanderons à notre tour : Pourquoi donc les femmes auraient-elles un fauteuil dans un pays où elles ne peuvent avoir un trône? Pourquoi voulez-vous leur octroyer la plume, quand vous leur avez refusé le sceptre? Pourquoi, lorsqu'elles ne sont rien par leur naissance, auraient-elles quelque chose par leur génie? Pourquoi leur reconnaître un privilége quand on leur a dénié tous les droits? Une femme, en France, ne peut être duchesse ou comtesse qu'en épousant un duc ou un comte; eh bien, elle ne doit être académicienne qu'en épousant un académicien. Toute dignité personnelle est interdite aux femmes dans ce beau pays de la chevalerie; elles ne doivent briller que de reflets; la loi salique les atteint partout, vous le savez bien; ne rêvez donc pas de les y soustraire : les exceptions sont dangereuses; elles détruisent l'harmonie, elles provoquent les espérances folles, elles retardent, pour les opprimées, l'heure bienfaisante, l'heure fortunée, l'heure de la résignation, cette grande force des victimes. (Madame Émile de Girardin.)

*

Les femmes célèbres ne rêvent nullement les dignités académiques; l'art pour elles n'est pas une profession, mais une religion; leur talent n'est pas un trésor qu'elles exploitent, comme les hommes, par intérêt et par orgueil, c'est un don du ciel qu'elles cultivent avec amour et respect. Gardez pour vous le docte fauteuil, messieurs; aux femmes modestement *résignées*, le trépied suffit. (Madame Émile de Girardin.)

ACADÉMIE.

On s'adonne dans la ruelle de madame la duchesse de Bourgogne à faire de l'esprit. On y a des conversations dont elle est très-contente; on y parle de logique, de rhétorique, de physique, et l'on y approfondit tout ce dont il serait à souhaiter que nous ne sussions pas même le nom : la princesse apprenait hier à faire des arguments.

—

On projette une académie de femmes, elle sera de quarante; il y en a déjà vingt sur la liste. (Madame DE MAINTENON.)

ACTRICES.

... Quand même les actrices ne sont pas dans une position régulière selon les lois civiles, quand même, je dirai plus, elles sont livrées à leurs plus mauvaises passions, elles sont presque toutes les mères d'une tendresse ineffable et d'un courage héroïque. Les enfants de celles-ci sont même généralement plus heureux que ceux de certaines femmes du monde ; ces dernières, ne pouvant et ne voulant pas avouer leurs fautes, cachent et éloignent les fruits de leur amour, et quand, à la faveur du mariage, elles les glissent dans la famille, le moindre doute fait peser la rigueur et l'aversion sur la tête de ces malheureux enfants.

Chez les actrices, faute avouée est réparée. L'opinion de ce monde-là ne flétrit que celles qui abandonnent ou méconnaissent leur progéniture... (GEORGE SAND.)

*

Quand on pense aux obstacles que les préjugés, l'usage, élèvent contre la noble ambition de réunir l'indépendance de l'artiste à l'existence de la femme du monde, on accorde autant d'estime que d'admiration à l'actrice qui a pu les vaincre. (SOPHIE GAY.)

*

Madame Dorval était une des plus grandes artistes et une des meilleures femmes de ce siècle. Elle a été méconnue, calomniée, raillée, diffamée, abandonnée par plusieurs qui eussent dû la défendre, par quelques-uns qui eussent dû la bénir... (GEORGE SAND.)

ADMINISTRATION.

Les hommes ont reproché aux femmes d'ignorer en tout ce que c'est que la méthode; ils ont eu raison. Par exemple, on voit aujourd'hui grand *nombre de femmes* capables de prendre part aux *discussions sérieuses qu'excite la* situation politique des gouvernements; *elles savent y jeter* quelquefois une réflexion juste et lumi-

neuse, une vue fine et vraie : et pourtant, si l'on pouvait sans sourire se représenter l'une d'elles aux prises avec le positif de la plus petite administration, on la verrait toute déconcertée, tout empêchée par ces difficultés qui, dans une pratique prolongée, demandent une continuité d'attention au-dessus de la portée de presque toutes les femmes. L'inspiration leur révèle parfois des vérités dont l'appréciation leur échappe ; et, s'il fallait à toute force qu'elles prissent part aux affaires publiques, elles vaudraient encore mieux pour le conseil que pour l'exécution. (Madame DE RÉMUSAT.)

ADMIRATION.

A quinze ans, les femmes admirent les beaux hommes par niaiserie ou par intérêt ; à quarante, par conviction. (Madame DE GIRARDIN.)

ADORATEUR.

Les femmes cherchent toujours, parmi leurs adorateurs, ceux dont elles peuvent faire des victimes. En les accablant de rigueurs, elles s'établissent une réputation de vertu que, peu de temps après, elles sacrifient à celui qui, plus adroit, trouve le moyen de les séduire sans devenir leur esclave. (NINON DE LENCLOS.)

ADORATION.

Le besoin d'aimer, dont on parle tant, indique moins la tendresse de cœur qu'on ne croit, et ce n'est guère, au fond, que l'envie d'être adorée. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

ADULTÈRE.

Les femmes ne peuvent faire tous les maux dont on les accuse, que les hommes ne soient leurs complices : ils sont donc pareillement à blâmer ; et, si dans l'adultère la faute est égale, pourquoi la peine ne l'est-elle pas?... *Facinus quos inquinat æquat*, a dit Lucain. Le crime rend égaux tous ceux qu'il associe. (Madame DE SARTORY.)

*

La première plainte d'une femme contre son mari, portée à

l'homme qu'elle trouve aimable, est un appel en adultère. (Madame Périé-Candeille.)

AFFAIRES.

Toute femme qui se mêle volontairement d'affaires au-dessus de ses connaissances et hors des bornes de son devoir, est une intrigante. (Marie-Antoinette.)

*

On a raison d'exclure les femmes des affaires politiques et civiles. Rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalité avec les hommes ; et la gloire elle-même ne saurait être pour les femmes qu'un deuil éclatant du bonheur. (Madame de Stael.)

*

Il convient peu aux femmes de se mêler des affaires, parce qu'elles ne peuvent ni ne doivent assez connaître les hommes. (Madame de Puisieux.)

*

Il est certaines positions où l'on voit les femmes prendre part avec plaisir, et avec un succès au moins apparent, au mouvement qui entraîne les hommes vers les affaires; mais il arrive bien plus souvent que le mieux pour elles serait d'écarter de leur imagination tout ce qui l'émeut, et d'éviter tout point de contact avec les débats passionnés des hommes. (Madame Necker de Saussure.)

AFFECTIONS.

Que les femmes sont heureuses! On leur tient compte de leurs affections comme si c'étaient des vertus. Qu'elles soient tendres filles, épouses dévouées, bonnes mères, amies sincères, elles n'auront suivi que les penchants les plus doux de leur cœur, et tout le monde louera leurs vertus! (Madame C. Fée.)

AFFRANCHISSEMENT.

... Dans leurs belles promesses d'affranchissement universel, les Français ont oublié *les femmes!*... Ils ont affranchi les nègres qui

ne sont pas encore civilisés, et ils laissent dans l'esclavage les femmes, ces docteurs émérites, ces professeurs par excellence en fait de civilisation. Ils ont affranchi tous les domestiques de la maison, les gens à gages; ils ont décrété que l'uniforme servirait de rechange à la livrée, et ils n'ont pas même songé à affranchir la mère de famille, la maîtresse de la maison : loin de les affranchir, ils les ont annulées. Certes, les femmes ne demandaient point de droits politiques, de droits nouveaux; mais elles demandaient qu'on respectât du moins leurs droits anciens, qu'on leur laissât ce qui leur appartient légitimement depuis des siècles, l'autorité du foyer, le gouvernement de la demeure; et elles ne s'aperçoivent qu'on les prive du droit de suffrage que depuis le jour où l'on a octroyé ce même droit aux serviteurs qu'elles payent et à qui elles commandent. Et pas un de ces législateurs improvisés n'a senti cela, que ce don, faussement généreux, était une offense pour elles; il les dépouille et il les force d'abdiquer. Grâce à cette injuste loi, dans leur empire, c'est-à-dire dans le ménage, le moindre de leurs serviteurs est au-dessus d'elles; si bien que, dorénavant, les fils ambitieux auront beaucoup plus d'égards pour leur portier, électeur, dont la voix, l'influence, peut les faire représentants du peuple et ministres, que pour leur vieille mère, qui ne vote pas.

Oh! les Français, ils sont bien toujours les mêmes, les tyrans envieux de leurs femmes, qu'ils font semblant d'adorer; vieux inventeurs de loi salique, vingt siècles ne les ont point changés..... Le crétin le plus abject, si son imbécillité a l'honneur d'être masculine, compte plus à leurs yeux que la plus noble femme, douée du plus grand esprit... Ainsi le stupide Jocrisse, palefrenier chez M. de B..., qui disait à son maître, la veille des élections : « Monsieur veut-il bien me donner une liste, je ne sais que faire de MA vote... » ce valet d'écurie a voté !...

Et l'auteur d'*Indiana*, de *Valentine*, de *Lélia*, de *Mauprat*, de *Spiridion*, de *Consuelo*, de la *Mare au Diable* et de tant de chefs-d'œuvre... George Sand, ô députés trop fiers de votre mâle obscurité... George Sand n'a pas eu le droit de tracer sur un bulletin, avec sa plume immortelle, un seul de vos noms inconnus.

Mais, encore une fois, les femmes ne demandent point le droit de *suffrage; elles* demandent le droit d'être honnêtes, de gagner leur vie *dignement et* sans prostitution d'aucun genre, car les prostitutions

inavouées ne sont pas les moins cruelles; les femmes demandent le droit de n'être plus d'inutiles mères, le pouvoir de défendre leur fortune et leur personne sans procès ruineux, d'acheter du pain à leurs enfants avec la dot que leurs maris mangent avec leurs maîtresses; elles demandent le moyen de travailler pour vivre, de travailler même pour nourrir leurs maris quand leurs maris ne veulent pas travailler; elles demandent qu'il y ait en France autant d'ouvroirs, d'ateliers, de bureaux administratifs pour occuper l'activité patiente des femmes, qu'il y a de clubs et de cabarets pour amuser la paresse turbulente des hommes. (Madame Émile de Girardin.)

*

Des velléités d'ambition se sont trahies chez quelques femmes trop fières de leur éducation de fraîche date. Les complaisantes rêveries des modernes philosophes les ont encouragées, et ces femmes ont donné d'assez tristes preuves de l'impuissance de leur raisonnement. Il est à craindre que les vaines tentatives de ce genre et ces prétentions mal fondées ne fassent beaucoup de tort à ce qu'on appelle aujourd'hui la cause des femmes. Les femmes ont des droits, n'en doutons pas, car elles subissent des injustices. Elles doivent prétendre à un meilleur avenir, à une sage indépendance, à une plus grande participation aux lumières, à plus de respect, d'estime et d'intérêt de la part des hommes. Mais cet avenir est entre leurs mains. Les hommes seront un jour à leur égard ce qu'elles les feront : confiants quand les femmes seront dignes de confiance, généreux et fidèles lorsque, dans leurs âmes aigries, de folles exigences ou d'injustes révoltes ne refouleront pas tout bon mouvement. Si les femmes étaient dans une bonne voie et dans de saines idées, elles auraient certainement meilleure grâce à se plaindre de la rigidité de certaines lois et de la barbarie de certains préjugés. Mais qu'elles agrandissent leur âme et qu'elles élèvent leur intelligence avant d'espérer faire fléchir le cercle de fer de la coutume. En vain elles se rassembleront en clubs, en vain elles engageront des polémiques, si l'expression même de leur mécontentement prouve qu'elles sont incapables de bien gérer leurs affaires et de bien gouverner leurs affections. Hommes et femmes, ne murmurons pas trop contre notre abaissement et notre servitude ! La faute en est à nous-mêmes; si nous sommes avilis, c'est que nous *n'avons pas la force* de la vertu. C'est notre corrup-

tion qui fait notre esclavage, et, quand nous régnerons sur nos propres volontés, nous verrons tomber en poussière les volontés brutales et les résistances inintelligentes. (George Sand.)

AGE.

Les femmes n'ont qu'un temps fort court pour plaire par les agréments de la figure. Quand une fois elles ont quarante ans, elles ont beau avoir été belles et l'être encore, les grâces s'éloignent avec la jeunesse, et les amours avec elle. On s'aperçoit avec dépit que l'on ne fait plus la même impression de plaisir sur les hommes, et l'on tombe dans la tristesse, à moins qu'on ne soit assez raisonnable pour se consoler des ravages du temps. Il y a des femmes assez folles ou assez heureuses pour ignorer ces ravages. Madame la marquise de R*** avait été très-belle femme et fort galante. Le goût des ajustements coquets lui était resté dans un âge fort avancé. Il y avait quarante ans que sa femme de chambre lui demandait le matin quelle robe elle voulait ce jour-là ; et la marquise répondait, depuis quarante ans : « Ma robe couleur de rose et des rubans vert gai; car, ajoutait-elle, j'en mis hier, j'en peux bien mettre aujourd'hui. » En faisant le même raisonnement tous les jours, elle réussit à mettre à soixante ans une robe couleur de rose et des rubans vert gai; et, quand elle mourut, on lui faisait une robe couleur de rose et elle portait des rubans vert gai. — Vous riez, mademoiselle; hélas! où sont les femmes qui ne ressemblent pas sur ce point à la marquise de R***? J'en connais une qui congédia son amant parce qu'il avait eu la sincérité de lui dire, à quarante ans, que la coiffure en cheveux ne lui seyait pas. Cependant, à cet âge, n'a pas un amant qui veut! (Madame de Rieux.)

*

Quand les femmes ont passé trente ans, la première chose qu'elles oublient, c'est leur âge; lorsqu'elles sont parvenues à quarante, elles en perdent entièrement le souvenir. (Ninon de Lenclos.)

*

Dans l'*Histoire de ma vie,* par madame George Sand, on trouve un passage qui donnera une idée de l'influence qu'exerce un certain

sur le caractère de certaines femmes. « ... Ma mère, dit-elle, était ade. Elle traversait une crise qui fut exceptionnellement longue ıoulourcuse chez elle, sans jamais abattre son activité, son cou- ɜ et son irritation. Cette énergique organisation ne pouvait fran- ', sans un combat terrible, le seuil de la vieillesse. Encore jolie et ıse, elle n'avait pourtant aucune jalousie de femme contre la nesse et la beauté des autres. C'était une nature chaste, et ses ɜurs étaient irréprochables. Elle avait le besoin des émotions vio- tes, et, quoique sa vie en eût été abreuvée, ce n'était jamais assez ır cette sorte de haine étrange et bien certainement fatale qu'elle ıit pour le repos de l'esprit et du corps. Il lui fallait toujours ıouveler son atmosphère agitée par des agitations nouvelles, chan- : de logement, se brouiller ou se raccommoder avec quelqu'un ou elque chose, aller passer quelques heures à la campagne, et se pêcher de revenir tout d'un coup pour fuir la campagne; dîner ns un restaurant, et puis dans un autre; bouleverser même sa llette de fond en comble chaque semaine.

» Elle avait de petites manies qui résument bien cette mobilité quiète. Elle achetait un chapeau qui lui semblait charmant. Le soir ême, elle le trouvait hideux. Elle en ôtait le nœud, et puis les ɜurs, et puis les ruches. Elle transposait tout cela avec beaucoup adresse et de goût. Son chapeau lui plaisait ainsi tout le lendemain. ais, le jour suivant, c'était un autre changement radical; et ainsi ɜndant huit jours, jusqu'à ce que le malheureux chapeau, toujours ansformé, lui devînt indifférent. Alors elle le portait avec un pro- ınd mépris, disant qu'elle ne se souciait d'aucune toilette, et atten- ant qu'elle se prît de fantaisie pour un chapeau neuf.

» Elle avait encore de très-beaux cheveux noirs. Elle s'ennuya 'être brune et mit une perruque blonde qui ne réussit point à l'en- ıidir. Elle s'aima blonde pendant quelque temps, puis elle se déclara *lasse* et prit le châtain clair. Elle revint bientôt à un blond cendré, uis retourna à un noir doux, et fit si bien que je la vis avec des heveux différents pour chaque jour de la semaine. » (George Sand.)

*

La femme qui, en se mariant, n'a vu qu'un brillant succès dans le entiment qu'elle a inspiré, reporte le même esprit sur toutes les irconstances de sa vie. Dans sa position sociale, dans l'arrangement

de sa maison, elle ne voit que l'effet produit sur les autres.
pare de ses enfants lorsqu'ils sont jolis, qu'ils ont de la grâ
amour-propre est flatté de l'attachement de son mari, de la
tion qu'il peut avoir, et tant que la jouissance de toutes ces ch
encore nouvelle, elle ne s'aperçoit pas trop du progrès de
mais, quand, après avoir quelque temps marché sur un terra
elle se voit tout à coup sur le bord de la pente, il s'opère d
âme une triste révolution. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

*

Les femmes font un sot calcul en cachant mystérieusement
de leur naissance. Quand il est bien constaté par quelque indi
(toujours inévitable) que vous avez menti sur ce point, ne fût
d'une année, voilà que la malignité des gens vous en donne à
mains : « Oui-da, trente ans! se dit-on. C'est bien plutôt q
— Elle a l'air d'en avoir cinquante, » dit un autre. Et un
ajoutera : « Peut-être cent! Que sait-on d'une femme si habi
déguiser en elle? » Il me semble que je serais plus flattée de
raître très-bien conservée à quarante ans que très-flétrie à
Je sais très-bien que, quand j'entends dire d'une femme
n'avoue plus son âge, je la suppose tout d'abord vieille,
vieille. (GEORGE SAND.)

AGRÉMENTS.

Les femmes tiennent à leurs agréments encore plus qu
passions. (Madame DE STAEL.)

*

Dans tout ce que les femmes écrivent, il y a toujours mil
contre la grammaire, mais un agrément qui est rare dans l
des hommes. (Madame DE MAINTENON.)

AIMER.

La plupart des femmes aiment par caprice et changent par
rement. (Madame DE LAMBERT.)

*

C'est aux femmes que le pouvoir d'aimer a été donné d

mesure presque surabondante; les femmes restées fidèles à leur nature aiment immensément; elles aiment depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse sans désirer d'autre bonheur que celui d'aimer. Le mouvement du cœur n'est jamais suspendu chez elles. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

ALLEMANDES.

En Allemagne, l'éducation des femmes riches est généralement soignée; on leur enseigne tous les arts d'agrément, mais on ne fait rien pour les rendre des femmes utiles; aussi ignorent-elles communément l'art de gouverner leur maison. Cette dernière qualité, qui devrait être le complément de toutes les autres, est presque toujours le plus grand défaut de la femme allemande. En l'excitant dès son enfance à acquérir de l'instruction, des talents, on la prévient que ces avantages ont pour but de séduire le jeune homme qu'on lui destinera pour mari, et qu'après le mariage, cette séduction serait non-seulement inutile, mais dangereuse, puisque alors tout son temps doit être consacré à faire régner dans sa maison l'ordre, la propreté et l'économie. Accoutumée à regarder ces trois vertus théologales du mariage comme un talisman qui doit lui conserver l'estime et l'affection de son mari, la pauvre femme fait tout ce qu'elle peut pour qu'il s'aperçoive à chaque instant qu'elle les possède et les pratique. Il en résulte que son esprit d'ordre, de propreté et d'économie devient un martyre de tous les jours, car c'est en le rendant gênant, insupportable, qu'elle croit le faire valoir. Le mari hasarde en vain des représentations, puis des reproches, et finit bientôt par ne plus voir qu'une ménagère hargneuse dans sa femme, qui pleure en secret de l'injustice de son maître, et se console avec la certitude qu'elle, du moins, accomplit tous ses devoirs. (Madame DE CARLOWITZ.)

*

Les femmes allemandes ont un charme qui leur est tout à fait particulier, un son de voix touchant, des cheveux blonds, un teint éblouissant; elles sont modestes, mais moins timides que les Anglaises; on voit qu'elles ont rencontré moins souvent des hommes qui leur fussent supérieurs, et qu'elles ont, d'ailleurs, moins à craindre des jugements sévères du public. Elles cherchent à plaire par la sensibilité, à intéresser par l'imagination; la langue de la poésie et des

beaux-arts leur est connue; elles font de la coquetterie a
thousiasme, comme on en fait en France avec de l'esp
plaisanterie. La loyauté parfaite qui distingue le caractè
mands rend l'amour moins dangereux pour le bonheur
et peut-être s'approchent-elles de ce sentiment avec plus d
parce qu'il est revêtu de couleurs romanesques et que l
l'infidélité y sont moins à redouter qu'ailleurs.

L'amour est une religion en Allemagne, mais une religi
qui tolère trop volontiers tout ce que la sensibilité peut
ne saurait le nier, la facilité du divorce, dans les provi
tantes, porte atteinte à la sainteté du mariage. On y
paisiblement d'époux que s'il s'agissait d'arranger les in
drame; le bon naturel des hommes et des femmes fait qu
point d'amertume à ces faciles ruptures, et, comme il
Allemands plus d'imagination que de vraie passion, les
les plus bizarres s'y passent avec une tranquillité singuliè
dant, c'est ainsi que les mœurs et le caractère perdent
sistance; l'esprit paradoxal ébranle les institutions les plu
l'on n'y a sur aucun sujet des règles assez fixes.

On peut se moquer avec raison des ridicules de quelq
allemandes, qui s'exaltent sans cesse jusqu'à l'affectation,
doucereuses expressions effacent tout ce que l'esprit et
peuvent avoir de piquant et de prononcé; elles ne sont p
sans pourtant être fausses; seulement, elles ne voient
rien avec vérité, et les événements réels passent devant
comme de la fantasmagorie. Quand il leur arrive d'être l
conservent encore la teinte de sentimentalité qui est en h
leur pays. Une femme allemande disait avec une express
colique : « Je ne sais à quoi cela tient, mais les absents
de l'âme. » Une Française aurait exprimé cette idée plu

jouissances du cœur. Néanmoins on trouve très-rarement
lemandes la rapidité d'esprit qui anime l'entretien et met
ent toutes les idées; ce genre de plaisir ne se rencontre
lans les sociétés de Paris les plus piquantes et les plus
Il faut l'élite d'une capitale française pour donner ce rare
: partout ailleurs on ne trouve d'ordinaire que de l'élo-
ıublic, ou du charme dans l'intimité. La conversation,
ıt, n'existe qu'en France; dans les autres pays, elle ne
politesse, à la discussion ou à l'amitié : en France, c'est
el l'imagination et l'âme sont sans doute fort nécessaires,
pourtant aussi, quand on le veut, des secrets pour sup-
ence de l'une et de l'autre. (Madame DE STAEL.)

AMABILITÉ.

ı écrit quelque part que les femmes sont capables de faire
font les hommes, et que la seule différence qui soit entre
ces, est que le nôtre est plus aimable. Je suis tentée de
a raison. (Madame DE POMPADOUR.)

*

ıoint de femme qui reste aimable et belle pour son mari.
. REYBAUD.)

AMANT.

ı qui n'a point vu son amant de la journée regarde cette
me perdue pour elle; l'homme le plus tendre la regarde
ımme perdue pour l'amour. (Madame DE SALM.)

*

ıerver longtemps le cœur de notre amant, il faut toujours
ıce ou la crainte agisse sur lui. (Madame DU CHATELET.)

*

ıt pas toujours les fautes qui nous perdent, ce sont le
t les personnes avec qui nous les commettons. (Madame

*

Pourquoi sommes-nous plus délicates sur la société des fem que sur celle des hommes? Parce que l'ón ne fait point des am avec les premières, et que l'on risque, au contraire, de perdre que l'on a. (Madame DE RIEUX.)

*

Les amants servent plus volontiers leurs amis amoureux q autres. (Madame DE SARTORY.)

*

Une femme n'est jamais plus estimable que lorsqu'elle se c avec son amant de manière à le forcer de rester toujours so (Madame DE PUISIEUX.)

*

Un amant est un homme aux mains duquel une femme li réputation et son bonheur, et c'est presque toujours la gue loup. (Madame AGLAÉ ADANSON.)

*

Si j'avais jamais un amant à choisir, ce ne serait pas un l ordinaire : un homme comme tous les autres ne m'appar jamais. (Madame DE PUISIEUX.)

*

Les femmes ne craignent pas d'être soupçonnées de pl amants, et elles ne voudraient pas en avouer un. Il est p moins indécent de montrer son attachement pour un homme a que de passer pour en favoriser plusieurs et de fort ordinair hommes n'ont pas coutume de garder tant de ménagement. Ils croire qu'ils sont aimés, pour peu qu'une femme en vaille la ils aident même à la persuasion, en devenant indiscrets, qua le seul moyen de réussir. C'est pourtant l'ingratitude la plus noi de ternir la réputation d'une femme qui a osé l'exposer pour re homme heureux. Convenez de la tendresse que vous avez; faites pas soupçonner le retour. La constance est la seule indis

ıi soit excusable. Une femme bien née ne devrait non plus pardonner indiscrétion que l'infidélité. Si l'une blesse la délicatesse, l'autre lesse l'amour-propre. Je ne vois qu'une femme, qui a eu plusieurs nants, avec laquelle les derniers soient dispensés du silence. La scrétion ne regarde que le premier; ils parlent pourtant presque ıus : à qui la faute? Il y a telles femmes avec qui les hommes raient bien de prendre date. (Madame DE PUISIEUX.)

*

Les femmes qui ont des amants inconstants ont pour méthode de ur donner de la jalousie, ou de les quereller pour les forcer à reve-r. Quelle erreur! Le cœur ne se ralentit pour un objet que parce l'il commence à être occupé d'un autre, ou qu'il est fatigué de celui ıi le remplissait. Pourquoi, dès lors, regretter sa perte? On gagne s cœurs, mais on ne peut les retenir quand ils s'échappent. Iadame DE PUISIEUX.)

*

Il faut entendre de ses oreilles et voir de ses yeux quand il s'agit ; se brouiller avec une personne qui nous est chère. On peut tout ırdonner à son ami; il n'y a qu'un amant à qui l'on ne doive rien ıasser. C'est cependant l'homme pour qui les femmes ont le plus 'indulgence. Serait-ce parce qu'elles en ont besoin? (Madame DE 'UISIEUX.)

*

Il y a des femmes qui regardent les amants du même œil que les cartes; elles s'en servent pour jouer quelque temps, elles les rejettent ensuite, en demandent de nouvelles, et finissent par perdre avec les neuves tout ce qu'elles ont gagné avec les vieilles. (SOPHIE ARNOULD.)

*

Les femmes sacrifient plus souvent leur honneur à la vanité et à l'amour-propre que leur donne un amant qu'à l'amant lui-même. (Madame D'ARGONVILLE.)

*

Les femmes ne se parent *que pour* plaire, quoi qu'elles en disent;

et l'on ne cherche à plaire par sa figure que parce qu'on a un amant ou qu'on en cherche. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Les femmes, si habiles avec leurs amants, sont en général maladroites avec leurs maris. (Madame CH. REYBAUD.)

*

Si les amants osent peu, ils aiment peu, disons-nous. Ce qui les fait toujours craindre et toujours trembler, nous semble, en effet, plutôt une marque de la faiblesse de leur tempérament que de leur amour. (Madame DE SARTORY.)

*

L'aveu de la passion est d'abord ce que les amants sollicitent; ensuite ils veulent des preuves; ensuite ils exigent des sacrifices; heureuses encore tant qu'ils demandent et qu'il peut nous rester quelque chose à accorder! car l'amant satisfait ou inconstant, c'est presque toujours la même chose. (Madame COTTIN.)

*

D'abord un amant ne demande rien, ou si peu de chose, qu'une femme se croit en conscience obligée de lui savoir gré de son désintéressement. Pour obtenir cette bagatelle, il proteste de ne jamais exiger davantage; et cependant, tout en faisant ces protestations, il avance, il se familiarise, il baise une main. On le souffrirait d'un autre homme, pourvu qu'on le vît familièrement; mais, par l'événement, ce qui paraît si peu de conséquence aujourd'hui, rapproché de ce qui fut accordé hier, se trouve très-considérable, en comparaison de ce qu'on avait obtenu le premier jour. (NINON DE LENCLOS.)

*

Une femme sensée ne devrait jamais prendre d'amant sans l'aveu de son cœur, ni de mari sans le consentement de sa raison. (NINON DE LENCLOS.)

AMBITION.

L'origine de toutes les femmes est céleste, car c'est aux dons de la nature qu'elles doivent leur empire : en s'occupant de l'orgueil et de l'ambition, elles font disparaître tout ce qu'il y a de magique dans leurs charmes. Le crédit qu'elles obtiennent ne paraît jamais qu'une existence passagère et bornée, ne leur vaut point la considération attachée à un grand pouvoir, et les succès qu'elles conquièrent ont le caractère distinct des triomphes de la vanité : ils ne supposent ni estime ni respect pour l'objet à qui on les accorde. Les femmes animent ainsi contre elles les passions de ceux qui ne voulaient penser qu'à les aimer. Le seul vrai ridicule, celui qui naît du contraste avec l'essence des choses, s'attache à leurs efforts : lorsqu'elles s'opposent aux projets, à l'ambition des hommes, elles excitent ce vif ressentiment qu'inspire un obstacle inattendu; si elles se mêlent des intrigues politiques dans leur jeunesse, la modestie doit en souffrir; si elles sont vieilles, le dégoût qu'elles causent comme femmes nuit à leur prétention comme hommes. (Madame DE STAEL.)

*

L'ambition est le plus grand des supplices, surtout dans le cœur d'une femme. (Madame DE POMPADOUR.)

*

La seule ambition permise à une femme qui a de la raison, c'est de mériter l'estime et même l'admiration des personnes qui ont de l'honneur et du jugement : mais ce n'est pas en donnant dans tous les travers de notre sexe que l'on en vient là. (Madame DE PUISIEUX.)

*

Les femmes qui sont ici jalouses de leurs maris, le sont par ambition plutôt que par amour, car elles veulent toutes gouverner; et il n'est pas de cuisinière qui ne se croie capable de gouverner l'État; de sorte que, si elles n'ont pas d'empire sur leurs maris, elles sont furieuses. Le mieux est d'aimer son mari par devoir, et non par passion, de vivre avec lui en paix et amicalement, mais de ne pas se

quelques pas de moi, riaient follement deux jeunes filles très-jolies et très-bien mises.

J'essayai d'écouter leur conversation... Elles doivent être spirituelles et bonnes, me disais-je, le rire m'ayant toujours paru le signe d'une excellente nature.

— *It s very warm to-day, Emma* (il fait très-chaud, aujourd'hui), disait l'une en éclatant.

— *Oh! very warm, indeed!* (Oh! très-chaud, en vérité), répétait l'autre en se tordant.

Je repris mon livre avec empressement...

... C'est une justice à rendre aux sociétés américaines : on ne s'y occupe nullement de ces mille commérages qui défrayent si souvent nos conversations françaises. Les femmes, loin de se déchirer mutuellement, se soutiennent avec ardeur, et malheur à l'imprudent ou au malhabile qui oserait glisser contre la vertu de l'une d'elles la plus petite insinuation! Honni de toute part, il se verrait immédiatement fermer les portes amies. Si une jeune fille a été trompée par un homme, on la plaint et on la console, tandis que son séducteur est abandonné de tous. L'Amérique est bien réellement le royaume des femmes; néanmoins, pour nos rêveuses françaises, Quimper-Corentin vaudrait encore mieux que New-York...

... Sous leur air libre et prompt, leur allure franche et dégagée, les Américaines cachent une profonde dissimulation et un étrange égoïsme;... sur trois mille Américaines, il s'en rencontre une capable d'aimer... (Madame Manoel de Grandfort.)

AMI.

Devenir l'ami d'une femme que l'on a aimée, c'est une manière honnête de l'oublier : l'amour qui fait place à l'amitié n'est plus de l'amour. (Mademoiselle de l'Espinasse.)

*

On perd plus de la moitié d'un ami quand il devient amoureux. (Madame de Sartory.)

*

Il y a toujours à perdre pour une femme à faire son amant de son

*

MOEURS DES FEMMES D'AMÉRIQUE.

... J'ai demandé à une enfant rose et blanche, aux doux yeux bleus, aux bras mignons, une jeune fille à peine :

— Qu'est-ce que *flirter*?

Elle m'a regardée avec moquerie.

— C'est le mot d'un secret maçonnique, me dit-elle.

— Mais, repris-je, parmi les nombreux *beaux* qui vous entourent et avec lesquels vous faites de la *flirtation*, vous ferez sans doute bientôt un choix?

— Non, dit l'enfant rose et blanche, pas avant vingt-cinq ans; mes *beaux* de New-York me fatiguent déjà, et j'irai passer l'hiver prochain à Boston (1). Je n'ai pas fait *ma vie de jeune fille*, ajouta-t-elle gravement.

Elles disent toute *ma vie de jeune fille*, absolument comme on dit en France *ma vie de jeune homme*.

— Voilà de beaux projets, fis-je en souriant; mais pouvez-vous répondre de garder votre indépendance aussi longtemps que vous le promettez?... Vous êtes très-jolie, vous allez être entourée de tout ce que Boston a de *gentlemen* accomplis...; encore une fois, jeune fille, pouvez-vous répondre de votre cœur?...

L'Américaine me jeta un regard que je n'oublierai jamais; il était en même temps plein de mépris et de pitié.

— Répondre de mon cœur, fit-elle en haussant ses charmantes épaules, il faut être créole ou Française pour faire de ces questions-là!

Et elle s'éloigna de moi, ne me jugeant plus digne de causer avec elle. Il paraît que j'avais commis une énormité en lui supposant un cœur... Je restai stupéfaite...

... Les Américaines rient beaucoup. Ce n'est point qu'elles soient d'un naturel expansif et gai, au contraire; mais, chez elles, c'est un signe de plaisir exigé par les convenances.

Un jour, je lisais dans un coin d'un immense salon d'hôtel; à

(1) Boston est considérée comme l'*Athènes* des États-Unis.

*

Tant que deux figures ont quelque chose à démêler ensemble, il est impossible qu'entre les femmes qui les portent, il se forme une solide amitié. Deux marchands qui ont la même étoffe à débiter peuvent-ils devenir de bons voisins? (NINON DE LENCLOS.)

*

L'amitié est la vie de l'âme : l'amour est un plaisir pour un temps; mais l'amitié en est un de toutes les saisons. (Madame DE POMPADOUR.)

*

L'homme est libre dans ses affections ; il peut impunément préférer ses amis à sa famille, ses devoirs sociaux à ceux de la nature; il y a même de l'héroïsme pour lui à sacrifier ces derniers à l'ambition, à son prince, à sa patrie. Mais pour la femme cet héroïsme ne serait qu'une ridicule folie : elle ne peut, sans encourir le blâme, donner la préférence à aucun sentiment hors de ceux que lui a tracés la nature; elle doit être fille, sœur, épouse, mère, avant que d'être amie; et, tant qu'un des devoirs imposés par ces titres sacrés lui reste à remplir, une affection exclusive n'exciterait qu'un sentiment désapprobateur : il ne lui est pas permis de sacrifier une obligation à une affection. (Madame ÉLISE VOIART.)

*

Il n'est point pour une femme d'amitié préférable à celle d'une femme. L'attachement qu'un homme peut avoir pour elle, quoiqu'il semble plus solide et qu'il puisse s'augmenter de l'attrait réciproque des sexes, n'a pas pourtant cette multitude de rapports, de points de contact que trouvent, dans leur intimité, deux femmes qui se conviennent. L'un peut être le soutien de la vie; mais, passé l'âge de l'amour, l'autre en fait nécessairement le charme. (Madame DE SALM.)

*

D..., après quelques mois d'assiduité chez madame D..., sentit qu'il devenait plus que son ami. Madame D..., ne s'en défiant pas,

, sur sa bonne foi, remarquer tous ses charmes. D... lui enfin à quoi elle le destinait. — « Moi, lui répondit-elle, té faire de vous un ami; vous confier mes secrets, res, etc. — Mais, madame, lui répondit D..., souffrez nant le titre de votre ami, j'y en joigne un autre; je faut à un ami un sang-froid qu'on ne garde pas long- ›rès de vous. Quand vous me parlez sérieusement, je ne ›nds pas, je m'occupe à vous voir. Vous m'accusez quel- 'inattention, et vous avez raison, je mets toute mon ap- à vous considérer. Pour me faire raisonner avec bon s me regardez avec les plus beaux yeux du monde; pour ›ntendre raison, vous me parlez d'un son de voix qui me Quoi! avez-vous compté que mon âme était à l'épreuve l'agréments? Non, madame, faites-en l'essai sur tout vous verrez qu'il n'y a rien dans mes sentiments pour de fort naturel. » Madame D... avait eu plus d'une fois le juger de la vérité de ce que disait D...; elle prit le attendant des amis froids, de souffrir que ces amis fussent s, se réservant à leur imposer des lois conformes au res- le croit mériter. (Madame DE PUISIEUX.)

*

Deux amis sont chose rare;
On les vit dans les vieux temps :
La nature en est avare;
Bientôt l'intérêt sépare
Les amis et les parents.

Chez le sexe, hélas! que dire?
L'amitié vient promptement;
Mais un rien sait la détruire :
Il suffit, pour qu'elle expire,
D'un pompon ou d'un galant.

L'amitié serait parfaite
Pour deux sexes différents;
Mais, d'un coup de sa baguette,
Le fripon d'Amour, qui guette,
Confond le cœur et les sens.

(Madame GUIBERT.)

AMOUR.

Le premier chapitre de l'amour est le plus intéressant, car les autres n'étant que la répétition du premier, plus l'on va, plus cela devient monotone. (Madame Adèle Esquiros.)

*

Les femmes souffrent volontiers qu'on leur dise qu'elles donnent de l'amour, pourvu que ce ne soient pas ceux à qui elles en ont effectivement donné qui leur en parlent. (Madame de Scudéri.)

*

L'amour est un enfant peu difficile en jouets : il ballotte aussi bien un pauvre hère qu'un potentat. (Madame de Puisieux.)

*

L'excès de l'amour peut seul en faire excuser les faiblesses. (Mademoiselle de Sommery.)

*

Une femme est perdue, lorsqu'elle autorise par son silence les premières hardiesses de son amant. Car l'amour est un usurpateur qui aspire toujours à de nouveaux progrès, et qui n'est satisfait que par les conquêtes qui éteignent ses désirs. (Ninon de Lenclos.)

*

L'amour est la seule passion des femmes ; l'ambition, l'amour de la gloire même leur vont si mal, qu'avec raison un très-petit nombre s'en occupent. (Madame de Stael.)

*

Il y a des femmes qui ne cherchent et ne veulent que les plaisirs de l'amour ; d'autres qui joignent l'amour et les plaisirs ; quelques-unes qui ne reçoivent que l'amour et rejettent tous les plaisirs. Les premières aiment l'amour et non l'amant ; les deuxièmes résistent longtemps, se défient de leur faiblesse, mais enfin l'amour est le plus

fort. Les troisièmes sont faites pour aimer, mais chez elles les principes arrêtent les mouvements de la nature, et plus leurs sentiments sont retenus, plus ils sont forts. (Madame DE LAMBERT.)

*

Les amours, et j'entends les plus nobles, périssent très-souvent par trop peu de fierté chez la femme et trop peu de délicatesse chez l'homme. L'une excède la mesure de la condescendance et ennuie; l'autre excède la mesure des exigences et révolte. Une conscience plus juste de sa propre valeur chez la femme, un sentiment moins rude de sa supériorité chez l'homme, maintiendraient l'harmonie, et prolongeraient la durée d'un sentiment qui n'est pas aussi essentiellement mobile et éphémère qu'on affecte chez nous de le croire. (Madame D'AGOUT.)

*

Je veux bien qu'une grande âme se dévoue à l'amour, mais que ce soit en reine et non en esclave. Les femmes abaissent le dévouement jusqu'à l'abandon de soi; et, quand elles se plaignent d'être abandonnées, elles oublient trop qu'elles ont, en quelque sorte, donné l'exemple. (Madame D'AGOUT.)

*

Il y aura toujours une circonstance qui, en amour, donnera une supériorité véritable aux sentiments des femmes sur ceux des hommes: c'est qu'une femme qui se respecte ne peut même concevoir la pensée d'aimer un être qui lui est réellement inférieur, et qu'il n'existe point d'homme dont l'amour ait été arrêté par cette seule pensée. (Madame DE SALM.)

*

Rien n'embellit les femmes comme la certitude de plaire et d'être aimées : de là naît la confiance qu'elles ont en elles et prennent chez les autres. (Madame DU SAULE.)

*

L'amour est la vertu de la femme ; c'est pour lui qu'elle se fait une

gloire de ses fautes, c'est de lui qu'elle reçoit l'héroïsme de braver ses remords. Plus le crime lui coûte à commettre, plus elle aura mérité de celui qu'elle aime. (George Sand.)

*

L'amour, cette passion qui domine la destinée de notre sexe, n'est pas seulement dangereux aux jours riants de la jeunesse; la puissance de ce sentiment n'est rien auprès de la profondeur et de l'empire qu'il prend sur nous dans l'été de la vie. C'est alors qu'il brûle, qu'il dévore; il semble que, jaloux de l'empire qu'il va perdre, il veuille marquer son passage avec une effrayante énergie. (Madame Camille Bodin.)

*

L'amour d'une femme ne consiste pas dans des témoignages emportés, dans un abandon sans frein ni réserve. C'est de la folie de croire qu'il soit prudent et sage d'épuiser tout à coup la somme de bonheur et d'illusion avec laquelle on entre en ménage, et de se donner corps et âme à un homme jusqu'à ce que, rassasié, il détourne la tête et s'endorme dans l'habitude de notre possession. (Madame Charles Reybaud.)

*

L'amour tient tant de place dans la vie d'une femme tendre, il absorbe tellement son temps et ses facultés, le charme idéal dont il l'environne est si puissant et se répand tellement sur tout, que, lorsqu'elle arrive à l'âge où il faut y renoncer, elle croit se réveiller après un long rêve, et apercevoir pour la première fois les peines et les misères de la vie. (Madame de Salm.)

*

L'amour déplaît souvent, lorsqu'il travaille le plus à plaire : sa trop grande assiduité devient importune. Les femmes sont bien aises d'avoir un regard dont elles puissent disposer en faveur d'un autre, et, comme le soleil, elles veulent luire pour tout le monde. (Madame de Sartory.)

*

Il n'est pas toujours nécessaire que l'amour s'en mêle pour faire

succomber une femme: il est de malheureux instants où la plus vertueuse est la plus faible. La raison de cette bizarrerie est que la nature veille sans cesse et tend toujours à sa fin. Le besoin d'aimer fait dans une femme une partie d'elle-même; sa vertu n'est qu'une pièce de rapport. (Ninon de Lenclos.)

*

La probité, la sincérité et la fidélité doivent être en amour comme en toutes les autres choses, et plus même qu'en toutes les autres choses, parce que les conséquences en sont plus dangereuses, et qu'il ne se fait point d'échange plus important dans le monde que celui qui se fait du cœur de deux personnes qui s'aiment. Mais, si un homme est criminel d'être infidèle, une femme l'est assurément davantage; comme la cruauté sied bien aux femmes en amour, elles peuvent prendre du temps pour s'examiner avant que de s'engager à aimer quelqu'un. Mais, lorsque, après y avoir bien pensé, une femme accepte le cœur qu'on lui offre et qu'elle donne le sien, elle ne peut plus changer sans infamie. Et certes, outre qu'une femme ne peut guère aimer innocemment qu'une fois en sa vie, outre la lâcheté et la perfidie qu'elle a de commun avec un homme infidèle, on peut encore l'accuser d'imprudence et de peu de modestie. Je ne conçois pas comment une femme qui a de la vertu et du bon sens peut se résoudre à rompre volontairement avec un homme à qui elle a donné mille marques d'affection, quand même elle sentirait dans son cœur que cette affection s'affaiblirait malgré qu'elle en eût. Cependant on en voit qui n'en font pas grande difficulté. (Mademoiselle de Scudéri.)

*

Chez les femmes, l'orgueil est souvent le mobile de l'amour. Ah! nous sommes des êtres sans force et sans vertu, ou plutôt notre faiblesse et notre énergie sont également inexplicables. Quand je songe à la puérilité des moyens qu'on emploie pour nous séduire, à la légèreté avec laquelle nous laissons la domination de l'homme s'établir sur nous, je ne comprends pas l'opiniâtreté de cet attachement si prompt à naître, si impossible à détruire... Ne ferais-je pas mieux d'avouer qu'il y a dans le cœur de la femme un mélange de vanité qui l'enorgueillit de régner en apparence sur un homme fort, et de lâcheté qui va au-devant de sa domination? (George Sand.)

*

Il n'y a que l'amour d'un sot qui puisse donner une véritable colère à une femme. (Madame C. Fée.)

*

Il est des femmes qui conservent la faculté d'aimer longtemps après avoir perdu celle de plaire; je ne conçois guère d'état plus pitoyable. Il en est d'autres, au contraire, qui inspirent encore l'amour lorsqu'elles ne peuvent plus l'éprouver. Pour celles-ci, le déclin des ans est doux et facile. Elles restent jusqu'à la fin dans la dignité du rôle que la délicatesse de nos mœurs leur a tracé. (Madame d'Agout.)

*

Lorsque les femmes seront éclairées sur leurs devoirs et sur le but qu'elles doivent donner à leur vie, leur amour sera véritablement cette *lumière divine* dont les écritures parlent comme devant conduire l'homme au travers de l'obscurité. (Madame Flora Tristan.)

*

Pour certaines femmes, aimer est un besoin, une nécessité non moins indispensable à leur existence, que l'air et la nourriture. — Pour ces êtres, vivre sans affection est une impossibilité, en dehors de leur amour aimante et religieuse; et leur âme alors, se sentant trop grande pour la vie matérielle, aspire à changer d'enveloppe. (Madame Flora Tristan.)

*

Hélas! chaque femme regrette, j'en suis sûre, ce temps d'innocence, où le cœur s'est donné, sans laisser à la raison le droit de rien réprimer. Au reste, les discours les plus éloquents valent-ils ce tendre et premier regard qui nous suit jusque dans nos solitudes, nous berce les nuits comme l'ange tentateur? car alors il nourrit à la fois et l'âme et les sens, et il promet des joies que le matérialisme étouffe dès qu'il devient le maître. (Madame du Saule.)

*

Les femmes conservent jusqu'à la fin les emportements et les faiblesses de leur cœur; elles ne se calment pas comme les hommes avec l'âge, et leur imagination n'a jamais de rides; il faut qu'elles meurent quand elles ne peuvent plus ranimer les cendres de leurs amours, et qu'elles ne savent devenir ni joueuses ni dévotes. (Madame Ch. Reybaud.)

*

La première fois qu'une femme aime, elle est timide et embarrassée; à peine ose-t-elle l'avouer; les plus légères faveurs lui paraissent des crimes; elle se les laisse ravir plutôt qu'elle ne les accorde, et elle se les reproche sans cesse; elle voudrait se faire violence et résister à son penchant. Cet état de contrainte tourne au profit de la passion, et elle n'en aime que davantage. La seconde fois elle est plus libre; les fautes lui coûtent moins à commettre; elle se livre avec moins de retenue et presque sans remords; elle sent plus l'empire des sens, et beaucoup moins celui du sentiment. (Madame d'Arconville.)

*

Les femmes qui prétendent avoir eu en même temps de l'amour pour deux hommes, n'en avaient réellement ni pour l'un ni pour l'autre, ou auraient pu en avoir pour vingt tout à la fois; elles n'avaient que des sens. (Madame d'Arconville.)

*

Telle femme eût résisté à l'amour qu'elle éprouve, qui ne résiste pas à l'amour qu'elle inspire. On peut résister au plaisir d'aimer, mais on ne résiste guère à celui d'être aimée; l'amour que l'on a pour nous nous fait faire beaucoup plus de chemin que celui que nous avons pour un autre. (Madame Cécile Fée.)

*

Ce qui empêche souvent une femme d'être irritée de l'amour que l'on montre pour elle, c'est qu'elle le croit presque toujours plus noble qu'il ne l'est en effet. (Madame Cécile Fée.)

*

Quelque sotte que soit une femme, elle comprendra tout ce qu'il y a dans l'amour; quelque intelligent que soit un homme, il n'en comprendra jamais que la moitié. (Madame Cécile Fée.)

*

Une femme sent accroître son amour par toutes les vertus que son amant acquiert pour elle; un homme devrait sentir le sien par toutes celles qu'elle perd pour lui. (Madame Cécile Fée.)

*

Les femmes ont souvent assez de courage pour sacrifier leur amour, mais rarement assez de force pour y renoncer. (Madame Cécile Fée.)

*

Les femmes sont plus heureuses de l'amour qu'elles inspirent que de celui qu'elles éprouvent; les hommes sont tout le contraire. (Madame Cécile Fée.)

*

Il n'y a rien de si dangereux qu'une femme qui aime sans être aimée, lorsqu'elle a donné quelques marques d'affection à celui qui n'y répond pas. (Mademoiselle de Scudéri.)

*

Plusieurs femmes font les fortes et traitent l'amour de bagatelle, de faiblesse ; mais tout cela est fanfaronnade de vertu, et souvent, à la première occasion, elles sont plus faibles que les autres. Plus elles diffèrent de se rendre, plus le besoin d'aimer devient pressant chez elles. (Ninon de Lenclos.)

*

Jamais femme ne vous traitera plus cavalièrement que celle qui vous croira trop amoureux pour la quitter; sa vertu, moins que son orgueil, la rend intraitable. (Ninon de Lenclos.)

*

Il n'est pas bien décidé si la dernière faveur est une preuve certaine qu'une femme aime celui à qui elle l'accorde. (NINON DE LENCLOS.)

*

Voulez-vous être aimé d'une femme, étudiez ses goûts, consultez ses plaisirs, contentez ses fantaisies, passez-lui ses *caprices*, fermez les yeux sur ses défauts, louez les qualités qu'elle a, prêtez-lui celles qui lui manquent, ne faites point l'éloge des autres femmes en sa présence, surtout point de gêne : on ne pardonne ni ce qui nuit aux plaisirs, ni ce qui mortifie l'amour-propre ; du moins, c'est mon avis. (Madame DE PUISIEUX.)

*

Au commencement de leur commerce, deux amants se croient animés des sentiments les plus délicats. Ils épuisent les finesses, les exagérations, l'enthousiasme de la métaphysique la plus recherchée ; l'idée de leur excellence les enivre quelque temps. Mais suivons-les dans leur liaison : bientôt la nature va reprendre ses droits ; la vanité, satisfaite par l'étalage de ces propos alambiqués, va laisser au cœur la liberté de sentir et de s'exprimer ; et, tout en méprisant les plaisirs de l'amour, il arrive un jour où ces gens-là sont fort étonnés de se trouver, après un long circuit, au même point qu'un paysan qui, de bonne foi, aura commencé par où ils auront fini. (NINON DE LENCLOS.)

*

L'amour est un vrai caprice, involontaire dans celui même qui l'éprouve ; le mérite de la personne aimée n'en est que l'occasion ou l'excuse, et non pas la véritable cause. Tout le prestige de ce manége sublime rentre toujours dans le désir de contenter un besoin purement physique ; et les prudes ne s'efforcent de le décorer de beaux noms que pour n'être pas obligées d'en rougir. (NINON DE LENCLOS.)

*

En général, et les femmes le savent bien, un homme qui parle d'amour avec esprit est médiocrement amoureux. (GEORGE SAND.)

AMOUR FILIAL.

Une vieille de quatre-vingts ans battait sa fille, qui en : soixante. Celle-ci se mit à pleurer; sa mère s'arrêta. — « Pour pleurez-vous? je vous ai traitée souvent plus sévèrement, sans vous ayez versé des larmes. — C'est, ma mère, répondit-elle, je m'aperçois, à la faiblesse de vos coups, combien vos forces (nuent. » (Madame Necker.)

AMOUR MATERNEL.

Quels que soient nos qualités, nos mérites, nos vertus mê n'est qu'une chose sur laquelle les hommes nous rendent com ment justice : c'est la tendresse maternelle, parce qu'elle le indispensable et qu'elle n'a rien qui leur fasse ombrage. Au hâtent-ils de nous prodiguer ce genre d'éloge, croyant peut-êtr là, se donner le droit de se dispenser des autres et acquitter samment la dette de la reconnaissance et de la justice. (Mada Salm.)

*

L'amour maternel est le seul bonheur qui surpasse toutes le messes de l'espérance. (Madame de Flahaut.)

*

L'amour maternel donne beaucoup et reçoit peu, mais il son propre fonds. (Madame Voillez.)

AMOUR PLATONIQUE.

Dans les âges de la galanterie, le platonisme est la passior vieillesse. (Ninon de Lenclos.)

*

La délicatesse en amour exterminerait le genre humain, femmes en avaient seules, ou si les hommes l'avaient toute d côté. (Madame de Rieux.)

*

mmes qui ne connaissent pas l'amour délicat, et qui sont s de le connaître, disent qu'il n'existe pas, qu'il est extravanérique, ridicule, je ne sais quoi encore. Je dis, moi, qu'il qu'il est raisonnable, qu'il existe, et qu'il procure beaucoup rs. Il y a des femmes qui n'aiment pas le clavecin, parce r'en jouent pas : il en est de même de l'amour délicat. (Ma-Rieux.)

AMOUR-PROPRE.

ur-propre est, de toutes les passions, celle qui nous abuse le nous ôte en réalité tout ce qu'elle nous accorde en apparence; ent où une femme croit produire les plus grands effets est celui st le plus indisposé contre elle. Dès qu'on n'est plus jeune, e plus de jouissance et d'occupation que dans l'exercice de de la sensibilité et de l'esprit, et c'est assez pour le bonheur; e convient pas plus à une femme dans son automne de faire s qualités de son âme que des charmes de sa figure. Jeunes s, les femmes font bien de se cacher; mais vieilles, elles le ndispensablement. (Madame Necker.)

*

sir d'être aimé prouve qu'on a beaucoup d'amour-propre; mer, qu'on a beaucoup de sensibilité; celui de jouir, qu'on a sens. (Mademoiselle de Sommery.)

*

s voulez réussir auprès des femmes, obligez leur amour-l est toujours reconnaissant. (Madame de Rieux.)

*

mmes sacrifient plus souvent leur honneur à la vanité et à propre que leur donne un amant qu'à l'amant lui-même. d'Arconville.)

AMUSEMENT.

Amusez-vous, ô jeunes femmes! Dansez, valsez, chantez, couronnez-vous de fleurs et soyez belles. On médit de vous, cela est vrai; mais on calomnie aussi les autres femmes qui ne dansent pas, qui ne chantent pas, qui ne s'amusent jamais et qui sont laides! Et le mal que l'on dit d'elles est plus fatal que celui que l'on dit de vous, parce qu'elles vivent dans l'ombre et que l'ombre rend tout probable; tandis que vous vivez dans la lumière, et la lumière justifie. Vous avez enfin pour vous consoler vos succès, et le succès est une arme qui vous venge des attaques de l'envie d'une bien terrible manière, en les expliquant. (Madame Émile de Girardin.)

*

C'est ordinairement une grande folie que de montrer de la sagesse; c'est plus ordinairement encore une grande sagesse que de montrer de la folie. Il faut avoir de la sagesse pour soi, et tous les dehors de la folie pour les autres. Ce conseil est bon à suivre, surtout avec les femmes. Elles veulent bien qu'on les aime tendrement, mais elles veulent aussi qu'on les divertisse, et qui fait l'un sans l'autre, ne fait presque rien. Les femmes préfèrent même qu'on les divertisse sans les aimer, plutôt que de les aimer sans les divertir. (Madame de Rieux.)

*

Pour être désiré, fêté, avantages si chers à l'amour-propre, il faut être agréable, amusant, nécessaire aux plaisirs des autres. Je vous avertis qu'on ne réussit que par là, et surtout auprès des femmes. (Ninon de Lenclos.)

*

La plupart des femmes prennent l'amour comme un amusement; elles s'y prêtent et ne s'y donnent pas, elles y associent tous les autres plaisirs; elles ne connaissent point ces sentiments profonds qui occupent l'âme d'une tendre amante. (Madame de Lambert.)

ANGLAISES.

Le caractère des Anglaises est plus bouillant que le nôtre. Leurs

instincts ont plus d'animalité dans tous les genres. Elles sont moins maîtresses que nous de leurs sentiments et de leurs passions. Mais elles sont plus maîtresses de leurs mouvements, et dès l'enfance il semble qu'elles s'étudient à les cacher et à se composer une habitude de maintien impassible. On dirait qu'elles viennent au monde dans la toile goudronnée dont on faisait ces fameux *collets montés* devenus synonymes d'orgueil et de pruderie. (George Sand.)

*

Les Anglaises ne sont rien à demi, elles sont belles jusqu'à la perfection, ou elles poussent la laideur jusqu'au délire; et alors elles cessent d'être femmes : ce sont des êtres fossiles inconnus à la création, et dont les espèces indéfiniment variées ne permettent aucune classification; l'une tient du vieil oiseau, celle-ci du vieux cheval, celle-là du jeune âne, plusieurs du dromadaire, quelques-unes du bison; toutes du chien caniche. (Madame Émile de Girardin.)

ANNÉES.

Vingt années de vie sont pour nous une bien sévère leçon! (Madame de Stael.)

*

L'amant d'une jeune femme doit devenir infidèle; le temps enlève en même temps des charmes à sa maîtresse, et des feux à son amour; mais une femme qui nous plaît à quarante ans est sûre de son empire; tous ses moyens de plaire sont calculés; elle sait les employer tour à tour, et le temps, loin de les détruire, ne leur prête que plus d'attraits. (Ninon de Lenclos.)

*

Les femmes devraient au moins cesser de l'être à quarante ans. C'est assez, ce me semble, d'avoir joué à la poupée et à la madame pendant vingt-cinq. Qu'on ne s'y trompe pas, les femmes, et surtout les jolies femmes y jouent plus, en effet, à dix-huit ans qu'à six. (Madame d'Arconville.)

ANTIPATHIE.

Il faut se garder de l'antipathie : on prend quelquefois des gens de mérite en aversion sur leur physionomie. Les femmes sont fort sujettes à haïr sans savoir pourquoi : c'est que la figure des uns ne leur revient pas; c'est aussi quelquefois que la figure des autres leur revient trop. Elles aiment encore avec d'aussi bonnes raisons. Haïssez, mais ne placez point votre haine au hasard. Je me garderai bien de croire que ceux qui ne savent point haïr aient plus d'esprit que les autres. Il faut sentir, il faut punir même dans l'occasion, et surtout mépriser. (Madame DE PUISIEUX.)

APPARENCE.

Notre sexe est assujetti à des bienséances, et le bonheur de notre vie dépend de les garder. On ne peut être heureuse sans l'apparence au moins de la vertu; et l'étude d'une femme qui cesse d'être vertueuse doit être encore de le paraître. (Madame DE PUISIEUX.)

*

L'extérieur d'une bonne conduite est tout ce que le préjugé exige d'une femme. La vertu réelle n'est qu'un accessoire à l'estime du monde. L'essentiel pour lui, ce sont les apparences en tout genre, et les bienséances convenues d'après les préjugés établis. (Madame DE VERZURE.)

APPÉTIT.

Un homme d'esprit a dit : les femmes ne savent pas le tort qu'elles se font en mangeant. Et il a bien raison; rien de plus désenchantant que de voir une femme belle et parée manger sérieusement. L'appétit n'est permis aux femmes qu'en voyage. Dans un salon, il faut qu'elles soient petites-maîtresses avant tout; et une petite maîtresse ne doit prendre au bal que des glaces, ne doit choisir que des fruits et des friandises. Cela nous rappelle un mot d'un enfant qui entendait sa mère retenir à déjeuner son maître d'écriture, et qui voulait *l'inviter à* sa manière : « Oh! restez, monsieur, disait-elle (c'était *une petite fille*), je vous en prie, je n'ai jamais vu manger un maître

d'écriture ! » Sans doute, elle se figurait qu'un maître d'écriture devait manger des choses extraordinaires, des pains à cacheter peut-être, ou toute autre chose de son art. Eh bien, nous, nous sommes un peu comme elle, il nous semble qu'une élégante ne doit se nourrir à *l'œil*, que de parfums, de fruits et de fleurs. (Madame Émile de Girardin.)

ART.

L'art de se faire aimer est, chez les femmes, l'art de se défendre. (Madame Charlotte de Latour.)

ARTISTES.

C'est peut-être un malheur dans nos temps modernes que toute carrière publique soit fermée aux femmes : la carrière d'artiste est presque la seule qui leur soit restée, et encore, tant de préjugés l'entourent, qu'à moins d'être née dans cet état, une femme se résout difficilement à l'embrasser. (Madame Gatti de Gamond.)

ASCENDANT.

Une femme adroite ne doit point laisser prendre trop d'ascendant sur elle. Réservez-vous toujours la liberté de rompre vos chaînes, quand vous les trouverez trop pesantes. N'aimez, s'il est possible, que jusqu'aux peines. Hélas ! mademoiselle, c'est vous dire encore d'être sage, car les chagrins commencent quand on cesse de l'être. (Madame de Rieux.)

ASSOCIATION.

Si l'on reconnaît que la destinée des femmes, pour la société comme pour le bonheur de leur existence, les appelle à *être deux*, on verra qu'elles sont, en effet, précisément formées pour une vie d'association. Plus sensibles et plus dévouées que les hommes, elles ignorent cette sorte d'égoïsme que porte au dedans de soi, comme sentiment de sa force, une créature indépendante. Pour obtenir d'elles une action quelle qu'elle soit, il faut presque toujours *les convier au bonheur d'un autre*. (Madame de Rémusat.)

ATTACHEMENT.

Lorsqu'une femme sensible et dont l'âme est généreuse a pour u homme un véritable attachement, soit d'*amour*, soit d'*amitié*, el sent en elle, dans toutes les relations qu'elle a avec lui, quelqu tendre qu'il puisse être, une *supériorité* de sensations et de dévou ment qui le rabaisserait extrêmement à ses propres yeux, s'il lui ét possible de s'en faire une juste idée. (Madame DE SALM.)

*

Toutes les femmes, à peu d'exceptions près, éprouvent pour le mari une espèce d'attachement plus ou moins exclusif. Il est diffic de traverser ensemble une grande partie de la vie sans faire échan de quelques idées, sans que de cette habitude d'agir, parfois de sen en commun, ne résulte de l'affection à un degré quelconque. (Mada GASPARIN.)

ATTAQUE.

Il est bien plus sûr pour nous d'ôter aux hommes l'envie de no *attaquer*, en *affectant* un dehors sévère, que de nous *défendre* leurs attaques. (NINON DE LENCLOS.)

AUTEUR.

Jamais je n'eus la plus légère tentation de devenir auteur un jou je vis de très-bonne heure qu'une femme qui gagnait ce titre perd beaucoup plus qu'elle n'avait acquis. Les hommes ne l'aiment poi et son sexe la critique : si ses ouvrages sont mauvais, on se moq d'elle, et l'on fait bien; s'il sont bons, on les lui ôte. Si l'on est fo de reconnaître qu'elle en a produit la meilleure partie, on éplu tellement son caractère, ses mœurs, sa conduite et ses talents, q l'on balance la réputation de son esprit par l'éclat que l'on donn ses défauts. (Madame ROLAND.)

*

Il me fâche souvent de voir les femmes disputer quelques privilé qui leur siéent mal; il n'est pas jusqu'au titre d'auteur, sous quelq

rt que ce soit, qui ne me semble ridicule en elles. Tel vrai qu'on dire de leur facilité à quelques égards, ce n'est jamais pour le qu'elles doivent avoir des connaissances ou des talents. (Ma-ROLAND.)

*

Qu'une femme auteur est à plaindre !
Au diable soit le sot métier !
Qu'elle se fasse aimer ou craindre,
Chacun cherche à la décrier.
Veut-elle vivre solitaire,
On crie à l'*affectation;*
Veut-elle un instant se distraire,
Elle aime à se montrer, dit-on.
Tout ce qu'elle ose se permettre,
En mal on sait l'interpréter :
Elle ne peut parler, chanter,
Sourire, sans se compromettre :
Son silence blesse les sots,
Ses propos ne les touchent guère;
Elle doit parler par bons mots,
Ou ne rien dire avec mystère.
Comme un animal curieux,
Tantôt chacun la considère,
Tantôt une bégueule altière
Lui jette un regard dédaigneux.
Un faquin, Brutus par la tête,
Pour attirer l'attention,
Par un mensonge plat et bête
Ternit sa réputation.
Une mégère la provoque,
Puis lui fait, d'un ton radouci,
Tout haut un éloge équivoque,
Tout bas un affront réfléchi.
Un piètre auteur entre chez elle,
Malgré son ordre tout exprès,
Pour aller partout dire après :
« Je viens de chez madame telle;
Nous avons (je le dis tout bas)
Parlé de sa pièce nouvelle,
Et mes conseils n'y nuiront pas. »
Un prosateur blâme ses vers;
Un poëte blâme sa prose.
Joignez à ces tourments divers
Les *gentillesses* de la chose :

Chansons, épigrammes, pamphlets,
Menus propos des bons apôtres,
Et vous connaîtrez ce que c'est
Que d'être un peu moins sot que d'autres.
(La princesse DE SALM-DYCK.)

AUTOMNE.

Les souffrances des femmes dans leur automne semblent leur avoir été données pour leur faire oublier les plaisirs de la jeunesse, et pour leur apprendre à se renfermer chez elles, comme il convient à leur âge. (Madame NECKER.)

AVERSION.

Faire l'éloge d'un mari qui déplaît, et par ce moyen persuader à sa femme de l'aimer, ne sert ordinairement qu'à augmenter encore davantage l'aversion qu'elle a pour lui. (Madame D'ARCONVILLE.)

AVEU.

Les aveux vraiment flatteurs ne sont pas ceux que nous faisons, ce sont ceux qui nous échappent. (NINON DE LENCLOS.)

BABILLARDE.

Il n'y a pas, pour un mari, de fléau plus à redouter qu'une femme indiscrète et babillarde; il doit s'en défier comme d'une ennemie; il est forcé de lui cacher ses affaires, d'être toujours en garde contre sa curiosité. Souvent elle l'accable de reproches. Ce n'est pas ainsi qu'elle en agit avec lui; n'a-t-il pas toute sa confiance? Sans doute; mais elle n'ajoute pas qu'il la partage avec tout le monde. (Madame MALLÉS DE BEAULIEU.)

BAL.

Que fait la femme après les émotions du bal, quand elle rentre chez elle?

Elle ne parle pas, elle pense.

Elle ne dort pas, elle compare.

Le mari est fatigué, maussade, ennuyeux; il bâille, il vient de *quitter un séjour* maudit; le danseur, un séjour délicieux.

Le mari jaloux est là auprès d'elle, et le danseur amoureux n'y est pas.

Mais le souvenir du dernier ne quitte jamais la pensée de la faible femme; mais les objets qu'il a touchés, mais ce qui a séduit le galant chevalier, tout est là...

... Elle combat! elle est encore innocente; le pourra-t-elle être longtemps?...

Elle cherche à chasser le terrible ennemi du cœur qui aime... le souvenir... Mais l'opiniâtre adversaire s'obstine dans la place. La raison perd du terrain insensiblement et par degrés, sur la folle du logis, l'imagination.

Bientôt commencent, dans le domaine des rêves d'abord, puis en pensée, les conspirations de l'oreiller. Le cœur caresse l'amour avec l'agitation du désir. Il s'y arrête longtemps; puis, enfin, quand viendra une occasion, il passera dans la réalité.

L'entraînement du bal l'y aura conduit. (Lola Montès.)

BARBARIE.

Dans tous les temps, les hommes ont calomnié les objets de leur culte; leur vanité s'est vengée d'un hommage involontaire; ils veulent avilir ce qu'ils adorent, et c'est ainsi qu'ils ont déshonoré les deux sexes à la fois. En vain en appelle-t-on à l'exemple des sauvages comme aux vrais interprètes de la nature; mais, en effet, ils en sont aussi éloignés que les sybarites. Si les sauvages maltraitent les femmes, c'est qu'ils sont sauvages, c'est qu'ils tuent leurs pères et boivent le sang de leurs ennemis. Ce n'est pas une erreur, c'est une barbarie d'humilier les femmes; car l'amour-propre est le seul dédommagement que la société ne leur a point ravi. (Madame Necker.)

BATARDE.

Feu la duchesse de Nemours avait, par charité, élevé une petite fille pauvre, et celle-ci, étant âgée de neuf ans environ, dit à la duchesse : « Madame, on ne peut avoir plus de reconnaissance de vos charités que moi. Je ne puis mieux les reconnaître qu'en disant à tout le monde que je suis votre fille. Mais ne vous fâchez pas; je ne dis point que je suis votre fille légitime; je dis seulement que je suis votre bâtarde. » (*Madame la* duchesse d'Orléans.)

BEAUTÉ.

Les femmes ont été l'objet de peintures si séduisantes, la poésie de tous les temps les a tellement encensées, qu'un prestige flatteur les enveloppe à leurs propres yeux. Le culte de la beauté, tel qu'il a été célébré sur toute la terre, ce culte corrupteur qui inspire à des créatures immortelles des sentiments si étrangers à leur avenir; ce culte, source de tant de douleurs, et où les divinités du moment passent si vite au rang de victimes, ce culte a des autels indestructibles dans le cœur des femmes. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

*

La véritable beauté est toujours chaste et inspire un respect involontaire. (GEORGE SAND.)

*

Les femmes qui ont perdu leur beauté s'efforcent en vain de la faire renaître; tous leurs efforts se bornent à faire voir qu'elles étaient belles, et à faire dire qu'elles ne le sont plus. (Madame DUNOYER.)

*

Il faut que les femmes pensent qu'il y a peu de temps à être belle et beaucoup à ne l'être plus; que, quand les grâces les abandonnent, elles ne se soutiennent que par les qualités estimables. (Madame DE LAMBERT.)

*

Le règne de la beauté est peu durable; on l'appelle une courte tyrannie; il donne aux femmes le pouvoir de faire des malheureux, mais il ne faut pas qu'elles en abusent. (Madame DE LAMBERT.)

*

On n'est pas belle et pauvre impunément, dans notre abominable société de pauvres et de riches, et ce don de Dieu, la beauté de la femme, la femme du peuple doit trembler de la transmettre à sa fille. (GEORGE SAND.)

*

eauté est une puissance, et toute puissance ne peut se cacher; ·évèle par l'obéissance qu'elle obtient. Il est facile de la taire; ısqu'à présent, on n'a pas trouvé le moyen de ne point la voir. her à une jolie personne la destinée qui l'attend, serait élever ce en lui dissimulant qu'il doit régner. (Madame DE RÉMUSAT.)

*

femme se souvient toujours qu'elle a été jolie, quelque âge ait : et comment l'oublierait-elle? on le lui rappelle sans ›n s'aperçoit aisément, à la manière dont on l'aborde et à celle : reçoit, que, si le temps lui a enlevé les grâces de la jeunesse licatesse des traits, il ne lui en a pas fait perdre tous les es. Il semble que la beauté chez les femmes soit un caractère le; on leur sait gré de leurs agréments passés, quoiqu'on n'en plus; ceux mêmes qui n'en ont jamais joui participent aussi tige, et voient une jolie femme surannée d'un autre œil que i ne l'a jamais été. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

ıe juge presque jamais des jolies femmes avec équité. Les gens qui les aiment, et à qui elles cherchent à plaire, trouvent rit et des grâces dans tout ce qu'elles font; ceux, au contraire, .t revenus des folies de la jeunesse et qui n'ont plus de pré- à la galanterie, ou qui en auraient en vain, les trouvent en plates et ridicules; le bruit et le papillotage de tout ce qui les ıne, le ton de décision joint à l'étourderie qui règne dans leurs ·s, tout contribue à les leur faire mépriser. Il faut donc néces- ;nt attendre qu'une femme cesse d'être jolie pour pouvoir ainement de son mérite et de ses talents. (Madame D'ARCON-

*

premier mérite des femmes vis-à-vis la plupart des hommes tre jolies, et le plus grand plaisir des femmes est de se l'entendre Madame D'ARCONVILLE.)

*

Toute femme qui affirme qu'il lui est indifférent d'entendre dire qu'elle est jolie, est une femme qui ment. « Voilà une femme charmante, une bien jolie femme. » Nul son ne murmure aussi flatteur que celui-là à l'oreille d'une femme. (Mademoiselle Adèle Boury.)

*

En général, toutes les femmes se croient belles, et elles trouvent disgracieuses et laides celles qui ne leur ressemblent pas; car il est dans leur nature de s'admirer jusque dans leurs difformités, qui, par rapport à leur individualité, du moins, leur paraissent des perfections. (Madame de Carlowitz.)

*

La femme qui a fait un mérite de sa beauté, annonce elle-même qu'elle n'en a pas de plus grand. (Mademoiselle de l'Espinasse.)

*

Une femme sans beauté ne connaît que la moitié de la vie. (Madame de Montaran.)

*

La beauté sans grâce est un hameçon sans appât. (Ninon de Lenclos.)

*

Pourquoi s'applaudir d'être belle?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien?
A l'examiner, il n'est rien
Qui cause autant de chagrin qu'elle.
Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus;
Que tant qu'on est belle on fait naître
Des désirs, des transports et des soins assidus;
Mais qu'on a peu de temps à l'être,
Et beaucoup à ne l'être plus!

(Madame Deshoulières.)

*

On peut bien dire pourquoi une femme paraît généralement belle,

mais il serait impossible de trouver la raison qui la rend plus agréable à une personne qu'à une autre. Comment expliquer ce rapport inconnu entre nos organes et l'objet qu'ils aperçoivent? C'est vouloir découvrir pourquoi l'on préfère le rouge au noir. Cependant l'on pourrait dire qu'une femme a toujours de la beauté lorsque l'ensemble de ses traits peint la douceur, la candeur et l'honnêteté. (Madame NECKER.)

*

La beauté est dangereuse : c'est plutôt un mal qu'un bien pour les femmes sensibles et vertueuses. (Madame DE PUISIEUX.)

*

La beauté est un don fatal qui semble n'exister qu'aux dépens de tous les nobles attributs de l'âme et de l'esprit. Une femme belle est presque toujours une femme vaine, légère, coquette et dissipée... La beauté! la beauté! chose inutile qui n'a apporté dans le monde que des malheurs, tandis que la vertu et l'héroïsme dans le cœur des femmes ont sauvé des empires!... (REBECCA SMITH.)

*

Je pense qu'il est une beauté absolue; mais je ne pense pas que son effet puisse être universel. Le goût même des yeux est encore peu commun; néanmoins l'avantage de la beauté est celui dont l'empire est le plus assuré. Ce mérite, aussi frivole que fragile, l'emporte habituellement sur celui du cœur, de l'esprit, du caractère, de l'âme. Rien de tout cela vaut-il seulement une belle jambe? (Mademoiselle DE SOMMERY.)

*

Parmi les femmes, la beauté fait excuser beaucoup de défauts; mais, parmi les hommes, elle redouble les mauvaises qualités. Une belle femme, sans nul mérite d'ailleurs, pare le bal et la promenade; elle n'a qu'à ne parler point pour être aimable, c'est du moins un beau tableau. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

*

Comme on s'accoutume à la beauté, on peut s'accoutumer à la

laideur : ainsi quiconque veut se marier ne doit point se soucier d'épouser une femme qui ne soit point belle. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

*

Il y a deux espèces de beauté : la beauté involontaire et la beauté volontaire ; la beauté naturelle et la beauté sociale ; celle que Dieu a créée, celle que le monde a composée ; celle qu'on reçoit et celle qu'on prend.

Cette beauté factice a un très-grand avantage sur la beauté native; c'est qu'elle est variée. La beauté sincère a généralement le malheur d'être monotone ; en fait d'esprit, on remarque le contraire : c'est l'esprit factice qui est monotone, l'esprit naturel est varié... mais il ne s'agit pas d'esprit ; tout le monde a reconnu cette vérité, que la beauté trop parfaite est monotone. De deux choses l'une, ou les traits sont réguliers, et alors ils sont impérieux, la physionomie leur est soumise, ils la tiennent captive dans leur majesté, et ils ne lui permettent qu'une expression tempérée, qu'une mobilité circonspecte; le type est un tyran jaloux qui ne tolère aucune légèrèté, aucune infidélité ; il fait d'un noble visage un portrait vivant d'une beauté incontestable, mais fatigante ; c'est ennuyeux une femme qui a toujours l'air d'un portrait qui attend un cadre...

La pensée a son influence sur le charme de la physionomie. Une belle femme est assise dans son salon, près de sa table à ouvrage ; elle pense ceci :

—Je n'ai plus de soie verte ; j'irai en chercher demain ; j'assortirai aussi de la laine rouge, et puis j'irai savoir des nouvelles de ma tante qui est enrhumée.

Une femme beaucoup moins admirée est assise en face d'elle : elle la regarde et pense :

— Cette femme n'a pas du tout l'intelligence de sa beauté. Ah ! si j'avais ces yeux-là, que de jolies choses je leur ferais dire !

Eh bien, cette aspiration vers la beauté est déjà une séduction ; la physionomie de cette femme qui pense à être belle est certainement beaucoup plus agréable que celle de cette autre femme qui est belle sans y penser.

Il est bien difficile de ne pas trouver un peu jolie une femme dont toutes les paroles, toutes les démarches, toute l'existence, signifient :

ux vous plaire. D'abord, elle vous attire par cette aimable vo-
, puis elle vous attache par ce zèle ingénieux et constant; enfin,
vous attendrit par cette héroïque persévérance, et vous vous
essez à elle et au succès de votre propre séduction comme on
resse au succès de toute entreprise habilement conçue et cou-
isement menée...

ı! un scrupule nous arrête... Que de femmes laides, après
lu ceci, vont devenir tourmentantes!... Ah bien! tant pis... et
e tant mieux!... — Fol orgueil... elles ne nous ont pas attendu
ça.

ı femme volontairement belle l'emportera toujours sur la beauté
iseuse qui négligera, qui dédaignera imprudemment les acces-
s de la séduction. Une ex-coquette disait un jour à sa fille,
ıe belle et charmante qui se complaisait dans son excessive pâ-
: « Prends garde, ma chère enfant, les jeunes femmes qui ne
ent pas de rouge sont toujours quittées pour de vieilles femmes
n mettent trop! » et la prédiction s'accomplit. Cela signifie qu'une
riorité sottement négligée ne vaut pas une médiocrité adroitement
vée. Dans un monde où l'apparence est tout, le fond est moins
rtant que la forme; dans un bal, des diamants bruts feraient
is d'effet que des diamants faux bien taillés et montés à la der-
e mode.

ais ici le diamant n'est pas faux, et c'est du fond même que naît
âce de la forme : c'est de la valeur réelle que provient l'apparente
té, cette beauté de toutes les actions que peuvent également
éder toutes les femmes. C'est pourquoi nous persistons à décla-
que le premier devoir d'une femme est d'être jolie, jolie par égard
ses parents, et ses amis, jolie par respect pour elle-même.
lame Émile de Girardin.)

BEAUTÉ NATURELLE ET BEAUTÉ FARDÉE.

i la campagne a tout l'avantage quant aux mœurs, elle ne l'a pas
ns quant à la beauté. Quoique le miroir emporte plus de la
lié de la vie des belles, et qu'elles le consultent à tous les moments,
ne saurait si bien faire que la nature; il demeure toujours beau-
p au-dessous. A dire les choses comme elles sont, ce n'est pas
qui fait ici la beauté, c'est son imitateur qui la fait; elle n'est

que l'image de ce qu'on la croit être; ce n'est qu'une agréable illusion qui ne trompe pas moins la vue qu'elle lui plaît, et qui n'est pas moins fausse qu'agréable. En effet, ici une femme doit toute la beauté de sa taille à son cordonnier et à son tailleur; il y en a qui prennent tous les matins le blanc et l'incarnat de leur teint et de leurs lèvres dans leur toilette; quelques autres y prennent leurs dents et leurs cheveux; le fer et le feu travaillent seuls aux boucles de leur coiffure; les poudres, les pâtes, les pommades et les eaux se peuvent nommer les créateurs de cette beauté postiche. Les mouches dont elles se couvrent le visage prétendent qu'il doit toute sa blancheur à leur noir : les boucles d'oreilles, les bracelets, les bagues et toutes ces autres bagatelles qu'elles portent, y contribuent aussi beaucoup; rien de tout cela n'entre jamais dans le lit avec ces belles laides quand elles y rentrent. Elles étudient tous les matins dans le miroir leurs regards, leurs sourires, l'air de leur visage, la situation de leur bouche, l'art de montrer leurs belles mains, celui de faire voir adroitement la propreté de leurs chaussures; elles concertent le ton de leur voix; elles composent l'air et la grâce de leur port et de leur démarche; et, jusqu'à la manière de tousser avec harmonie, tout y est étudié, tout y est appris comme l'on apprend la musique. Celle-ci, qui a les dents belles, rit toujours pour les montrer, eût-elle sujet de verser des larmes; cette autre, qui les a laides, ne l'ouvre non plus que son portrait, et ne rirait pas, pour quoi que ce fût, dans le plus grand sujet de joie. Enfin, l'art fait presque tout à la cour, et ne laisse rien à faire à la nature. Mais il n'en est pas de même des beautés de la campagne, où la nature fait tout sans l'art : la fraicheur et l'éclat de leur teint ne doivent rien à l'artifice; la richesse de leur taille n'a pas besoin de piédestal pour s'élever, ni de la tromperie des tailleurs pour cacher ses défauts. Leur grâce est née avec elles, et le conseil du miroir ne la fait point. La blancheur de leurs dents et la douceur de leur haleine viennent de la régularité de leur vie, de la bonté de leur tempérament, et non pas de leurs drogues et de leurs parfums. Le fer, le feu ni la pommade ne font pas une des boucles de leurs cheveux; et ces riches anneaux qui s'entassent négligemment les uns sur les autres à leur coiffure ne sont point l'ouvrage de l'art et ne lui doivent rien du tout. La neige animée de leur gorge n'emprunte rien du fard ni de l'imposture de l'habillement : les bagues, les bracelets, les pendants d'oreilles, les mouches, et tous ces autres

meubles inutiles que le luxe et la volupté ont inventés pour parer les femmes, ne font point l'agrément de celles-ci. Comme toutes leurs actions sont naturelles, la contrainte des autres ne s'y voit jamais; et au lieu que ces autres déplaisent en pensant plaire, ces beautés naïves plaisent sans y penser. Elles n'ont rien d'étudié ni d'affecté. Leurs sourires et leurs regards, le ton charmant de leur voix, la majesté de leur port et la grâce de leur démarche ne partent ni de leurs soins ni de leur coquetterie : nous les voyons aimables et nous les voyons aimées sans qu'elles songent à se faire aimer. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

LES DÉSAGRÉMENTS DE LA BEAUTÉ.

Lorsqu'une femme belle est sotte, on est bientôt las de l'admirer.

La beauté a encore le désavantage d'être enviée; si on se prévaut d'être belle, si on ne joint pas à la beauté une noble modestie qui suppose qu'on n'en prend aucun avantage sur les autres, toutes les femmes se déchaînent contre elle.

L'envie a perdu plus de belles que leurs écarts. Une malheureuse histoire est sitôt inventée; il est si aisé de l'accréditer, quelque peu vraisemblable qu'elle soit; on se prête si volontiers à la méchanceté, qu'une belle doit toujours craindre d'y donner lieu.

Elle ne saurait trop fuir l'éclat et les occasions d'humilier les autres femmes par les préférences que la beauté a de droit, à mérite égal. (Madame DE VERZURE.)

LA NATURE ET L'ART.

Mettons en parallèle la nature et l'art : voyons lequel mérite la préférence, et auquel nous devons le plus.

Une jeune beauté, parée de sa seule innocence, dont la candeur et la naïveté ornent les appas, ignore leur pouvoir. Son front serein annonce la vertu, et s'attire, sans le savoir, le plus pur et le plus flatteur hommage, l'amour et le respect.

Cette jeune fleur dont le velouté n'est point encore terni, cette fraîcheur, ces grâces naïves et simples, ce coloris qui ne tient rien de l'art, voilà la beauté telle qu'elle est, sortant des mains de la nature.

Comparons-lui une belle qui tient de l'art une partie de ses appas, et qu'il a pris la peine d'embellir.

Qu'il a fallu de soins pour en faire ce qu'elle paraît, et ce qu'elle n'est point en effet!

Que de couleurs différentes et empruntées, distribuées avec adresse!

Ses cheveux, qui paraissent si beaux, sont-ils tous à elle? Leur couleur est-elle naturelle?

Ses sourcils du plus beau noir du monde, ne doivent-ils pas à l'art quelques nuances? Faisaient-ils ce demi-cercle parfait? Cette blancheur n'a-t-elle eu besoin d'aucune précaution? Quelle différence de cette beauté, à son lever ou après sa toilette!

Quant au vermeil de son teint, il est convenu que toutes les femmes doivent, par le secours du rouge, être au même ton de couleur.

Suivons notre parallèle.

Cette belle, dans les soins recherchés qu'elle a pris pour s'embellir, a eu pour objet le désir de plaire : ce désir est un défaut qu'elle porte sur son visage.

Les grâces qu'elle a sont étudiées, soignées et comme de commande : elle en veut mettre à tout, et les unes nuisent aux autres.

Ses regards peut-être plus vifs, mais plus étudiés que lorsqu'on ignore qu'on est belle, ne sont pas aussi touchants que ceux qui sont guidés par l'innocence. Ceux-ci se fixent au hasard, et d'une manière simple, mais agréable, sur tous les objets qui se présentent.

Je laisse à décider laquelle de ces deux belles mérite la préférence. (Madame de Verzure.)

BIENFAISANCE.

La bienfaisance et la générosité embellissent les femmes. (Madame de Genlis.)

*

Une femme ne doit se mêler d'aucune affaire que relativement à la bienfaisance; voilà son existence en public. La vertu doit être en particulier le seul mobile de ses actions et de ses discours; elle ne doit être guidée ni par ses goûts, ni par ses passions, ni par sa personnalité; sa vie doit être un hommage continuel à l'Être suprême. (Madame Necker.)

BONHEUR.

Un cœur tendre, pour une femme, est un présent de la nature bien funeste au bonheur; qu'en faire sans agréments? A quoi sert-il si l'on en est pourvu, si ce n'est à s'engager dans des liaisons cruelles, qui ne font que troubler le repos, et souvent le détruire? (Madame DE PUISIEUX.)

*

La société, la Providence même, peut-être, n'a permis qu'un seul bonheur aux femmes, l'amour dans le mariage. (Madame DE STAEL.)

*

Ce n'est qu'aux dépens de son bonheur qu'une femme peut essayer de se soustraire aux entraves sévères qui furent imposées à son sexe. (Madame DE PÉTIGNY.)

BOURGEOISIE.

Les demoiselles de la bourgeoisie, dès qu'elles ont une dot, ne veulent plus épouser que marquis, comtes, princes ou ducs. Les barons sont dédaignés. Que dire d'une vanité si risible? Les filles nobles sont excusables de ne se vouloir marier qu'avec leurs pairs. Sept ou huit siècles de tradition expliquent et justifient bien des choses. Permis à elles de penser que la noblesse du sang implique la noblesse du caractère; mais ces filles de bonnetier, d'épicier, sont-elles aussi excusables, dites-moi, d'acheter à prix d'or une couronne de comtesse? (Madame D'AGOUT.)

BUT.

Les hommes ont un but dans l'amour; la durée de ce sentiment est le seul bonheur des femmes. (Madame DE STAEL.)

C....

Madame de Mailli alla l'autre jour au sermon à Notre-Dame; mais, comme elle venait un peu tard, elle fut obligée de déranger quelques personnes avant d'arriver à son siége. Un brutal, qui était là, se mit à crier tout *haut* : « Hé! voilà bien du bruit pour

une c.... » La comtesse se tourne vers lui, et lui dit avec beaucoup de douceur : « Monsieur, puisque vous me connaissez si bien, faites-moi la grâce de prier Dieu pour moi. » Voilà en vérité une femme bien respectable. Si ma faiblesse, ou mon étoile, me fait commettre les mêmes fautes, j'espère qu'à la fin je m'en repentirai comme elle. (Madame DE POMPADOUR.)

CAPRICE.

Il est rare de trouver des femmes qui ne fassent point la désolation de leurs maris par leurs caprices. (Madame DE PUISIEUX.)

*

Si une femme n'avait de caprice que vis-à-vis de soi, sans en faire souffrir les autres, ce ne serait qu'une incommodité, comme la migraine.

Peu de femmes sont exemptes de cette migraine de l'esprit. (Madame DE VERZURE.)

*

Il faut être extrêmement leste pour être à la suite du caprice d'une femme, quand il est bien conditionné. (Madame DE VERZURE.)

*

Une femme dont les caprices sont en action demandera à ses gens vingt choses à la fois, toutes contraires les unes aux autres, comme d'ouvrir et de fermer une fenêtre, d'entrer et de sortir.

Elle voudra en même temps que l'on monte et que l'on descende.

A sa toilette, de dix ou douze coiffures toutes diverses qu'on lui présentera, aucune ne lui conviendra.

Il faudra promptement courir lui en chercher d'autres qui ne lui plairont pas mieux.

La couleur qu'elle désire à son ruban est justement celle qui ne se trouve pas dans les douze qu'on lui présente.

Si elle se trouve un jour moins jolie qu'un autre, elle fera tourner l'esprit aux femmes qui la servent.

Ses cheveux seront mal arrangés, ses femmes seront maladroites.

Qu'il y a de sources de caprices! L'amour-propre, l'envie, le désir de plaire, la vanité, la hauteur, la légèreté, la vivacité...

... Il y a des hommes qui prennent à tâche de gâter les femmes à cet égard; il en est que les caprices ont seuls le droit d'attirer et de fixer.

C'est en eux un caprice du goût. Ils ne sont pas exempts d'en avoir comme les femmes, quoiqu'ils soient moins communs parmi eux. (Madame DE VERZURE.)

*

Il est certains caprices dont les belles font vanité, et qui ne laissent pas de donner beaucoup de peine à ceux qui les aiment. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

*

L'amour est un vrai caprice, involontaire dans celui même qui l'éprouve. Pourquoi voulez-vous donc que l'objet aimé soit obligé à la moindre reconnaissance pour un sentiment aveugle et pris sans son aveu? Vous êtes bien singuliers, vous autres hommes! Vous vous tenez pour offensés dès qu'une femme ne répond pas avec empressement aux regards que vous daignez jeter sur elle. Votre orgueil révolté l'accuse sur-le-champ d'injustice. Comme si c'était sa faute si la tête vous tourne; comme si elle était obligée de se trouver, à point nommé, saisie du même mal que vous! (NINON DE LENCLOS.)

*

En amour, tout dépend du moment, il ne s'agit que de le saisir. Celui qui saura deviner le moment du caprice, sera dispensé de mériter ce qu'il demande. Ce n'est pas aux femmes seules que j'en veux ici; c'est aux grands, c'est aux protecteurs. Ils ont tous accordé des grâces, dont ils se sont repentis le moment d'après. (Madame DE RIEUX.)

*

Les meilleures raisons se trouvent très-mauvaises quand elles viennent à la traverse d'une fantaisie. Chez toutes les femmes, un caprice est quelque chose de considérable. Les amants n'ont qu'un parti à prendre, c'est de les satisfaire; ou, quand ils ne le peuvent pas, de

les approuver pour le moins et de convenir qu'on a raison d'en avoir, de les contenter, de troquer une montre pour une tabatière, une tabatière pour un étui, et l'étui pour un paquet de cure-dents. (Madame DE RIEUX.)

CARACTÈRE.

A tous les âges les femmes sont toujours sûres de plaire par beaucoup de gaieté, de douceur et de complaisance; elles pourraient compenser un peu la perte de leurs charmes, en perfectionnant leur caractère; mais la plupart n'ont pas le courage de se vaincre; elles ne peuvent se résoudre à faire des efforts pour plaire; l'empire de la beauté les flatte davantage, car il n'exige aucun soin, et il agit dans le moment présent sans jamais se faire attendre. (Madame DE NECKER.)

*

Il faut qu'une femme ait au moins trente ans pour qu'il lui siée d'avoir du caractère. (Madame NECKER.)

CAUSERIE.

On ne peut causer deux heures avec une femme que quand on lui dit toujours la même chose. (Madame DE STAEL.)

CÉLÉBRITÉ.

Si l'on considère, en les comparant, trois femmes célèbres qui ont fixé les regards de la France moderne, on reconnaîtra dans leur génie avec les qualités les plus opposées qu'il faut attribuer, je crois, au milieu très-différent dans lequel elles ont vécu, un défaut identique, inhérent peut-être à la nature féminine. Nourrie de l'antiquité dans une retraite austère, madame Roland s'est montrée forte et grave. Excitée par le mouvement de la société, madame de Staël a été surtout animée et judicieuse. Inspirée par la nature, madame Sand a paru véritablement éloquente. Mais toutes trois ont outre-passé la justesse et sont tombées dans l'exagération déclamatoire. (Madame D'AGOUT.)

*

Nous ne savons pas juger sans envie les femmes célèbres, surtout

si, nous croyant aussi des droits à la célébrité, nous n'avons pu les conquérir. La mort prématurée de mademoiselle Rachel a fait pleurer plus d'hommes que de femmes.

Madame Sand a plus d'admirateurs que d'admiratrices, et, du temps de madame de Staël, c'était la mode de lui chercher des ridicules. (ANNA DURR.)

*

Il est un genre de célébrité exclusivement réservé aux femmes, que toutes voudraient ardemment mériter, et qui, cependant, me paraît être un fardeau bien lourd à porter; car je l'ai vu souvent entraîner avec lui dans le malheur et quelquefois dans la honte celles qui s'en enorgueillissaient le plus. On conçoit que je veux parler de la beauté. Il serait curieux de faire l'histoire de toutes les femmes que leur beauté a rendues célèbres; peut-être les autres femmes, et surtout celles que la nature a tout à fait disgraciées sous ce rapport, y trouveraient-elles de puissants sujets de consolation. (Mademoiselle ADÈLE BOURY.)

*

De quels sentiments de jalousie et de haine les grands succès d'une femme ne sont-ils pas l'objet! que de peines causées par les moyens sans nombre que l'envie prend pour la persécuter! La plupart des femmes sont contre elle, par rivalité, par sottise ou par principe. Les talents d'une femme, quels qu'ils soient, les inquiètent toujours dans leurs sentiments. Celles à qui les distinctions de l'esprit sont à jamais interdites, trouvent mille manières de les attaquer quand c'est une femme qui les possède. Une jolie personne, en déjouant ces distinctions, se flatte de signaler ses propres avantages. Une femme qui se croit remarquable par la prudence et la mesure de son esprit, et qui, n'ayant jamais eu deux idées dans la tête, veut passer pour avoir rejeté tout ce qu'elle n'a jamais compris, une telle femme sort un peu de sa stérilité accoutumée, pour trouver mille ridicules à celle dont l'esprit anime et varie la conversation : et les mères de famille, pensant, avec quelque raison, que les succès même du véritable esprit *ne sont pas conformes à* la destination des femmes, voient *attaquer avec plaisir celles qui* en ont obtenu. (Madame DE STAEL.)

*

Si la célébrité a des inconvénients pour les hommes, elle est une véritable calamité pour notre sexe. (Mademoiselle Adèle Bourr.)

CÉLIBAT.

Il est bien vrai que le célibat est le meilleur état, et que le meilleur des hommes ne vaut pas le diable. (Madame la duchesse d'Orléans.)

CHAINE.

Il n'y a pas de plus forte chaîne pour lier une femme que celle de se savoir aimée. (Madame de Motteville.)

CHANGEMENT.

Quand une femme n'est plus aimée, elle n'a vraiment qu'une chose à faire, c'est de s'en consoler par un changement dont son amant lui donne l'exemple. (Madame Dunoyer.)

CHARITÉ.

Les femmes, et j'entends ici les plus fidèles à leur nature, les femmes sont animées du feu sacré de la charité, dans le sens le plus étendu de ce mot. (Madame Necker de Saussure.)

CHARMES.

Je conseillerais aux femmes, lorsqu'elles viennent à se demander quel est l'effet des ans sur leurs charmes, de consulter moins leur miroir que le visage de leurs contemporaines. (Madame d'Agout.)

*

Il faut flatter les femmes du monde sur leurs charmes ; elles n'ont la plupart que cet unique bien ; les vieilles, plus que les jeunes, désirent qu'on les trompe là-dessus ; elles voudraient se cacher que le temps a moissonné leurs appas et s'étourdir sur cette fâcheuse perte. Il semble que les prétentions, à cet égard, augmentent à mesure que la cause cesse.

Une prude veut qu'on vante sa vertu, et le prétendu abandon de ses charmes. Elle veut s'entendre dire qu'elle plaît, malgré le désintéressement de son amour-propre.

Une dévote a son coin d'amour-propre, comme une autre : il s'agit de le trouver.

On doit la gronder sans cesse de pousser trop loin les mortifications ; être toujours étonné qu'au milieu de tant d'austérités elle puisse conserver tant de fraîcheur, une si belle main, un embonpoint si charmant; lui faire accroire qu'elle est excédée de fatigue, pour lui donner le prétexte de se choisir un siége commode, sans en paraître moins mortifiée et moins austère; lui persuader que les choses qu'elle aime le mieux sont les plus communes et les moins sensuelles. (Madame DE VERZURE.)

CHIFFONS.

Laissez-moi mes pompons, mes nœuds et mes aigrettes,
J'aime à symétriser tous ces colifichets;
Pour créer tous ces riens les femmes furent faites :
La mode dans leurs mains a remis ces hochets.
Ne nous disputez point ce frivole avantage
D'arranger avec art un chiffon élégant :
Le soir, dans un souper charmant,
(Car c'est là notre aréopage)
Nous recevons le prix de ce joli talent;
Il sait nous attirer l'hommage
Du petit-maître et du pédant,
Et fait parfois tourner la tête au sage.

(Marquise D'AUTREMONT.)

CHIMÈRE.

Ce qui égare les femmes, c'est l'esprit de chimère. Elles le portent dans tout, en religion, en amour, et jusque dans la politique, quand elles y touchent. Cela provient de leur éducation séquestrée et de l'éloignement où on les veut de toute réalité. Elles ignorent également le monde physique et le monde moral. Toutes choses retiennent à leurs yeux un élément de mystère. La sagesse masculine en a décidé ainsi. Je m'étonne que, voyant les résultats, elle ne soit pas tentée d'essayer d'un autre système. (Madame D'AGOUT.)

CHOIX.

Pourquoi les hommes les plus délicats ne le sont-ils pas autant sur leurs choix que les femmes de goût sur les leurs? J'en dirais bien une raison, qui ne serait pas à notre avantage. Si nous savions nous faire respecter sans nous rendre ennuyeuses, je crois que les hommes ne nous quitteraient pas pour aller chercher des créatures qu'ils voient d'abord par manière d'acquit, et qui deviennent ensuite les objets de leur attachement et de leur complaisance. (Madame DE PUISIEUX.)

*

Combien s'épargnerait-on de chagrins, mademoiselle, si l'on choisissait toujours ce qui peut convenir! On ne verrait point tant de femmes oublier leur devoir, ni tant d'amants manquer à leurs promesses. Mais il est un âge où l'on ne raisonne point : on suit aveuglément ce qui plaît d'abord, et l'on se repent à loisir des engagements faits à la hâte. (Madame DE RIEUX.)

*

Cherchez un ami au-dessus de vous, mais une femme au-dessous, de peur d'épouser votre maître : celle qui entre dans une maison avec un grand nom pense en être la première personne, et celle qui y apporte de grands biens croit avoir acheté le droit d'y commander. (Madame DE RIEUX.)

CHRÉTIENNE.

Ne rien espérer des hommes, ne croire rien mériter de Dieu, ne voir que le bien du prochain en ne songeant jamais à soi, tel est l'esprit qui doit animer la femme chrétienne. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

*

Voulez-vous qu'une femme ait dans le caractère de l'humilité sans bassesse, de la flexibilité sans lâche complaisance, une charité inépuisable qui, s'attachant surtout au bien de l'âme, cherche pourtant à procurer le bien du moment; voulez-vous tout cela? rendez-la chrétienne. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

CIRCONSTANCES.

M. de la Rochefoucauld a écrit que nous n'avions pas toujours assez de raison pour employer toute notre force; madame de Grignan dit, au contraire, que nous n'avons pas toujours assez de force pour employer toute notre raison. L'une ou l'autre maxime peut être regardée comme une vérité, selon les circonstances. (Madame DE SÉVIGNÉ.)

*

La vertu dépend bien souvent des circonstances. On cesse d'être honnête dans de petites occasions, après avoir résisté longtemps aux tentations les plus fortes. Les femmes vraiment vertueuses, qui sont aimables et sollicitées, ne peuvent pas jurer que tous les moments de leur bel âge se passeront dans la même innocence. La sensibilité de notre cœur nous en fait connaître de dangereux dont on ne peut répondre. (Madame DE RIEUX.)

COEUR.

... Le cœur est le côté faible des femmes : dans tous leurs égarements, toutes leurs folies; enfin, dans toutes leurs actions sublimes ou insensées, c'est toujours leur cœur qui les entraîne ou les sauve! (Madame DASH.)

*

Les femmes qui sont malheureusement nées avec un cœur tendre, devraient éviter jusqu'au commerce des hommes qui leur sont le plus indifférents, car tout est danger pour elles. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Nous portons avec nous un ennemi qui nous suit partout : c'est notre cœur. Je parle ici des bonnêtes femmes, car les autres n'en ont point. Et j'entends par honnêtes femmes, celles qui n'ont point manqué à leurs devoirs; celles qui, séduites par leur propre cœur et par leurs amants, n'ont cédé qu'à la force de l'ascendant; qui ont surtout aimé de bonne foi, et qui, mécontentes d'un premier engagement, n'en ont pas formé un second pour s'étourdir du premier. Car, d'ordinaire, les étourdissements mènent loin. (Madame DE RIEUX.)

*

Rien n'est moins en notre pouvoir que notre cœur, et, loin de lui commander, nous sommes forcés de lui obéir. (Héloïse.)

*

Le cœur d'une femme est un abîme dont personne ne connaît le fond. (Madame Riccoboni.)

*

Le cœur d'une femme se dessèche toujours en se corrompant. (Madame de Genlis.)

COLÈRE.

Les enfants et ceux qui sont sur le déclin de l'âge et de la raison se fâchent de tout; les malades mêmes, qui n'ont pas l'usage tout entier de leur esprit, se mettent en colère pour des bagatelles qui leur font honte quand ils se portent bien; et les femmes, qui sont, à parler en général, moins capables de grande force d'esprit et de courage, se laissent souvent emporter à de bizarres colères. (Mademoiselle de Scudéri.)

COMMUN.

Les femmes du commun sont presque toutes méchantes. (Madame de Puisieux.)

COMPARAISON.

Lorsque l'ivresse de l'amour est passée, on rit souvent des comparaisons qu'elle nous a fait faire. (Ninon de Lenclos.)

*

Lorsqu'une femme se montre, elle ne doit jamais paraître qu'avec des gens qui ne la déparent point. Une belle chose perd de son prix, quand elle entre en comparaison avec une plus belle. (Madame de Rieux.)

COMPASSION.

La compassion, jointe à l'amitié, forme dans certaines femmes un sentiment si vif, qu'il leur fait commettre les mêmes fautes que la passion la plus décidée. (Madame D'ARCONVILLE.)

COMPLAISANCE.

Les commerces d'amour et d'amitié ne subsistent point sans la politesse et sans les complaisances. L'amant qui choque ce qu'il aime, mérite d'être quitté sans retour. L'ami qui parle durement, doit être sévèrement puni. Pour les gens mariés, s'ils se détestent si souvent, c'est qu'ils se négligent sur tout, et qu'ils sont obligés de se passer leurs mauvaises façons. Amants, soyez galants, complaisants, attentifs, et vous serez toujours aimés. Maris, corrigez-vous, si vous le pouvez, cela m'est indifférent; pour ce que vos femmes vous réservent, vous êtes bien. (Madame DE RIEUX.)

CONCURRENCE.

Rien ne détermine si puissamment une femme à bien traiter un amant que la concurrence d'une rivale. (NINON DE LENCLOS.)

CONDUITE.

Toute femme aimable régnera longtemps par l'amour, si elle rend ses faveurs rares et précieuses, si elle sait les faire valoir. Veut-elle voir son amant sans cesse à ses pieds? Qu'elle le tienne toujours à quelque distance de sa personne; mais, dans sa sévérité, qu'elle mette de la modestie et non pas du caprice, qu'elle soit réservée et non pas fantasque. Qu'elle se garde surtout, en ménageant son amour, de faire douter du sien; qu'elle se fasse chérir par ses faveurs, respecter par ses refus; et que l'amant honore la pudeur de sa maîtresse, sans avoir à se plaindre par sa froideur. (Madame DE PUISIEUX.)

CONFESSION.

Les premiers chrétiens faisaient à la porte du temple une confession publique avant de se croire lavés de leurs fautes, et ils se soumettaient à des épreuves terribles, à des années de pénitence. Ainsi

entendue, la confession pouvait et devait transformer un être, et faire surgir véritablement l'homme nouveau de la dépouille du vieil homme. Le vain simulacre de la confession secrète, la courte et banale exhortation du prêtre, cette niaise pénitence qui consiste à dire quelque prière, est-ce là l'institution pure, efficace et solennelle des premiers temps?

La confession n'a plus qu'une utilité sociale fort restreinte, parce que le secret qui s'y est glissé a ouvert la porte à plus d'inconvénients que d'avantages pour la sécurité et la dignité des familles. Devenue une vaine formalité pour permettre l'approche des sacrements, elle n'imprime point au croyant un respect assez profond et un repentir assez durable.

... Quand le prêtre et le pénitent sont sincères, la confession peut être encore secourable; mais la faiblesse humaine, l'esprit dominateur du clergé, la foi perdue au sein de l'Église, plus encore que dans celui de la femme, ont assez prouvé que les bienfaits de cette institution détournée de son but et dénaturée par le laisser-aller des siècles, sont devenus exceptionnels, tandis que ses dangers et le mal produit habituellement sont immenses. (George Sand.)

*

Je ne crois à la *sincérité* d'aucune confession faite aux hommes; car, dans une telle circonstance, on doit être arrêté par la crainte de donner mauvaise opinion de soi. Qui oserait se montrer tel qu'il est? Qui oserait avouer tout ce qu'il a de *perverti* dans le cœur? Aux femmes surtout, la dissimulation est commandée. (Madame Camille Bodin.)

CONFIANCE.

Il est bon qu'une femme soit en familiarité avec quelques autres femmes, mais il vaut mieux qu'elle ne soit en confiance avec aucune. (Madame d'Arconville.)

*

L'homme qui sait dire à une femme des choses agréables, d'un ton qui le soit aussi, obtient toujours la confiance de celle qui l'écoute, parce qu'elle ne peut douter de la bonne foi du flatteur sans déroger à l'idée qu'elle a de son propre mérite. (Madame d'Arconville.)

CONFIDENCE.

Les femmes font habituellement de la confidence le premier besoin de l'amitié, et ce n'est plus alors qu'une conséquence de l'amour; il faut que réciproquement une passion semblable les occupe, et leur conversation n'est souvent alors que le sacrifice alternatif fait par celle qui écoute à l'espérance de parler à son tour. La confidence même que l'on s'adresse l'une à l'autre de sentiments moins exclusifs, porte avec elle le même caractère, et l'occupation qu'on a de soi est un tiers importun successivement à toutes deux. (Madame DE STAEL.)

*

Ne vous confiez jamais à des femmes dans vos affaires de cœur, mademoiselle; qu'elles ne vous devinent point, et soyez sur vos gardes. Si l'amitié vous parle en faveur de quelqu'une, aimez-la jusqu'à la confidence exclusivement. Moi-même qui vous aime beaucoup, et qui suis la première à blâmer les défauts de mon sexe, je ne sais, si j'étais en concurrence d'amants ou d'agréments avec vous, si je ne vous trahirais pas. « Dans le malheur des personnes qui nous sont les plus chères, il y a toujours quelques chose qui ne nous déplait point, » a dit M. de la Rochefoucauld. (Madame DE RIEUX.)

CONSCIENCE.

Il n'importe guère que l'on soit belle, une belle figure change bientôt; mais une bonne conscience reste toujours bonne. (Madame duchesse D'ORLÉANS.)

CONSEILS AUX FEMMES.

Jeunes beautés qu'amour enflamme,
Jeunes beautés, écoutez-moi;
Craignez d'abandonner votre âme
Au dieu dont vous suivez la loi;
Source de joie et de tristesse,
C'est un ingrat, c'est un enfant;
Il faut user d'un peu d'adresse
Et l'enchaîner en lui cédant.

L'amour pour vous est une affaire;
L'amour pour l'homme est un plaisir;
S'il est jaloux par caractère,
Il est volage par désir :
Imitez-le, lorsqu'il s'envole :
Dès qu'il s'irrite, osez le fuir;
Quand de sa perte on se console
Il est très-prompt à revenir.

Quelque transport qui vous agite,
Ne pardonnez qu'avec effort :
Un pardon accordé trop vite
Semble permettre un nouveau tort;
Que le mépris seul vous anime
Si l'on blesse encor votre cœur;
Un second outrage est un crime;
Un premier peut être une erreur.

Ne pleurez jamais un volage,
Ne cherchez point à l'outrager;
Ce n'est qu'en montrant du courage
Qu'une femme doit se venger.
Pourtant évitez le coupable,
Vos feux pourraient se rallumer :
On trouve toujours trop aimable
L'amant qu'on doit cesser d'aimer.

Vous-même, en votre humeur légère,
N'élevez point de vains débats :
Quand un objet cesse de plaire,
On lui croit des torts qu'il n'a pas.
Le repentir suit les coquettes,
Plus on change et moins on est bien :
Restez toujours comme vous êtes,
Aimez longtemps, ou n'aimez rien.

Souvent plus amoureux que tendre
Un amant choque innocemment;
Il voit vos pleurs sans les comprendre
Et blesse encore en s'excusant.
D'une fausse délicatesse
N'allez point alors vous armer;
Croyez qu'un peu de maladresse
N'empêche pas de bien aimer.

Quand du temps la faux redoutable
Viendra moissonner vos attraits,
Qu'un esprit toujours plus aimable
Fasse oublier un teint moins frais :
On attire par la figure,
Mais on conserve par l'esprit;
Et l'esprit est une parure
Que jamais le temps ne flétrit.

Si la vieillesse enfin vous glace
Sachez renoncer aux amours;
Que l'amitié, prenant leur place,
Embellisse vos derniers jours.
Un vieux et paisible ménage
Connait encor quelques douceurs;
L'hiver a des jours sans nuage,
Et sous la neige il est des fleurs.

(Madame DE SALM.)

CONSTANCE.

Les femmes n'aiment pas ce qui nuit à leurs plaisirs, et la constance y nuit. (Madame DE RIEUX.)

CONVERSATION.

En France, plus que partout ailleurs, la conversation est un des premiers éléments de la sociabilité. Les femmes, naturellement éloquentes parce qu'elles sont passionnées, enthousiastes et mobiles, excellent à cet art de salon. Ce sont elles qui lui donnent l'impulsion, le ton et la couleur, qui la provoquent et qui l'animent. Douées d'une conception délicate et fine, et d'une assimilation rapide et aisée, une courte pratique les rend bientôt familières avec les sujets les plus étrangers à leurs habitudes; mais, traitant tout à la superficie, parce qu'elles ne savent rien à fond et qu'elles ne sont point accoutumées à réfléchir, rien n'égale le vide de leurs pensées et la frivolité oiseuse de leurs appréciations. Il n'est pas de jugements erronés, d'idées fausses qu'elles n'émettent avec cet aplomb dédaigneux, cette coquetterie moqueuse qui leur est spéciale; et l'homme qui a le plus protesté contre leur instruction, moitié par un faux point d'honneur, moitié par un naturel entraînement, subit, en dépit de lui-même, la décisi

insoucieusement jetée par leur ignorance. (Madame GAUTHIER-COIGNET.)

*

Nous n'aimons pas ces maîtresses de maison doublement officieuses, qui font le matin le menu de leur conversation comme le menu de leur dîner. Madame Campan avait là-dessus un système qu'elle enseignait à ses élèves, et qui nous a toujours paru peu divertissant; elle prétendait qu'il fallait régler la conversation d'un dîner sur le nombre des convives. Si l'on est douze à table, il faut parler voyages, littérature; si l'on est huit, il faut parler beaux-arts, sciences, inventions nouvelles; si l'on est six, on peut parler politique et philosophie; si l'on est quatre, on ose parler de choses sentimentales, des rêves du cœur, d'aventures romanesques. — Et si l'on est deux? — Chacun parle de soi; le tête-à-tête appartient à l'égoïsme. (Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

*

La conversation de la femme qui sait le plus doit toujours laisser croire qu'elle cherche à s'instruire; l'air du doute console l'ignorant et flatte celui qui croit pouvoir éclairer. (Madame DE FLAHAUT.)

*

Dans un cercle de jeunes demoiselles, la conversation est souvent froide et languissante. Survient-il quelques hommes, les physionomies s'animent, le babil renaît, les saillies se succèdent. C'est une scène plaisante pour un observateur attentif. Chacune veut se distinguer par quelques traits heureux; celle qui ne peut briller dans ce genre prétend à la finesse, elle sourit à ce qu'elle ne comprend pas, elle veut entendre malice où personne n'y en a mis... (Madame MALLÉS DE BEAULIEU.)

*

Les femmes remplissent les intervalles de la conversation et de la vie comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaine : on compte ces duvets pour rien, et tout se briserait sans eux. (Madame NECKER.)

CONVERSION.

Sophie Arnould, ayant appris la conversion d'une jolie soubrette de la Comédie-Française, s'écria : « Ah ! la coquine, elle s'est faite sainte, dès qu'elle a su que Jésus s'est fait homme. »

COQUETTE.

Une coquette qui prend un amant est un souverain qui abdique. (Madame DE COIGNY.)

*

La coquette délaissée se jette dans la dévotion pour y trouver encore l'amour. (Madame DE PUISIEUX.)

*

On trouve ici peu de femmes qui ne soient pas coquettes de leur nature, et il est excessivement rare qu'on en rencontre une qui ne le soit pas. Devant Dieu, la chose est peut-être très-répréhensible, mais devant les hommes elle est regardée comme un jeu. Les coquettes se flattent que Notre-Seigneur ayant montré, d'après la sainte Écriture, tant de charité pour les personnes de leur espèce, il aura aussi compassion de leur faiblesse ; l'exemple de Marie-Madeleine, de la Samaritaine, de la femme adultère leur sourit; il ne faut pas croire qu'on se lasse de la coquetterie ; quand on a commencé à s'y livrer, on ne peut plus s'en passer, pour ainsi dire, et on ne s'en fatigue jamais. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

COQUETTERIE.

Rousseau a déclaré si positivement que la coquetterie était native chez les femmes, et elles ont si volontairement consenti à le prouver par le fait, que je n'essayerai de démentir ni les femmes ni Rousseau. Je me borne à souhaiter que, comme de la beauté, on tire parti de la coquetterie ; c'est une habileté nécessaire que de mettre tout à profit, les défauts comme les qualités, les avantages comme les inconvénients. (Madame DE RÉMUSAT.)

*

La coquetterie est le désir d'inspirer de l'amour sans en ressentir soi-même. (Madame DE BRADI.)

*

Il est, en effet, bien doux de voir à nos pieds ces êtres superbes qui se sont créés nos maîtres ; mais je ne conçois pas le plaisir que trouve presque tout notre sexe à tourmenter l'autre. Qu'on cherche à plaire aux hommes, rien de mieux ; mais ce qui me semble odieux, c'est d'enfoncer à dessein un trait empoisonné dans le cœur d'un infortuné, pour le retourner ensuite avec cruauté et le déchirer impitoyablement... (Madame DASH.)

*

Toutes les coquettes prétendent que leurs amants se bornent à les admirer, et qu'il n'y a que de la plaisanterie ; mais c'est un jeu périlleux, et les femmes qui ont contracté l'habitude de la coquetterie trouvent difficile d'y renoncer. (Madame la duchesse d'ORLÉANS.)

*

La coquetterie seule sait maintenir une cour ; la femme la plus aimable voit bientôt fuir la sienne, dès qu'une préférence secrète la préoccupe : personne n'aime à chanter dans les chœurs pour faire valoir et soutenir la voix du héros qui fredonne. (Madame SOPHIE GAY.)

*

Je ne suis point surprise que les femmes soient coquettes, car c'est le plus sûr moyen de plaire aux hommes. Ils disent en vain que la pudeur et la naïveté ont seules le droit de leur plaire ; leur cœur désavoue sans cesse un sentiment qui n'est que dans leurs discours. Ils admirent la vertu, mais c'est la coquetterie qui les subjugue. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Les agaceries et même les caresses que quelques femmes font en *public* à leurs maris ne prouvent point qu'elles les aiment : ce n'est

pour l'ordinaire qu'une coquetterie raffinée, qu'une manière adroite d'exciter des désirs dans les spectateurs, et de leur montrer combien on est digne d'être aimée. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Des femmes laides, ou qui n'ont pas le projet d'inspirer des désirs, ne sont pas pour cela exemptes de coquetterie; elles ont la leur, qui, pour être moins commune, n'en suppose pas moins de manége; elle en exige même davantage, car, en fait de coquetterie, les agréments d'un joli visage font la moitié ou même les trois quarts de la besogne. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Les femmes se perdent par la sensibilité; elles se sauvent par la coquetterie. (Madame AZAÏS.)

*

La coquetterie vieillit; son instinct et ses ruses ressemblent à l'expérience. (Madame DE GENLIS.)

*

Les femmes doivent aux hommes leurs défauts, leurs travers et leur coquetterie même. (Madame GOTTIS.)

*

Le manége de la coquetterie n'a pas la moitié du succès que s'en promet une coquette. Le désir de plaire réussit plus rarement qu'on ne pense, et l'on fait plus souvent des conquêtes qu'on ne recherchait pas, qu'on ne fait celles que l'on recherchait. (Mademoiselle DE SOMMERY.)

*

Il est un art dans la coquetterie que la plus grande partie des coquettes n'attrape pas. (Mademoiselle DE SOMMERY.)

*

Il n'y a rien de bon à attendre d'une coquette. (Mademoiselle DE SOMMERY.)

*

Je ne connaîtrais rien de si misérable que le rôle d'une coquette, si celui du fat n'existait pas. (Mademoiselle DE SOMMERY.)

CORRUPTION.

Les gens de qualité sont en ce temps beaucoup plus corrompus que les gens du commun ;... il n'y a plus de honte nulle part ; les femmes s'expriment d'une façon encore plus dévergondée que les hommes. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

CORSETS.

Les corsets empêchent le développement du corps de la jeune fille en *guépant* sa taille ; mais, à part le premier malheur que le corset impose à cette débile et souffrante humanité européenne, le corset entraîne avec lui des conséquences morales non moins funestes.

L'homme, habitué à ne voir dans la femme qu'une petite poupée, dont tout le mérite se trouve renfermé dans le plus ou moins de largeur de sa ceinture, ne peut nécessairement considérer cet être-là comme son égal ; il ne sent en elle ni force corporelle, ni vigueur morale ; et ne peut lui demander ni aide pour ses travaux, ni inspirations pour sa pensée : à ses yeux, la femme se résume en un joli jouet. (Madame FLORA TRISTAN.)

COSTUME.

Je trouve le costume que portent aujourd'hui les jeunes personnes révoltant de mesquinerie, et beaucoup trop simple en comparaison de celui de leurs mères, qui est si luxueux. C'est l'usage, dit-on, c'est de bon goût ; la simplicité sied à la pudeur du jeune âge : je le veux bien, mais ne sied-elle donc pas aussi à la dignité maternelle ? Puis l'on dit aux jeunes personnes, pour les consoler : « Nous avons besoin d'art, nous autres, et vous, vous êtes assez parées par vos grâces naturelles. » Étrange exemple, étrange profession de pudeur et de morale ! et quel contre-sens pour les yeux de l'artiste ! Voici une matrone resplendissante d'atours, et sa fille, belle et charmante, en habit de première communion, presque en costume de nonne ! Et

pour qui donc les fleurs et les diamants, les riches étoffes et tous les trésors de l'art et de la nature, si ce n'est pour orner la beauté? Si vous faites l'éloge de la chasteté simple et modeste, n'est-elle donc faite que pour les vierges? Pourquoi vous dépossédez-vous si fièrement du seul charme qui pourrait vous embellir encore? Vous voulez paraître jeunes, et vous vous faites immodestes? Calcul bizarre, énigme insoluble! La femme, pensent certaines effrontées, doit être comme la fleur qui montre son sein à mesure qu'elle s'épanouit. Mais elles ne savent donc pas que la femme ne passe pas, comme la rose, de la beauté à la mort! Elle a le bonheur de conserver en elle, après la perte de son éclat, un parfum plus durable que celui des roses. (George Sand.)

COURAGE.

Les femmes aiment jusqu'à l'apparence du courage. (Madame d'Hericourt.)

*

Une demoiselle a montré une résolution étonnante : un gentilhomme, après avoir séduit et rendu enceinte une de ses sœurs, ne voulait pas l'épouser; il avait tué en duel un de ses frères et balafré le visage à un autre, et, pour déshonorer toute la famille, il prétendait qu'il avait eu commerce avec la mère, de sorte qu'il ne pouvait épouser la fille. Mademoiselle de Saint-Étienne, voyant que celui de ses frères qui vivait encore n'avait pas assez de cœur pour laver la honte de cette famille, est allée trouver M. des Escart, et lui a dit : « Vous avez déshonoré ma famille tout entière; vous pouvez le réparer en épousant ma sœur. Prenez garde à ce que vous me répondrez; car, si vous ne répondez pas bien, vous pourrez vous en repentir; regardez-moi bien; me reconnaissez-vous? » Il répondit : « Oui, je vous reconnais bien; vous êtes mademoiselle de Saint-Étienne, mais je n'épouserai pas votre sœur, quoiqu'elle soit grosse de moi. » Alors la demoiselle saisit un pistolet chargé qu'elle avait dans sa poche et lui casse la tête; il a vécu encore quelques heures et a déclaré qu'il lui pardonnait sa mort. On sollicite en sa faveur, et je trouve qu'elle mérite bien sa grâce. (Madame la duchesse d'Orléans.)

COURTISANES.

Pour la plupart des femmes de la cour, leur conversation me donne la migraine. Leur vanité, leurs grands airs, leurs petitesses et leur fausseté les rendent insupportables. (Madame DE POMPADOUR.)

*

Je viens de renvoyer une femme ennuyeuse, qui m'a donné des vapeurs. Il n'y a guère d'autre compagnie à la cour, qu'on nomme pourtant le séjour de l'esprit et de la politesse. Selon moi, la politesse consiste à être aimable, et quiconque m'ennuie est un rustre : j'éprouve tous les jours qu'il n'y a pas de plus mauvaise compagnie que la bonne compagnie. (Madame DE POMPADOUR.)

COUSINE.

Une assez jolie femme disait l'autre soir qu'elle allait ouvrir sa maison, mais qu'elle n'admettrait chez elle aucune femme qui aurait passé trente ans. « Ce sera charmant, lui dit sa cousine; mais dépêche-toi, car, dans un an, tu ne pourras plus t'inviter. » Une cousine est une ennemie donnée par la nature. (Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

COUVENTS.

Les couvents de religieuses composent différentes sociétés; celles qui communiquent avec le monde en contractent les défauts.

De jeunes personnes renfermées dans ces décentes prisons, qui n'ont presque pas d'espérance d'en sortir, soupirent sans cesse après leur liberté. Elles ont, pour l'ordinaire, un attrait pour le monde, ou plutôt le monde en est un pour elles beaucoup plus vif que si elles y étaient répandues, parce qu'on désire toujours vivement les choses possibles dont on ne jouit pas.

Ce désir du monde répand dans toutes leurs occupations une certaine nonchalance, un dégoût pour les amusements innocents du cloître, et un désœuvrement si total, que, pour occuper leur esprit à quelque chose qui lui donne du ressort, elles l'emploient entre elles à la méchanceté.

D'abord la curiosité, fille de l'oisiveté, les porte à s'occuper de ce que font les autres; et les autres ne font jamais rien qui vaille, quand on les examine avec humeur, ou avec des yeux jaloux.

On blâme sa compagne, non vis-à-vis d'elle, mais avec une autre personne aussi charitable qui, tout de suite, va le rapporter à celle qu'on vient de condamner; souvent l'envie, le plaisir de chagriner, dirige l'indiscrétion de cette prétendue amie. De rapports en rapports, l'aigreur se met de la partie; on établit des querelles en règle; puis on fait semblant de se réconcilier; mais on n'aime jamais les gens auxquels on a fait du mal. On pardonne plutôt à ceux qui nous en ont fait, parce que l'un humilie l'amour-propre, et que l'autre le flatte.

Outre ces jeunes personnes oisives, beaucoup de femmes séparées de leurs maris habitent, malgré elles, ces honnêtes et saintes retraites. Celles-ci, outrées d'avoir perdu leur liberté, regrettent les plaisirs du monde, et ne peuvent s'accoutumer à la vie du cloître.

Ces cloches assujettissantes, qui marquent les moments de chaque chose; cette paix, cette apparente tranquillité contrarie, pour l'ordinaire, des esprits presque toujours animés de la soif de la vengeance. A quoi s'occupent ces espèces de prisonnières? Elles insinuent leur mauvaise façon de penser dans le cœur et l'esprit des jeunes personnes que le sort renferme avec elles.

Elles leur donnent une idée si agréable du monde, le rendent si séduisant, que ces jeunes esprits, qui ne le connaissent pas, se le figurent tout autre qu'il n'est en effet.

Lorsqu'on rapproche tous les agréments du monde, qu'on supprime tous ses dangers, tous ses dégoûts et toutes ses mortifications, et qu'on n'envisage que ces plaisirs réunis, cela fait un tableau charmant.

C'est comme un peintre qui fait le portrait d'une femme laide, et qui tâche d'en faire un joli tableau.

Il fait en sorte de conserver l'expression de chacun de ses traits, en les rectifiant; il leur prête des grâces, supprime ce qu'ils ont de désagréable et de difforme; enfin, il embellit avec tant d'art cette laide femme, qu'on la reconnaît, quoique effectivement ses traits soient tous différents.

Le monde, tel qu'on se le représente dans les cloîtres, est un être de raison.

Une fille qu'on marie au sortir du couvent paraît une très-bonne

acquisition pour celui qui l'épouse; et rien n'est moins vrai en général.

Cette fille a d'abord une curiosité insatiable; elle veut s'assurer, par elle-même, si les plaisirs qu'on lui a annoncés sont aussi séduisants qu'on le lui a dit; si le mari qui l'a tirée du cloître néglige de captiver son cœur, bientôt la curiosité, l'amour-propre la mèneront à des démarches hasardées, et souvent même la conduiront par degrés aux plus grands désordres.

Les femmes les plus raisonnables dans les couvents sont celles qui, par choix, s'y sont renfermées soit pour y vivre avec peu de bien, plus doucement qu'ailleurs; soit parce qu'elles préfèrent cette vie retirée et tranquille à celle du monde; on sait aussi qu'elles regardent le couvent comme un asile qui les soustrait à l'autorité d'un mari injuste, dont elles ont éprouvé de mauvais procédés ou d'indignes traitements.

Ces sortes de femmes sont presque toujours raisonnables et vivent entre elles. Celles qui ont le délire du monde ne leur conviendraient pas; et elles ne conviendraient pas mieux à celles qui sont dissipées.

Celles que l'esprit du monde possède sont dangereuses, même pour les religieuses; et l'on a raison de les empêcher de les fréquenter.

Combien y a-t-il de religieuses dont la vocation est l'ouvrage de leur raison, ou le fruit de la tyrannie de leurs parents? Ces sortes de vocation ne tiennent qu'à un fil qui est si fin, que le moindre air du monde peut le faire rompre. (Madame DE VERZURE.)

CRÉOLES.

L'absence de manége des femmes créoles donne à leur commerce un attrait indicible : tout est naturel en elles, et on les voit vieillir sans s'en apercevoir et sans que la perte de leurs charmes les affecte; il ne leur vient jamais l'idée de cacher un de leurs cheveux blancs, de voiler une ride : cette probité de l'âme, cette abnégation volontaire, en les rendant plus aimables, prolonge leur jeunesse et les fait aimer au delà de tous les écueils du temps. (Madame MERLIN.)

*

Les créoles sont généralement charmantes, quelques-unes très-*belles*, beaucoup jolies. J'en ai vu peu de vraiment laides. Leurs

yeux sont bruns et brillants, leurs cheveux remarquablement beaux, doux et fins ; elles ont les dents très-blanches, les lèvres rouges, le teint pâle, terne au jour, mais éclatant aux flambeaux. Leur taille est souple et légère, bien proportionnée chez les jeune filles, quelquefois trop chargée d'embonpoint chez les jeunes mères. En un mot, je n'ai pas rencontré de ville où les femmes jolies fussent en aussi grand nombre qu'à la Nouvelle-Orléans.

Les créoles ont toutes à peu près le même type, ravissant comme forme, un peu froid et vague comme physionomie. Elles se mettent avec intelligence; leur costume fait toujours valoir singulièrement leur beauté. Les couleurs vives qu'elles choisissent font ressortir leur brune carnation et lui donnent un incomparable éclat. Au théâtre surtout, le plaisir d'être trouvées belles anime leur regard; leur robe décolletée découvre leurs charmantes épaules et laisse apercevoir leurs bras potelés... En vérité, elles sont délicieuses...

... Chose qui pourra paraître assez surprenante, en dehors de ce qui est instinctif chez les femmes de tous les pays, les créoles ne sont pas coquettes. Les romanciers et les voyageurs qui en ont parlé comme de créatures légères ou passionnées n'ont pas été plus exacts que ceux qui les ont dites rêveuses ou indolentes. Il n'y a pas de femmes plus simples, plus laborieuses, plus ménagères que les créoles. Leur éducation est des plus incomplètes; le niveau de leur esprit, généralement vulgaire; le sujet de leurs conversations, toujours oiseux et futile; toutes choses qui ont leur principe dans une trop grande fréquentation des négresses, avec lesquelles elles ont le tort grave de faire de la familiarité. Mais elles rachètent ces défauts par une qualité immense et d'autant plus précieuse qu'elle semble devenir plus rare chaque jour : elles savent être mères. (Madame Manoel de Grandfort.)

CULPABILITÉ.

Une femme coupable peut encore aimer la vertu, mais il ne lui est plus permis de la prêcher. (Madame de Stael.)

CURIOSITÉ.

La curiosité a perdu plus de jeunes filles que le penchant. (Madame de Puisieux.)

DANGER.

Notre métier est d'éviter le danger : le braver appartient à plus fort que nous. (Madame de Rémusat.)

DANSE.

Il y a un temps où la danse doit paraître ridicule, insipide. Il est juste que la jeunesse de notre sexe aime avec passion un exercice qui, déployant aux yeux le contour délicat des belles parties de la figure, par des attitudes dessinées correctement, et animées avec goût, donne à la pantomime toute l'expression du sentiment, et le fait passer dans l'âme émue du compagnon et du spectateur. A certain âge, une femme qui danse achève de se défigurer. La douce élasticité des membres, premier mobile des grâces de la personne, répond mal aux ordres d'une volonté ardente; et cette discordance produit une absurdité révoltante. Il faut sagement quitter de bonne heure un goût par lequel on s'affiche plus tôt qu'on ne croit; mais il ne faut pas pour cela blâmer en critique dépité l'aimable jeunesse qui seconde avidement les lois irrésistibles du mouvement. (Madame de Rosemberg.)

*

Si tu es jeune et jolie, danse, sinon, garde-t'en bien. (Madame de Rosemberg.)

*

Je vous en demande pardon, mesdames, mais il faut avoir un grand fonds d'adoration pour vous trouver charmantes à la fin d'un galop. Après vous avoir vu secouer pendant une heure, de la manière la moins avantageuse à vos attraits et à votre parure ; après vous avoir vues passer, ou plutôt jeter dans les bras de chaque valseur pour être reprises plus brusquement encore par le vôtre ; tout cela avec le teint cramoisi, les cheveux en désordre, les tempes baignées de sueur, les vêtements froissés, haletantes et boursouflées; il faut, je vous le répète, bien peu de goût ou furieusement d'amour pour tenir beaucoup à la femme qu'un galopeur ramène dans cet état-là. (Madame Sophie Gay.)

DATE.

Il n'y a qu'une date pour les femmes, et à laquelle elles devraient mourir, c'est quand elles ne sont plus aimées. (Madame Sophie Gay.)

DÉBAUCHE.

J'ai vu aujourd'hui un homme qui est tellement malheureux, et qui m'a fait tant de peine, que les larmes m'en sont venues aux yeux. Il y a quatre ans (1722) que le petit-fils du duc de Villeroi, le duc de Rais, a épousé la fille du duc de Luxembourg, qui s'est si fort plongée dans la débauche, que, pour plaire au duc de Richelieu, elle a soupé nue avec lui et ses bons amis. Il y a quelques mois, elle s'est mise avec ce coquin de Riom, qui a l'air d'un esprit malin ; elle ne s'est pas contentée de lui ; mais elle a pris aussi son beau-frère le chevalier Dédie; comme Riom lui en faisait des reproches, elle lui a demandé s'il s'était figuré qu'elle dût se contenter de lui avec le tempérament qu'elle avait, et elle ajouta qu'il devait lui avoir de la reconnaissance si elle l'épargnait et en prenait d'autres avec lui, car elle ne pouvait s'endormir si elle n'avait été caressée huit fois ; n'est-ce pas là une belle personne? L'envie lui prit ensuite de se remettre avec le duc de Richelieu; mais celui-ci, persistant dans sa ferme résolution d'avoir toutes les jeunes dames, a déclaré à son amie que, si elle voulait renouer avec lui, il fallait d'abord qu'elle lui livrât sa belle-sœur, la marquise de d'Alincourt. Elle s'y est engagée, et, vendredi dernier, la duchesse de Rais mena avec elle la marquise se promener dans les jardins. Lorsqu'on fut dans le petit bois, Riom survint avec Richelieu; la duchesse voulut se saisir des mains de sa belle-sœur, mais celle-ci poussa des cris si effroyables et résista tellement, que des promeneurs vinrent à son secours. Elle courut aussitôt trouver sa mère, la maréchale de Boufflers, et lui porta plainte. La maréchale la mena dans la nuit chez le maréchal de Villeroi, qui, de grand matin, fit mettre la duchesse de Rais dans un carrosse; elle a été conduite à Paris, et, de là, on doit la mener dans un couvent de province. (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

Lorsque la princesse de Siegen vint ici (à Paris), elle n'était pas ce

sensibilité est plus profonde que celle d'un homme, parce qu'elle est plus contrainte, elle se décèle et ne s'exhale point; enfin, pour la bien connaître et pour l'entendre, il faut la deviner; elle attire autant par l'attrait piquant de la curiosité que par ses charmes. Quel mauvais goût il faut avoir pour dévoiler tout ce mystère, pour anéantir toutes ces grâces, en présentant dans un roman, ou dans un ouvrage dramatique, une héroïne sans pudeur, s'exprimant avec tout l'emportement de l'amant le plus impétueux! C'est cependant ce que nous avons souvent vu depuis quelques années. En transformant ainsi les femmes, on a cru leur donner de l'*énergie;* on s'est trompé : non-seulement on ne pouvait les dépouiller de leurs grâces naturelles sans leur ôter toute leur dignité, mais ce langage véhément et passionné leur ôte encore tout ce qu'elles avaient de véritablement touchant. (Madame DE GENLIS.)

*

Il y a une grande différence entre une femme délicate et une femme efféminée : la première a toutes les grâces de son sexe, la seconde en a toutes les faiblesses. (Lady BLESSINGTON.)

DÉPENDANCE.

Plus on nous observera avec attention, plus on avouera que nous sommes faites pour la dépendance. La plupart de nos vertus ne s'exercent pas sans quelque exaltation; il en faut pour s'enchaîner constamment à la suite d'un autre, car souvent la récompense du dévouement se réduit à l'émotion que l'âme reçoit de son sacrifice. (Madame DE RÉMUSAT.)

*

Une femme ne peut exister par elle; la gloire même ne lui servirait pas d'un appui suffisant, et l'insurmontable faiblesse de sa nature et de sa situation dans l'ordre social l'a placée dans une dépendance de tous les jours, dont un génie immortel ne pourrait encore la sauver. (Madame DE STAEL.)

DÉRÉGLEMENTS.

On attaque depuis longtemps la conduite des femmes; on prétend qu'elles n'ont jamais été si déréglées qu'à présent; qu'elles ont banni

pieds, la gentillesse de leurs mouvements, l'éclat de leurs yeux, et c'est par tout cela pourtant, c'est par le regard surtout qu'elles peuvent arriver à n'être pas facilement devinées. Il y a une manière de se glisser partout sans que personne détourne la tête, et de parler sur un diapason bas et sourd qui ne résonne pas en flûte aux oreilles qui peuvent vous entendre. Au reste, pour n'être pas remarquée en *homme*, il faut avoir déjà l'habitude de ne pas se faire remarquer en *femme*. (George Sand.)

DÉLICATESSE.

On prétend que les femmes, par leur organisation, sont douées d'une délicatesse que les hommes ne peuvent avoir; ce jugement favorable ne me paraît pas plus fondé que tous ceux qui leur sont désavantageux : plusieurs ouvrages faits par des gens de lettres, prouvent que ce mérite n'est nullement exclusif chez les femmes; mais il est vrai que c'est un des caractères distinctifs de presque tous leurs écrits. Cela doit être, parce que l'éducation et la bienséance leur imposent la loi de contenir, de concentrer presque tous leurs sentiments, et d'en adoucir toujours l'expression : de là ces tournures délicates, cette finesse exercée à faire entendre ce que l'on n'ose expliquer; ce n'est point de la dissimulation; cet art en général n'est point de cacher ce qu'on éprouve; sa perfection, au contraire, est de le faire bien connaître sans l'expliquer, sans employer des paroles que l'on puisse citer comme un aveu positif : l'amour surtout rend cette délicatesse ingénieuse; il donne alors aux femmes un langage touchant et mystérieux, qui a quelque chose de céleste, car il n'est fait que pour le cœur et l'imagination; les paroles articulées ne sont rien, le sens secret est tout, et ne peut être bien compris que par l'âme à laquelle il s'adresse. Indépendamment de tous les principes qui rendent la pudeur et la retenue si indispensables dans une femme, que de contrastes résultent de cette timidité d'un côté, et de cette audace, de cette ardeur de l'autre! que de grâces dans une femme jeune et belle, lorsqu'elle est ce qu'elle doit être! tout en elle est d'accord : la délicatesse de ses traits, de ses formes et de ses discours; la modestie de son maintien et de ses longs vêtements, la douceur de sa voix et de son caractère; elle ne se déguise point, mais elle se voile toujours; ce qu'elle dit d'affectueux est d'autant plus touchant, que, loin d'exagérer ce qu'elle éprouve, elle doit l'exprimer sans véhémence; sa

Traçant nos pas selon la destinée,
On nous promet plaisir et liberté;
Mais ce plaisir, qu'on a tant souhaité,
Nous range-t-il sous les lois d'hyménée?

Il faut soudain que nous changions l'office
Qui nous pouvoit quelque peu façonner,
Ou les maris ne nous feront sonner
Que l'obéir, le soin et l'avarice.

Quelqu'un d'entre eux ayant fermé la porte
A la Vertu, nourrice du sçavoir;
En nous voyant craint de la recevoir,
Quand elle porte habit de notre sorte.

Mon Dieu! mon Dieu! combien de tolérance
Que je ne veux ici ramentevoir!
Il me suffit aux hommes faire voir
Combien leurs lois nous font de violence.

Les plus beaux jours de nos vertes années
Semblent les fleurs du printemps gracieux,
Que suit l'orage et les vents pluvieux,
Qui vont bornant nos courses terminées.

Au temps heureux de ma saison passée,
J'avois bien l'aile unie à mon côté;
Mais, en perdant ma jeune libefté,
Avant le vol ma plume fut cassée.

(Madame DES ROCHES.)

DEVOIRS.

Les femmes prétendent qu'elles ne manquent à leur devoir qu'après avoir longtemps résisté aux persécutions des hommes; mais elles ont tort, et, si elles étaient de bonne foi, elles conviendraient que ce sont presque toujours elles qui les séduisent les premières, et d'une façon d'autant plus sûre qu'elles ne paraissent pas en avoir le dessein. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Une femme n'a jamais de bonnes raisons de s'écarter de ses devoirs. (Madame DE PUISIEUX.)

*

L'ignorance où les femmes sont de leurs devoirs, l'abus qu'elles font de leur puissance, leur font perdre le plus beau et le plus précieux de leurs avantages, celui d'être utiles. (Madame Bernier.)

DÉVOTES.

Telle femme assise devant son miroir, dévotement occupée à lire ses prières du matin, parle sans cesse, à tout propos, de vertu, de devoir, de décence. Prompte à se scandaliser, le plus petit sourire la révolte; aussi la regarde-t-on dans le monde comme la plus pieuse des femmes, et son mari comme le plus heureux des époux : il n'y a que ses domestiques qui pensent bien différemment. (Madame d'Arconville.)

*

Si vous devenez dévote, mademoiselle, soyez-le tout simplement. Ayez un bon directeur, trois ou quatre livres de piété; c'en est assez pour être sainte, si l'envie vous en prend. Je serais bien fâchée cependant que vous vous jetassiez dans la dévotion; ce serait bien de l'esprit de perdu, car, ne vous y trompez pas, on ne peut être femme d'esprit et femme dévote; la dévotion donne des scrupules, et les scrupules gênent. Mais ce n'est point à votre âge, mademoiselle, que ce goût-là prend : c'est ordinairement quand on a vécu vingt ans dans le monde, quand on a été peu ménagère des plaisirs, et qu'ils sont devenus insipides à force d'en goûter; c'est alors qu'on cherche à se consoler avec Dieu des malheurs et des chagrins que nous ont attirés nos folies. (Madame de Rieux.)

*

Quel trésor, si nous pouvions découvrir et mettre en usage le secret d'être véritablement dévotes, et de nous en servir pour l'autre vie ! (Madame de Villars.)

*

Les dévotes ! quelquefois elles prennent le chemin de l'enfer en montrant celui du paradis. (Madame de Puisieux.)

*

Les assemblées ou sociétés de dévotes annoncent la douceur, la bonté, la charité. Et souvent le prochain est plus maltraité entre leurs mains, qu'il ne le serait dans les cercles du grand monde. Les entretiens y roulent, pour l'ordinaire, ou sur ce qu'on a fait de bien soi-même, ou sur ce que les autres ont fait de mal ; ou sur la manière de prêcher des prédicateurs en vogue. Ce sont les dévotes en titre qui établissent la célébrité des prédicateurs ou des directeurs. (Madame DE VERZURE.)

DÉVOTION.

La dévotion des femmes n'est, le plus souvent, que de la coquetterie avec Dieu. Cela occupe, amuse, et n'engage point. (Madame D'AGOUT.)

*

La dévotion est l'unique ressource des coquettes, quand elles sont devenues vieilles. Dieu devient le pis aller de toutes les femmes qui ne savent plus que faire. (Madame DE RIEUX.)

*

La plupart des femmes se donnent à Dieu quand le diable n'en veut plus. (SOPHIE ARNOULD.)

DÉVOUEMENT.

Les femmes sont propres aux soins physiques. La souffrance les touche, et, bien loin d'effrayer leur délicatesse, le triste aspect des maladies éveille en elles une sollicitude secourable. A quelque excès que la mollesse et le luxe les aient énervées, jamais on n'a vu s'éteindre entièrement en elles cet instinct charitable, cette vocation de *sœurs grises* qui leur est commune à toutes. Mais à cet égard, satisfaites et fières de suivre le penchant de pitié qui les domine, il est rare qu'elles sachent le diriger et le contenir par la réflexion. Quand elles secourent les malheureux ou les malades, le dévouement qui les anime leur paraît suffire à tout, et leur zèle n'est pas toujours selon la science. Quelquefois même elles écoutent impatiem-

les conseils, et y opposent avec quelque présomption, soit l'em-
ne de leur charité, soit une médecine d'inspiration. (Madame
EMUSAT.)

*

s femmes valent mieux que les hommes; elles sont plus por-
se dévouer au bonheur d'autrui. (Madame DE PUISIEUX.)

*

ez les femmes, le *fanatisme* du *dévouement* n'a point de
s, dès que l'*amour* l'inspire : il double leur force, leur donne
nergie toute-puissante et les rend souvent capables des plus
es choses. Mais cette force dure juste le temps nécessaire pour
uer l'acte d'abnégation qu'elles ont entrepris; ensuite, elles
nt comme anéanties. (Madame FLORA TRISTAN.)

DIABLE.

e ce ne soit pas la crainte du diable qui vous empêche de faire
l, mademoiselle; cette menace est un propos de bonne femme
capucin, qui n'intimide que pour un quart d'heure et qui n'a
; retenu personne. On oublie son devoir en sortant du sermon,
est attendue avec impatience par son amant. C'est le respect
n, mademoiselle, c'est la crainte de ce monde, et non pas de
, qu'il faut ne point perdre de vue. (Madame DE RIEUX.)

DIFFÉRENCES.

Le ver à soie est à mes yeux
L'être dont le sort vaut le mieux :
Il travaille dans sa jeunesse;
Il dort dans sa maturité;
Il meurt enfin dans sa vieillesse
Au comble de la volupté.
Notre sort est bien différent;
Il va toujours en empirant :
Quelques plaisirs dans la jeunesse;
Des soins dans la maturité;
Tous les malheurs dans la vieillesse;
Puis la peur de l'éternité.

(Madame DU DEFFANT.)

*

Une extrême diversité d'opinion et de caractère se rencontre chez les femmes de différents pays. Il est peut-être singulier qu'avec des intérêts assez semblables sur toute la terre, elles offrent des teintes de localité plus tranchées encore que les hommes. Je ne parle pas ici de cette horde voyageuse qui promène l'ennui de son opulence dans toute l'Europe, et n'a jamais que les mœurs monotones du grand monde, je parle de la masse des femmes qui ont pris racine dans le sol natal ; celles-là sont tellement imbues des préjugés de leur pays et asservies à ses usages, qu'elles n'en conçoivent guère de différents, et trouvent toujours des sujets de scandale ou de ridicule dans ceux des nations étrangères. On ne saurait ainsi donner les mêmes leçons et adresser les mêmes reproches à une Anglaise, à une Française, à une Allemande; il faut sonder les profondeurs du cœur humain pour trouver entre elles quelque ressemblance, et leur signaler leurs torts communs. (Madame Necker de Saussure.)

DIGNITÉ.

Il est des femmes qui placent leur vanité dans des avantages qui ne leur sont point personnels, tels que la naissance, le rang et la fortune : il est difficile de moins sentir la dignité de son sexe. (Madame de Stael.)

*

La dignité d'une femme âgée consiste moins à éviter d'être regardée, qu'à ne pas supposer qu'elle le soit. (Madame Necker de Saussure.)

DISCOURS.

Qui écrirait tout ce que disent quinze ou vingt femmes ensemble, ferait le plus mauvais livre du monde. (Mademoiselle de Scudéri.)

DISSIMULATION.

Il y a des femmes chez lesquelles la dissimulation est tellement *passée* dans le sang, que, pour les tromper et pour déjouer tous leurs *projets*, il suffit de se montrer à elles avec toute sa simplicité. (Madame Adèle Esquiros.)

DISTINCTIONS.

Toutes les femmes, depuis celles des princes jusqu'à celles des classes inférieures, jusqu'à celles qui par leur genre de vie sont indignes d'être admises dans aucune, sont vêtues fastueusement ou modestement, comme bon leur semble; rien ne les fait connaître, parce que rien ne les distingue. Cette indistinction est si générale, qu'on voit le peuple ne point distinguer même la reine quand elle est environnée d'autres femmes, et demander laquelle de toutes celles qu'il voit est la reine, sur laquelle il veut arrêter ses regards et désire de fixer son cœur.

L'Église donne des décorations personnelles à quelques femmes. La même croix décore les cardinaux, les évêques et les abbesses, et des habillements différents font distinguer de quel ordre religieux elles sont; mais toutes ces femmes ainsi distinguées sont enfermées, recluses.

On voit quelques femmes porter la croix de Malte, distinction qui leur est donnée en reconnaissance des services que leurs ancêtres ont rendus à cet ordre militaire, et pour entretenir dans l'Europe le désir de lui être utile.

Plusieurs peuples ont des ordres de chevalerie pour les femmes; mais les Français, qui paraissent rendre aux femmes les plus sincères devoirs d'attachement, d'égards et de respects, n'ont pour elles aucune de ces décorations personnelles.

On publie qu'en France les femmes jouissent de tout, qu'elles y sont excessivement honorées. La France, dit-on, est le paradis des femmes; cependant il n'y a point de peuples chez lesquels, réellement et de fait, elles soient si indignement méprisées et maltraitées, quoiqu'elles soient supérieures à toutes les femmes de l'Europe par les agréments et les charmes de la nature, de l'esprit et de l'art. (Madame DE COICY.)

DISTRACTIONS.

Malheureuse la femme que les distractions rendent heureuse, dit un Allemand. (Madame NECKER.)

DIVORCE.

Les femmes qui ont été malheureuses en ménage demandent le di-

vorce, celles qui aiment leurs maris veulent l'indissolubilité du mariage; voilà toute leur logique. C'est une nécessité de la vivacité de leurs sentiments et de la faiblesse de leur raison de tout rapporter à l'individuel. Qu'elles me permettent, à ce sujet, une réflexion générale. Étant donnés son infériorité présente, ses connaissances bornées, et son caractère amolli, la faculté de changer d'époux ne serait pour la femme que la faculté de changer de maître. Qu'y gagnerait-elle? De satisfaire la mobilité de ses caprices! Ce n'est point là le but de la vie. La fin d'un être libre, c'est de parvenir à toute la dignité, à toute l'excellence de sa nature. Or, pour que la femme atteigne cette fin, il est un divorce préalable, auquel je ne la vois pas songer : c'est le divorce avec son ignorance, avec sa frivolité, avec ses passions puériles. Par ce divorce, qu'il dépend d'elle de prononcer dès aujourd'hui, elle entrera en possession d'une liberté morale qui suppléera d'abord, puis nécessitera la liberté domestique et civile. Sans ce divorce intime, l'autre demeurerait sans fruit, la condition féminine n'en serait ni meilleure, ni pire. (Madame D'AGOUT.)

DOMINATION.

La nature a mis à la disposition des femmes mille moyens de séduction, dont elles ne peuvent faire qu'un usage dangereux, si elles ne sont affermies dans le chemin de la vertu par des principes solides et sûrs qui les aident à surmonter la frivolité de leurs goûts, la légèreté de leurs penchants, la coquetterie de leurs inclinations; et, par une inconséquence trop commune, on n'entretient les femmes, dans le monde, que de l'empire qu'elles ont le droit d'obtenir, du sceptre qu'elles doivent bien se garder de laisser échapper, et de la soumission qu'elles doivent exiger des esclaves qu'elles savent enchaîner. De ces idées si fausses, que l'on se plaît à faire germer dans la tête des jeunes personnes, il doit nécessairement naître une tendance continuelle à dominer, et cette tendance est excessivement dangereuse, car l'amour-propre la caresse volontiers. (Madame D'ADHÉMAR.)

*

Ce qui prouve en faveur des femmes, c'est qu'elles ont tout contre *elles, et les* lois et la force, et que cependant elles se laissent rarement dominer. (Madame NECKER.)

DON.

C'est aux rois à donner promptement et à donner de bonne grâce; ais c'est aux femmes à donner tard, à donner presque comme si les s'en repentaient, et à faire, s'il est permis de parler ainsi, des béralités avares. (Madame DE SARTORY.)

DOUCEUR.

La douceur est la qualité la plus nécessaire au beau sexe. Elle re-ouble les charmes de la beauté et les charmes de l'esprit. Sans la ouceur, les femmes ne peuvent être fort aimables. (Mademoiselle E SCUDÉRI.)

*

La douceur est une qualité qui sied bien aux hommes, mais qui st d'une nécessité absolue dans les femmes. C'est le caractère sentiel de leur sexe qui leur fait charmer le nôtre; c'est l'aimant ui attire les cœurs, et qui seul les sait retenir après les avoir attirés. Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

*

Pour les femmes, la douceur est le meilleur moyen d'avoir raison. Mademoiselle DE FONTAINES.)

*

Les hommes sont toujours séduits par la douceur des femmes, et s confondent cette qualité avec la bonté, qui est tout autre chose, t qui est même l'opposé : l'une se montre au dehors, l'autre agit au edans ; telle femme, douce en apparence, est réellement fâcheuse et cariâtre; telle autre, fière et emportée, est, au contraire, bonne et énéreuse. La douceur n'est qu'une qualité négative, une mollesse e facultés qui permet au besoin une entière abnégation de soi-même, nais qui n'a point d'autre influence sur nous. La bonté, au contraire, st une chose toute positive, qu'on est toujours sûr de trouver en ous, parce qu'elle fait partie de nous-mêmes, et que rien ne peut altérer, parce qu'elle prend sa source dans la droiture du caractère et l'élévation des sentiments. Aussi pourrait-on dire de la douceur

qu'elle est la qualité des âmes faibles, et de la bonté, qu'elle est une des vertus des âmes généreuses. (Madame DE SALM.)

DOULEUR.

Il n'est pas une douleur que la femme ne sache adoucir. (Madame FLORA TRISTAN.)

*

Un homme assiste plus ou moins généreusement au spectacle de la douleur; une femme s'y associe, parce qu'elle sent toujours combien il serait facile de lui faire mal. (Madame DE RÉMUSAT.)

DROITS.

A moins de refuser aux femmes tout sentiment moral, à moins de prétendre qu'elles n'ont ni raison, ni volonté, ni liberté; enfin, à moins de leur refuser la nature humaine, je ne vois aucun motif de les traiter moins sérieusement que les hommes, de leur dénaturer la vérité sous la forme d'un préjugé, le devoir sous l'apparence d'une superstition, pour qu'elles acceptent et le devoir et la vérité. Elles ont droit au devoir, elles ont droit à la vérité, puisqu'elles sont capables de l'un et de l'autre.

DUEL.

Les hommes sont devenus si pacifiques, et les femmes si sages, qu'on n'entend plus raconter que des aventures galantes où l'on ne fait point répandre un sang précieux à l'État. Les femmes ont pris le noble parti de faire des heureux, et les hommes prudents se contentent de l'être. (Madame DE RIEUX.)

*

On se bat moins volontiers contre le mari d'une jolie femme que contre son amant. Avec celui-ci, on peut espérer de profiter de sa défaite; avec l'autre, on n'espère plus rien. (Madame DE SARTORY.)

ÉCONOMIE.

Lorsque vous êtes sûr du cœur d'une femme, il est de votre in-

térêt de jouir longtemps de sa défaite, avant qu'elle soit entière. Car de tous les biens, ce sont ceux de l'amour dont il faut user avec le plus d'économie. (NINON DE LENCLOS.)

ÉDUCATION.

On apprend aux jeunes filles à *paraître*, non point à être quelque chose. La religion, pour elles, gît dans les cérémonies; et la morale, dans les convenances. A une époque où les hommes ne croient plus en Dieu, il est respectable que les femmes croient encore au prêtre, et quelques pratiques puériles et minutieuses constituent pour elles la religion de Jésus-Christ. (Madame GAUTHIER-COIGNET.)

*

Y a-t-il rien de plus bizarre que de voir comme on agit, pour l'ordinaire, en l'éducation des femmes? On ne veut point qu'elles soient coquettes ni galantes, et on leur permet pourtant d'apprendre soigneusement tout ce qui est propre à la galanterie, sans leur permettre de savoir rien qui puisse fortifier leur vertu ou occuper leur esprit. En effet, toutes ces grandes réprimandes qu'on leur adresse dans leur première jeunesse, de n'être pas assez propres, de ne s'habiller pas d'assez bon air, et de n'étudier pas assez les leçons que leurs maîtres à danser et à chanter leur donnent, ne prouvent-elles pas ce que je dis? Et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une femme, qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie, en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six; et, à cette même personne qui est obligée d'avoir du jugement jusqu'à la mort et de parler jusqu'à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse ni la faire parler plus agréablement ni la faire agir avec plus de conduite; et, vu la manière dont il y a des femmes qui passent leur vie, on dirait qu'on leur a défendu d'avoir de la raison et du bon sens, et qu'elles ne sont au monde que pour dormir, pour être grasses, pour être belles, pour ne rien faire, et ne dire que des sottises. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

*

Les hommes font les lois, mais ce sont les femmes qui font les mœurs; l'éducation des femmes est donc une chose de la plus haute

importance, puisqu'elle exerce une si grande influence sur la moralité des peuples.

Cependant, ce n'est que depuis cinquante ans que l'on a donné, parmi nous, des soins à l'éducation des femmes : les progrès de cette partie de l'instruction publique n'ont été vraiment remarquables qu'après les crises de la révolution française. (Madame D'ADHÉMAR.)

*

Dans un livre intitulé : *la Femme du progrès*, madame de Carlowitz fait dire à l'un des personnages, madame Miliflor : « L'éducation est tout. » Moi, je dis : L'éducation, c'est la femme ; la femme, c'est l'éducation. Déjà nous avons prouvé que notre intelligence surpasse celle des hommes; nos forces physiques, seules, sont contestées encore. La femme ne saurait être soldat, nous dit-on, car elle est trop frêle pour supporter la marche et le bivac ; elle ne saurait être ni ministre, ni député, ni avocat, car ses poumons sont trop faibles pour défendre le budget à la tribune et pour plaider au barreau; elle ne saurait être médecin, car ses nerfs se crisperaient si elle essayait de disséquer un cadavre! On oublie que nous avons des cantinières qui ne craignent ni la marche, ni le bivac ; que les femmes qui vendent du poisson dans les rues crient plus fort que les ministres, les députés et les avocats ; et qu'il faut des nerfs aussi robustes pour ensevelir des cadavres que pour les disséquer. Qu'on ne m'objecte pas que je prends mes exemples dans les basses classes; les distinctions de rang sont dans les lois et non dans la nature. Ce que peut la paysanne, la princesse le pourrait si elle avait reçu la même éducation. Élevons donc nos filles comme on élève les hommes, et elles surpasseront les hommes. »

*

Oh ! si les femmes recevaient une autre éducation; si, au lieu de les élever comme des odalisques pour plaire et servir, on les rendait propres à remplir le rôle sublime d'inspirer et de guider le compagnon auquel la Providence les a destinées, l'intelligence humaine s'accroîtrait dans un siècle plus qu'elle ne l'a fait pendant le cours de toutes les générations passées, et l'harmonie régnerait au sein des sociétés, parce qu'il y aurait équilibre entre les forces musculaires de l'homme et l'intelligence de la femme. (Madame FLORA TRISTAN.)

EFFET.

ı doit juger de la beauté d'une femme, non par les proportions ›rps, mais par l'effet qu'elle produit. (Madame DE LAMBERT.)

ÉGALITÉ.

. femme n'est ni inférieure, ni supérieure à l'homme; ces deux ne diffèrent, sous le rapport de l'esprit et de la forme, que pour moniser, et leurs facultés morales étant destinées à se compléter 'union, ils doivent recevoir le même degré de développement. Y WOLLSTONECRAFT.)

ÉGLISE.

l'église, toutes les femmes ont l'air méchant; leur regard n'ex- e que la colère... on leur marche tant de fois sur les pieds! on donne tant de coups de coude! elles y éprouvent un si long mar- qu'elles y sont toutes furieuses et indignées. Elles ont toutes l'air ·ier contre quelqu'un. Ceci, par parenthèse, nous rappelle le joli que la duchesse de L*** a dit l'autre jour. Elle arrive à l'église; ef était pleine, plus de place. Cependant, elle s'avance, et, en sant un peu ses voisines, elle parvient à se caser. L'une d'elles, ıtientée, lui lance un regard courroucé et marmotte à travers ses ·es force imprécations contre les femmes qui arrivent trop tard, la taille est trop riche, dont l'embonpoint devrait être cal- , etc. « Eh bien, madame, lui dit la duchesse d'une voix très- :e, priez Dieu que je maigrisse. » (Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

ÉGOÏSME.

,'égoïsme de la femme est toujours à deux. (Madame DE STAEL.)

*

.a femme égoïste est un monstre; la nature ne l'a faite que pour ·ui. (Mademoiselle DE L'ESPINASSE.)

*

:'amour n'est trop souvent qu'un égoïsme ardent qui finit par s'im- ler sa propre idole. (Madame DE CHARRIÈRE.)

*

Les femmes ne paraissent-elles pas démentir leur propre natu lorsque l'égoïsme succède chez elles au dévouement, la ruse à candeur, et que leur discernement exquis ne leur sert qu'à étab leur propre empire. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

ÉLOGES.

Louer les absents sur les qualités qui sont dans les personnes p sentes; louange délicate qui ne réussit pas toujours avec les homm et dont toutes les femmes s'offensent, quand l'éloge est d'une au femme. Un amant qui veut durer doit réserver tous ses yeux et tou ses oreilles pour ce qu'il aime. Son règne se passe, si l'on écoute p tiemment les éloges qu'il fait d'une autre femme. La première m que d'indifférence est de ne pas s'en fâcher, et la dernière de ne p s'en apercevoir. (Madame DE RIEUX.)

ÉMANCIPATION.

Le mot *émancipation des femmes* a été et est encore bien diver ment interprété.

Devant le droit, l'homme et la femme sont égaux, soit qu'on a mette l'égalité de facultés, soit qu'on la repousse.

Mais, pour qu'une vérité soit utile, il faut qu'elle convienne au m lieu dans lequel on veut l'introduire.

Le *droit absolu* étant reconnu, reste la pratique. Dans la pratiq je vois deux sortes de droits : la femme est mûre pour l'exercice l'un d'eux; mais je reconnais que la pratique du second serait d gereuse actuellement par suite de l'éducation que la plupart d'entre el ont reçue... (Madame JENNY P. D'HÉRICOURT.)

ÉMOTIONS.

Il y a des femmes qui sont tellement à la recherche des émotio qu'elles aiment mieux un malheur qu'une situation tranquille. (M *dame* DE FLAHAUT.)

*

Une femme qui n'excite plus aucune émotion reste encore susceptible d'en éprouver beaucoup. (Madame DE RÉMUSAT.)

EMPIRE.

La plus grande faute qu'une femme puisse faire, quand elle a un amant, c'est de dire trop de bien de lui à lui-même; cela le rend vain, et il abuse tôt ou tard de l'empire qu'il croit avoir acquis. (Madame DE RIEUX.)

ÉNERGIE.

Il est difficile de concilier entre eux les jugements universellement portés sur les femmes; car ils sont, ou contradictoires, ou vides de sens; on leur accorde une extrême sensibilité; on dit même qu'elle est plus vive que celle des hommes, et on leur refuse de l'énergie; mais qu'est-ce qu'une extrême sensibilité sans énergie; c'est-à-dire une sensibilité qui ne rendrait pas capable de tous les sacrifices et d'un grand dévouement? Et qu'est-ce que l'énergie, sinon cette force d'âme, cette puissance de volonté qui, bien ou mal employée, donnent une constance inébranlable pour arriver à son but, ou fait tout braver, les obstacles, les périls, la mort même, pour l'objet d'une passion dominante? La ténacité de volonté des femmes pour tout ce qu'elles désirent ardemment a passé en proverbe : ainsi donc on ne leur conteste pas ce genre d'énergie qui exige une extrême persévérance, qui pourrait ne pas reconnaître en elles l'énergie qui demande un courage héroïque? En manquait-elle, cette princesse infortunée qui se précipita au milieu des flammes pour chercher sa fille? — Et parmi tant de nobles victimes de la foi, parmi tant de martyrs qui ont persisté dans leur croyance avec une énergie si sublime, et malgré l'horreur des plus affreux supplices, ne compte-t-on pas autant de femmes que d'hommes?... (Madame DE GENLIS.)

ENFANTEMENT.

Les douleurs de l'enfantement sont pour les femmes les remords de la volupté. (SOPHIE ARNOULD.)

ENFANTS.

De nombreuses réunions d'enfants donnent les moyens de juger la variété des caractères. J'ai observé, pendant un long espace d'années, qu'il ne naît pas plus d'enfants qu'une terrible fatalité dévoue à des vices honteux, qu'il ne vient au monde de sourds-muets, d'aveugles, d'imbéciles. Le bien est heureusement dans une proportion plus grande : sur trois cents filles réunies, j'ai toujours eu à noter cinq à six sujets tout à fait ineptes, deux ou trois inaccessibles à ce qui pouvait les dégager de leurs vices, également sourdes à l'influence de la religion, aux préceptes de la morale, aux conseils de l'amitié, aux réprimandes, à la voix de l'honneur, aux menaces sévères, aux prières touchantes de leurs parents. Ces sujets, malheureusement nés, ne réussiront pas mieux en éducation privée qu'en éducation publique, et seront des fléaux envoyés par la Providence. C'est une honte de famille : il faut la cacher. (Madame Campan.)

ÉNIGME.

Les femmes dont on sollicite les faveurs sont comme les énigmes dont on cherche le mot : dès qu'on les a devinées, on les oublie. (Sophie Arnould.)

ENNUI.

Le plus sûr moyen pour être heureuse, mademoiselle, ce serait, sans contredit, d'éviter l'amour. Il entraîne après lui les chagrins, les craintes, les regrets, sans compter que l'on passe la moitié de sa vie dans le trouble et dans l'agitation. Plus de plaisir sans la personne aimée; tout ennuie loin d'elle; tout nous importune et nous gêne. Quant on est avec son amant, l'on ne voudrait que lui ; on ne se sent du goût que pour lui; on n'a du bonheur et du plaisir qu'auprès de lui; on ne trouve enfin rien d'aimable que ce qu'on aime. Quelle situation ! Si encore on pouvait être toujours avec lui ! Mais non, il faut le quitter, et quelquefois pour longtemps ! Alors on est abandonnée aux ennuis de l'absence. Je mets en fait que, si l'on questionnait toutes les personnes qui ont aimé le plus, et qui ont été les plus heureuses, elles conviendraient que leurs chagrins ont passé leurs plaisirs. (Madame de Rieux.)

*

:s hommes n'appellent un médecin que lorsqu'ils souffrent; les ıes les envoient chercher toutes les fois qu'elles s'ennuient. (Ma- : DE GENLIS.)

ENTÊTEMENT.

l n'y a rien de si désespérant pour les femmes que les amants s qu'elles n'aiment pas. Ils sont de trop quand on est seule, et c'est ı pis quand on a compagnie qui plaît. Un moyen infaillible de se e détester, c'est de rester opiniâtrément entre deux personnes qui ment, et de les priver ainsi des doux moments qu'elles se promet- t. (Madame DE RIEUX.)

ENTRAINEMENT.

Les femmes sont souvent tentées d'interpréter comme paroles ımour de simples discours de galanterie, et de voir le commence- ɜnt d'un sentiment sérieux là où il n'y a eu que l'entraînement ssager d'une soirée. (Madame GATTI DE GAMOND.)

ÉPINE.

Le cœur d'une femme galante est comme une rose dont chaque ıant emporte une feuille; il ne reste bientôt plus que l'épine au ari. (SOPHIE ARNOULD.)

ERREUR.

Les femmes qui ont des amants inconstants ont pour méthode de ur donner de la jalousie, ou de les quereller pour les forcer à reve- r. Quelle erreur! le cœur ne se ralentit pour un objet que parce a'il commence à être occupé d'un autre, ou qu'il est fatigué de celui ıi le remplissait. Pourquoi, dès lors, regretter sa perte? On gagne s cœurs, mais on ne peut les retenir quand ils s'échappent. (Ma- ame DE RIEUX.)

ESCLAVAGE.

Les femmes *crient à l'esclavage*; qu'elles attendent que l'homme

soit libre, car l'esclavage ne peut donner la liberté. (George Sand.)

ESCLAVES.

Il n'y a point d'esclaves plus tourmentés que ceux de l'amour. (Mademoiselle de l'Espinasse.)

*

Une fille bien élevée, disons mieux, bien gardée, s'enorgueillit de sa vertu, parce qu'elle s'imagine ne la devoir qu'à elle-même; mais c'est toujours un esclave rigoureusement enchaîné qui veut qu'on lui sache gré de ce qu'il ne prend pas la fuite. (Ninon de Lenclos.)

ESPAGNOLES.

Les Espagnoles sont vives et emportées; elles sont à l'usage des sens, et ne sont point à celui du cœur. (Madame de Lambert.)

ESPRIT.

Il faut plus d'esprit pour faire l'amour que pour conduire une armée. (Ninon de Lenclos.)

*

Ne faites point de l'esprit avec ceux qui vous aiment; de toutes vos facultés, c'est celle d'aimer qu'ils préfèrent. (Madame du Deffant.)

*

La supériorité d'esprit chez une femme est un phénomène trop rare encore pour ne pas exciter la défiance du vulgaire. Il en résulte que c'est une supériorité inquiète, armée, et qui use à se défendre elle-même les forces qu'elle devrait consacrer utilement au bien de la famille et de la société. (Madame d'Agout.)

*

Ce qui manque essentiellement à l'esprit des femmes, c'est la mé-

thode. De là le hasard introduit dans leurs raisonnements, et trop souvent aussi dans leurs vertus.

On apprend à bien penser comme on apprend à bien coudre, et je souhaiterais que la mode en vînt dans l'éducation des femmes. (Madame D'AGOUT.)

*

Les femmes seraient plus heureuses si elles prenaient de leur esprit tout le soin qu'elles prennent de leur figure. (Madame CÉCILE FÉE.)

*

Si peu d'esprit qu'ait une femme, elle en a toujours plus qu'un collégien. (GEORGE SAND.)

*

Un Italien a plus d'esprit qu'une Italienne.
Un Espagnol a plus d'esprit qu'une Espagnole.
Un Allemand a plus d'esprit qu'une Allemande.
Un Anglais a plus d'esprit qu'une Anglaise.
Un Russe a plus d'esprit qu'une Russe.
Un Grec a plus d'esprit qu'une Grecque.
Mais une Française a plus d'esprit qu'un Français.

Hâtons-nous de dire que nous ne parlons pas des hommes d'esprit, des hommes supérieurs de France.

. . . . Nous mettons donc hors de cause les hommes d'esprit et les femmes d'esprit, et nous disons qu'en général les Françaises ont plus d'esprit que les Français.

De là vient que, depuis la conquête des Gaules par les Francs, la guerre est déclarée entre les hommes et les femmes dans notre belle patrie.

Tout Français déteste la femme qu'il aime.

Toute Française considère l'être adoré comme son plus mortel ennemi...

Entre un Français et une Française, l'amour n'est qu'une hostilité déguisée, un moyen commode d'espionnage certain...

Un Français n'aime beaucoup que la femme qu'il méprise un peu.

Les femmes d'un monde fantastique sont celles qu'il préfère ; comme

elles sont dans sa dépendance par la misère de leur condition, il ne s'aperçoit pas qu'il est dans la leur par la pauvreté de son caractère, et il daigne leur obéir parce qu'il ne leur reconnaît pas le droit de lui commander. Ce sont les seules femmes à qui il pardonne d'avoir plus d'esprit que lui.

Car, en France, excepté les bas-bleus, toutes les femmes ont de l'esprit.

Les Français qui ont de l'esprit en ont beaucoup ; mais il y a beaucoup de Français qui n'ont pas même un peu d'esprit.

Sur cent hommes, vous en trouvez deux spirituels; sur cent femmes, vous en trouverez une bête. Voilà la proportion.

. . . Dans un régiment, on compte trois mille soldats; dans le nombre, deux cents sont, nous en conviendrons, spirituels comme des soldats français ; ce mot dit tout; il n'y a que trois cantinières, qui ont plus d'esprit à elles trois que le régiment.

Il n'est qu'une seule condition dans l'état social de notre pays où il se trouve que les hommes ont autant d'esprit que les femmes, chez les laboureurs. Cela s'explique facilement : les rudes travaux de la campagne éteignant l'imagination des femmes, l'égalité s'établit.

Rien n'est plus rare en France qu'une femme tout à fait sotte. Depuis quinze ans et plus que nous allons dans le monde en observateur, étudiant malgré nous, comme types, comme modèles, comme exceptions, comme preuves, les individus qui vivent sous nos yeux, nous n'avons encore rencontré qu'une seule femme complétement bête, d'une bêtise stupide, *anatide*..... Mais il faut être juste et tout dire, cette femme a un frère qui est plus bête qu'elle. (Madame E. DE GIRARDIN.)

ESPRIT FORT.

Notre sexe est si faible, que j'ai toujours envie de rire, lorsque je vois une femme afficher l'esprit fort. (Mademoiselle CLAIRON.)

ESTIME.

Tout le monde convient qu'il est nécessaire que les femmes se fassent estimer : mais n'avons-nous besoin que d'estime, et ne nous manquera-t-il plus rien? Notre raison nous dira que cela doit suffire; mais nous abandonnons aisément les droits de la raison pour ceux du cœur. Il faut prendre la nature comme elle est. Les qualités estima-

les ne nous plaisent qu'autant qu'elles peuvent nous devenir utiles, mais les aimables nous sont aussi nécessaires pour occuper notre cœur, car nous avons autant besoin d'aimer que d'estimer. (Madame de Lambert.)

ÉTOURDERIE.

C'est toujours la faute d'une femme quand un homme ose lui laisser entrevoir ses sentiments. Ce n'est pas la plus jolie qui attire, c'est la plus étourdie. (Madame de Genlis.)

ÉTRENNES.

Rien n'égale l'ambition tacite des receveurs d'étrennes, celle des femmes surtout; que de fois leur moquerie dédaigneuse a-t-elle accueilli ce présent dont la valeur, masquée sous des flots de bonbons, réduisait de moitié la pension du jeune donataire, en lui faisant un créancier de plus! Que d'amitiés refroidies, que de liaisons rompues pour n'avoir pas répondu aux étrennes qu'on attendait de vous! Ces sortes de rancunes ont le caractère et la constance des passions concentrées; nul épanchement n'en vient adoucir l'amertume.

Quel mois d'espérance et d'anxiété pour la grisette et la femme galante! A combien de rêveries profondes, de distractions involontaires, les livre cette importante question :

« Que me donnera-t-il? »

Que de moyens ingénieux sont imaginés par elles pour stimuler la prodigalité de leur amant! L'une vante, d'un air qui veut paraître désintéressé, la manière délicate dont le prince T*** a envoyé l'année dernière, vers cette époque, à sa maîtresse une simple corbeille d'oranges... mais dont chaque orange était enveloppée d'un billet de mille francs... quelle exquise galanterie!

L'autre, plus difficile en délicatesse, s'offenserait vivement à la vue des billets de banque; mais ces billets déguisés en bijoux à la mode, en meubles incrustés, en objets de prix, trouvent grâce à ses yeux : ce que toutes deux prétendent apprécier avant tout, c'est l'*attention* et l'*intention* de l'étrenneur; seulement, l'attention n'est délicate et l'intention touchante qu'autant qu'elles ont coûté beaucoup d'argent. (Madame Sophie Gay.)

EUROPÉENNES.

LES EUROPÉENNES JUGÉES PAR UNE AMÉRICAINE.

La femme n'a été créée que pour produire et inspirer des choses utiles. Honte à ces lâches créatures d'Europe qui prétendent n'avoir mission de vivre que pour plaire, être aimables et gracieuses ! A elles les costumes de poupée, les étoffes fantasques, les riens extravagants ! Nous autres (1), femmes fortes, il nous faut un vêtement libre et sérieux. Les plumes, les broderies, les dentelles, les bijoux, les robes à volants, ces mille vanités qui composent l'attirail des Européennes, ne servent qu'à faire naître chez les hommes des pensées de plaisir, de paresse et de volupté. Aussi, voyez combien est énervé le caractère des Espagnols, des Italiens et des Français ! La faute en est aux femmes de ces pays. Au lieu d'aspirer à la domination par la science, la raison et la profondeur de leurs vues, elles passent le temps à monter des coquetteries, à étudier tout ce qui pourra donner plus d'éclat à leur teint ou plus de grâce à leurs mouvements, ne se doutant pas qu'elles confessent ainsi leur faiblesse et raffermissent l'homme dans ses prétentions à la supériorité et au commandement.

Que ne pouvons-nous leur ouvrir les yeux ! Comme elles s'empresseraient de rejeter cette livrée d'esclavage pour prendre notre digne et simple costume (2) ! Plus j'y songe et le compare, plus je le trouve commode et parfait. En lui rien d'inutile ou d'efféminé. Au lieu de deux heures, ce n'est plus que cinq minutes qu'il faut à notre toilette. Nous pouvons nous mouvoir, voyager, aller à cheval, sans être le moins du monde gênées ; nous pouvons aussi courir au milieu du vent, monter et descendre lestement les plus rapides escaliers et faire les chutes même les plus scabreuses, sans crainte de nous voir obligées à mourir de confusion et de douleur. (Rebecca Smith.)

ÉVANOUISSEMENT.

Madame de X*** a dîné jeudi chez madame Z***. Elle a fort bien dîné. En sortant de table, elle a jugé à propos de s'évanouir. Bien.

(1) Les blooméristes américaines qui demandent l'émancipation des femmes et la réforme de leur costume.

(2) Une blouse et un pantalon.

On l'a transportée sur le lit de la maîtresse de la maison, où elle est estée immobile; on a coupé sa ceinture... on lui a fait respirer des els... tout a été inutile. Madame de X*** restait toujours sans mouvement sur ce lit élégant tout paré de soie et de dentelles. Un méchant prétendait que cet évanouissement n'était qu'un ingénieux moyen de faire la sieste; il offrait d'aller s'évanouir sur un canapé, dans le salon voisin. La maîtresse de la maison commençait à s'ennuyer de s'occuper si longtemps de la même personne; l'ennui la rendit malicieuse, et, pour tendre un piége à la belle évanouie, elle hasarda ces simples mots : « Savez-vous ce qui la rend malade?... Ses cheveux sont trop serrés, il faut les dénouer... » Ces paroles furent magiques : oubliant tout, et par un mouvement involontaire, l'évanouie porta ses deux mains sur sa tête, pour défendre ses deux fausses nattes contre toute agression révélatrice, et, feignant de revenir à elle : « Où suis-je? dit-elle d'une voix éteinte.—Chez moi, lui répondit son amie; mais votre voiture est arrivée, et dans cinq minutes vous serez chez vous. » Moralité de cette histoire : l'évanouissement factice exige une chevelure sincère. (Madame Émile de Girardin.)

ÈVE.

La première de toutes les révolutions dont le genre humain garde ı mémoire, cette révolution symbolique et sacrée d'où naît dans la ıite des temps tout le progrès de l'homme et des sociétés, nous la oyons apparaître dans les Écritures sous le nom et sous l'image d'un mme.

Le Tout-Puissant avait dit au couple humain, faible et ignorant, ais heureux et immortel : « Tu ne mangeras point du fruit de l'arbre ɜ science, ou bien tu mourras. »

L'homme se résigne à cette inactive et insensible félicité; mais la mme, écoutant en elle-même la voix de l'esprit de liberté, accepte défi. Elle préfère la douleur à l'ignorance, la mort à l'esclavage. tout péril, elle saisit d'une main hardie le fruit défendu; elle ıtraîne l'homme avec elle dans sa noble rébellion.

Le Tout-Puissant les châtie l'un et l'autre, les bannit, les voue à mort. La mère des hommes est condamnée à enfanter dans les ırmes. Ève reste à jamais pour sa triste et fière postérité la personification glorieuse et maudite de l'affranchissement du génie humain.

Cette genèse est l'histoire de toutes les révolutions.

Les puissances de la terre, quel que soit le nom qu'on leur ait donné, théocratie, aristocratie, monarchie, ont dit toujours et partout au faible qu'elles voulaient retenir dans l'esclavage : « Si tu veux savoir, tu mourras. »

Et, quand l'esprit de liberté a parlé au faible pour l'inciter à secouer l'esclavage de l'ignorance, elles ont dit : « Celui qui parle là, c'est le serpent, c'est le tentateur, c'est le démon ; c'est la philosophie, c'est la démocratie, c'est l'esprit du mal ; écrasons-le. »

Mais l'esprit de liberté est immortel, et la Révolution, cette Ève perpétuellement rajeunie, préfère encore à cette heure, comme aux premiers jours du monde, le bannissement, l'anathème, la douleur et la mort, à la paix honteuse de l'ignorance et de l'esclavage.

Sachons donc chérir et respecter ; honorons plus que jamais aujourd'hui l'Ève immortelle, toujours jeune et toujours ardente, qui garde en son cœur les deux plus nobles dons de la vie terrestre : l'inspiration de la liberté et la vertu du sacrifice. (Madame D'AGOUT.)

*

La femme, du moment où elle apparut sur la terre, fut le complément des bienfaits de la Divinité. Mais, hélas ! les perfections dont elle était entourée ne suffirent pas pour la garantir des piéges de la séduction. Un adroit tentateur provoqua trop adroitement sa faiblesse ; et le premier acte de son influence causa la perte du genre humain ; exemple funeste, qui doit rappeler sans cesse aux femmes qu'elles n'ont pas été créées pour la domination, et que, si elles veulent en usurper le droit, elles risquent le plus souvent leur repos et leur avenir.

Les descendants du premier homme n'ont point dégénéré de leur origine, et, quoique s'attribuant la suprématie sur notre sexe, ils n'en sont pas moins restés soumis à notre influence primitive. (Madame D'ADHÉMAR.)

EXAGÉRATION.

Les femmes ont toujours une pente secrète à exagérer leur naturel, à se faire un titre à la fois et des agréments qu'elles ont, et des *qualités* qui leur manquent. Elles aiment à se représenter plus sensi*bles, plus* délicates qu'elles ne sont, et elles obtiennent alors par *faveur* une exemption des devoirs pénibles. Triste succès fait pour

leur préparer une existence misérable et méprisée. (Madame Necker de Saussure.)

EXCUSE.

Toutes les femmes sont en secret flattées d'exercer la puissance de leur sévérité ; la moins sage, avant de se donner à son amant, veut le voir se désespérer de ses rigueurs, pour lui faire croire, et peut-être pour se persuader à elle-même qu'elle n'a cédé qu'à une séduction tout à fait irrésistible. Présenter aux femmes des motifs pour excuser leurs fautes, c'est le plus sûr moyen de leur en faire commettre. (Madame de Sartory.)

EXPÉRIENCE.

M. de Fontenelle disait : « De mémoire de rose, on n'a point vu mourir de jardinier. « Jolie leçon, pour les jeunes personnes qui ne veulent pas se soumettre aux leçons de l'expérience. (Madame Necker.)

*

L'expérience nous apprend que les hommes ne sacrifient qu'à la beauté et à la jeunesse; et nous voulons des sacrifices. (Madame de Puisieux.)

FAIBLESSE.

Par une faiblesse, une femme accroît tous ses maux et n'en évite aucun. (Madame Cottin.)

*

Il y a peu de femmes qui n'aient la faiblesse de souhaiter d'être aimées de plus de gens qu'elles n'en veulent aimer. (Madame de Sartory.)

*

La tradition de la faiblesse féminine n'est pas tombée dans le domaine de la Fable en Orient, et les égards auxquels la faiblesse a droit de la part du plus fort y sont encore pris au sérieux. La femme étant réputée faible, tout lui est permis, tout, ou à peu près. Se mettre en colère sans motif, ne pas avoir le sens commun, parler à tort et à

travers, faire juste le rebours de ce qu'on lui demande et surtout de ce qu'on lui ordonne, ne travailler qu'autant qu'il lui plaît, dépenser à sa fantaisie l'argent gagné par son mari, se dire malade, se plaindre sans rime ni raison, tels sont ses priviléges. En vertu de quelle loi, ou de quelle institution, par l'effet direct ou indirect de quelle coutume ou de quel principe en jouit-elle? La loi la livre sans défense au caprice de son seigneur et maître, l'usage la condamne. Ce n'est donc que la bonté du cœur, la tendresse, la générosité naturelle de l'homme, qui assurent à la femme une impunité presque absolue. (Princesse C. T. DE BELGIOJOSO.)

*

Il en est des maux de l'âme comme de ceux du corps : en s'occupant trop des douleurs qu'on souffre, on les augmente; en réfléchissant trop sur ses faiblesses, on les fortifie. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Il n'y a rien de si désobligeant que d'avoir des faiblesses en pure perte; nous ne nous pardonnons que celles dont un amant sait profiter. (NINON DE LENCLOS.)

*

Il y a de l'injustice aux hommes à punir les femmes des faiblesses qu'il s'efforcent de leur inspirer. (Madame DE LAMBERT.)

*

La vanité bien entendue fait des femmes vertueuses; la coquetterie ménagée fait des femmes agréables. La faiblesse en fait des deux sortes, dont les unes sont malheureuses, et les autres sont méprisables. (Madame RICCOBONI.)

FAMILLE.

Heureuse la femme que la bonté de Dieu a entourée d'assez de liens pour que son affaire soit dans sa famille. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

FATUITÉ.

La fatuité a existé de tout temps; et depuis Actéon, que Diane en a singulièrement puni, jusqu'à Monaldeschi, dont le châtiment atroce n'a corrigé aucun des aimables fats du temps de Louis XIV et de la Régence, ce défaut, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, a subi de nos jours de grandes mutations.

La fatuité galante, cette infirmité de l'amour-propre, cette manie d'afficher les succès qu'on devrait cacher, et de faire croire à ceux qu'on n'a pas, est toujours là, sous nos yeux; mais elle a seulement changé de sexe, et c'est quelque chose de curieux que de voir l'effet de cette transmigration dans toutes les classes de la société.

Les airs indifférents, la dénégation positive, la dissimulation ont passé chez les hommes; les préférences fastueuses, les regards obstinés, les démarches indirectes sont le partage des femmes. Ce sont elles qui exigent aujourd'hui ce qu'ils ne pouvaient obtenir autrefois, savoir : des visites du matin; de les accompagner le soir aux spectacles, au bal; de les rencontrer partout, de s'établir à côté d'elles dans un salon pour y causer en duo toute la soirée, comme elles pourraient le faire au coin de leur feu, sans s'inquiéter le moins du monde de ce qu'en penseront les deux cents médisants qui composent le *rout;* de rompre toute relation d'amitié ou de politesse avec les autres femmes, tant il leur est important qu'on ne puisse se méprendre sur l'objet d'une prédilection si bien constatée. Ce sont elles qui font tout haut les scènes de jalousie et qui prennent des airs de pitié pour les femmes dont elles se flattent d'enlever les jeunes maris. Autrefois elles trahissaient leur amour par un soin scrupuleux à ne jamais prononcer le nom de celui qu'elles aimaient; maintenant ce nom est dans toutes leurs phrases, il préside au récit de ce qu'on a fait la veille, au projet qu'on forme pour le lendemain : il est le pivot sur lequel tourne leur conversation.

Rien n'est si amusant encore que la fatuité des femmes à montrer ce superbe bouquet de camellias et de bruyère dont elles savent le prix, et qu'on a vu commander par un de leurs gens chez madame Prévost; rien de plus divertissant que leur embarras feint lorsqu'on leur parle sans la moindre arrière-pensée du regret de s'être présenté chez elles un jour qu'elles avaient fait défendre leur porte, et que toutes leurs minauderies à propos d'un billet remis ostensiblement

et caché aussitôt dans la ceinture, avec le soin d'en laisser voir assez pour attirer l'attention des curieux. Tous ces petits manéges, rajeunis par le déplacement, sont d'un fort bon comique, et réclament le pinceau si vrai de nos auteurs contemporains. (Madame Sophie Gay.)

FAUTE.

J'ai vu des femmes faillir, comme j'ai vu des hommes forfaire à l'honneur; mais toujours le remords a suivi, et quelquefois précédé la faute; chez la femme, surtout, il l'efface souvent. Quel que soit, au reste, l'avilissement où elle puisse tomber, elle conservera toujours la fierté de l'ange déchu, car elle est une émanation du ciel! vertueuse, c'est l'astre mystérieux conduisant les mages près du Sauveur du monde qui vient de naître; égarée, c'est l'étoile filante qui éblouit jusque dans sa chute à travers l'infini, où elle était destinée à briller d'un éclat constant et pur. (Madame de Carlowitz.)

*

En amour, ce ne sont pas toujours les fautes qui nous perdent : c'est la manière de se conduire après les avoir faites. (Madame de Lambert.)

FAVEURS.

En amour, les faveurs n'ont de prix qu'autant qu'elles sont gratuites; l'amant n'est flatté de les obtenir, la maîtresse ne trouve de douceur à les accorder, que lorsqu'elles sont un don, et non l'acquit d'une dette. L'amour est la seule passion qui se paye d'une monnaie qu'elle fabrique elle-même, et l'amour seul peut acquitter l'amour. (Ninon de Lenclos.)

*

Tant qu'aux désirs de vos amants
Vous paraîtrez inexorable,
Rien ne ralentira l'ardeur infatigable
De leurs tendres empressements.
Mais, dès qu'ils vous croiront à leurs vœux favorable,
Adieu larmes, soupirs, zèle, flamme et serments.
Toujours rigoureuses, sévères,
N'accordons rien aux soupirants;
Souvent nos faveurs les plus chères
Ne font que des ingrats et des indifférents.

(Madame Deshoulières.)

FAVORITE.

Madame de Montespan attelait six souris à un petit carrosse de filigrane, et s'en laissait mordre ses belles mains; elle avait des cochons et des chèvres dans des lambris peints et dorés; le roi la montrait aux ministres comme un enfant, se récriant sur le badinage des Mortemarts; mais elle savait tous les secrets de l'État, et donnait de très-bons conseils et de très-mauvais, selon ses passions. (Madame DE MAINTENON.)

FEMME.

La tête d'une femme est toujours sous l'influence de son cœur; mais le cœur d'un homme subit ordinairement l'influence de sa tête. (Lady BLESSINGTON.)

*

Une femme, quelle qu'elle puisse être, est une déesse pour des prisonniers. (Madame DE STAEL.)

*

C'est un phénomène que de rencontrer une femme qui fasse le bonheur de son mari. (Mademoiselle DE SOMMERY.)

*

La femme est l'être du monde le plus indéfinissable. (Madame DE LAMBERT.)

FEMME DE CHAMBRE.

Les femmes, auprès de leurs maîtresses, ont besoin de bien plus d'art et de souplesse pour les servir, qu'il n'en faut généralement pour servir les hommes. Non-seulement il faut qu'une femme de chambre ait l'adresse d'embellir et de faire valoir les charmes de sa maîtresse; mais si, malgré ses soins, elle ne peut la rendre jolie quand elle est laide, il faut qu'elle lui persuade qu'elle a des grâces infinies, beaucoup de physionomie; que ses yeux petillent d'esprit, qu'ils disent *mille jolies choses, et que la* plus jolie femme, vis-à-vis de grâces *aussi piquantes, aura fort peu* de sectateurs.

Si la maîtresse a bon visage, elle doit s'écrier que son teint a la fraîcheur la plus éblouissante. Si elle est abattue : « Que cette langueur vous rend touchante ! » doit-elle dire.

Enfin, elle doit presque emprunter le langage et les exagérations flatteuses dont se servent les hommes auprès des femmes qu'ils veulent séduire, ou auprès de celles qui ont de ridicules prétentions à la beauté, et dont ils se moquent.

Il faut encore qu'elles s'accoutument aux caprices de leurs maîtresses, sauf à s'en dédommager par les satires qu'elles en font.

Leur grand point doit être de plaire, d'avoir l'air d'attachement, et de tromper l'amour-propre avec adresse.

Il y a des femmes qui ne veulent auprès d'elles que des femmes de chambre qu'elles ont enlevées à leurs amies, ou pour le moins à leurs connaissances. (Madame DE VERZURE.)

FEMME DU MONDE.

L'immense majorité des femmes du monde est une majorité de femmes perdues. Tous le savent, tous l'avouent, et pourtant personne ne blâme et ne soufflette ces femmes impudentes quand elles blâment et soufflettent des femmes moins coupables qu'elles. (GEORGE SAND.)

FEMME EN ORIENT.

Rien n'est plus révoltant pour la nature humaine que la vue de ces femmes... dépouillées de cette impulsion suprême qui prête encore quelques charmes à la dernière d'entre elles : le désir de plaire... ailleurs, j'ai vu des femmes kurdes, belles et intelligentes, marcher le visage découvert et regarder, du haut de leur liberté, les femmes turques sous la double sauvegarde de leur voile et de leur abat-jour en crin noir. Mais celles-ci suivaient leurs maris dans leurs courses aventureuses... Quoi qu'il en soit de l'homme et de la femme dans la société civilisée, toujours est-il que, dans l'état de nature, l'homme est supérieur à la femme, et qu'elle ne s'élève qu'en s'associant à lui. (La princesse DE BELGIOJOSO.)

*

Je ne pense pas qu'il y ait quelque part de créatures plus dégra-

dées que les femmes turques de la classe moyenne : leur abaissement se traduit sur leur visage. Il est malaisé de se prononcer sur leur beauté, car leurs joues, leurs lèvres, leurs sourcils, et le bord de leurs yeux sont défigurés par des couches épaisses de fard appliqué sans goût ni mesure; leur taille est rendue difforme par la coupe ridicule de leurs vêtements, et leurs cheveux sont remplacés par du poil de chèvre teint en orange foncé. L'expression de leur visage est à la fois la stupidité, une sensualité grossière, l'hypocrisie et la dureté. De principes de morale ou de religion, pas la moindre trace: leurs enfants les occupent et les ennuient à la fois : elles en prennent soin comme du marchepied qui leur sert à atteindre à la faveur de leurs époux, mais toute pensée de devoir maternel leur est étrangère : on en voit la preuve dans la fréquence des avortements que ces femmes se procurent sans même s'en cacher, chaque fois que la naissance d'un enfant n'entre pas dans leurs vues. (Princesse C. T. DE BELGIOJOSO.)

FEMMES (INFLUENCE DES).

Les hommes doivent aux femmes plus qu'aux autres hommes ce qu'ils ont de bon ou de mauvais dans les hautes régions de l'âme, et c'est sous ce rapport qu'il faudrait leur dire : « Dis-moi qui tu aimes, et je te dirai qui tu es. » Un homme pourrait vivre plus aisément dans la société avec le mépris des femmes qu'avec celui des hommes ; mais devant Dieu, devant les arrêts de la justice qui voit tout et qui sait tout, le mépris des femmes lui serait beaucoup plus préjudiciable. (GEORGE SAND.)

*

Quand il y a, comme en Angleterre, de grands intérêts politiques à discuter, les sociétés d'hommes sont toujours animées par un noble intérêt commun : mais, dans les pays où il n'y a pas de gouvernement représentatif, la présence des femmes est nécessaire pour maintenir tous les sentiments de délicatesse et de pureté sans lesquels l'amour du beau doit se perdre. L'influence des femmes est plus salutaire aux guerriers qu'aux citoyens; le règne de la loi se passe mieux d'elles que celui de l'honneur; car ce sont elles qui conservent l'esprit chevaleresque dans une monarchie purement militaire. L'ancienne France a dû tout *son éclat à cette* puissance de l'opinion publique,

dont l'ascendant des femmes était la cause. (Madame DE STAEL.)

FIERTÉ.

Il n'y a point de meilleure garde du cœur d'une belle que la fierté. Rien ne convient mieux à une belle femme. Cette humeur, il est vrai, ne sied pas bien à tout le monde; et il faut avoir mille bonnes qualités pour qu'elle fasse un agréable effet. Il faut du moins une grande beauté pour la soutenir, et, de plus, un grand esprit et un grand cœur pour en connaître les justes bornes. La fierté d'une belle stupide ressemblera fort à l'orgueil, et approchera beaucoup d'une espèce de sotte vanité qui enlaidit toutes celles qui l'ont, et qui les rend insupportables. Si la personne qui a de la fierté n'a pas le cœur grand et généreux, elle sera aigre, au lieu d'être fière; et l'aigreur et la fierté sont des choses toutes différentes. La première sied mal, et l'autre donne de la majesté; l'une marque un esprit chagrin et mal fait, et l'autre une âme grande et noble. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

FIGURE.

La figure d'une femme, quelle que soit la force ou l'étendue de son esprit, quelle que soit l'importance des objets dont elle s'occupe, est toujours un obstacle ou une raison dans l'histoire de sa vie. (Madame DE STAEL.)

FILLE.

On doit inculquer à chaque moment dans la tête d'une jeune fille qu'elle est destinée à faire le bonheur d'un homme; son genre d'éducation doit être de lui en faire connaître les moyens et de lui en inspirer le goût, en y attachant sa gloire. (Madame BERNIER.)

*

Une fille qui n'a que sa beauté pour tout mérite, n'a que deux partis à prendre : l'un d'être excessivement sage, l'autre de donner sans ménagement dans la galanterie. Il ne faut point d'esprit pour *conquérir* beaucoup d'amants et pour en changer souvent; mais il en *faut plus* que beaucoup de femmes n'en ont pour en fixer un seul. (*Madame* DE RIEUX.)

FERMETÉ.

Il est aisé d'être ferme lorsqu'on est insensible. (Madame DE STAEL.)

FLATTERIE.

Quand l'amour est galant, il est rarement tendre, et l'on perd presque toujours du côté du sentiment ce que l'on gagne du côté des grâces. Celles de l'amour sont l'amour lui-même : tout autre ornement lui est étranger et le dégrade. Cette passion n'est éloquente que lorsqu'elle ne cherche point à l'être; dès que la flatterie s'en mêle, ce n'est plus qu'un commerce d'amour-propre, le cœur n'y a point de part, et l'on perd à la fois le plaisir d'aimer et son excuse. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Il est très-facile de prendre celui qui sait flatter pour un homme d'esprit; les femmes s'y trompent à tout moment. (Madame DE RIEUX.)

*

Les jolies femmes veulent être cajolées; les laides veulent être considérées; les vieilles veulent être consultées et respectées; les beaux esprits femelles veulent être célébrés et admirés; mais toutes veulent être flattées. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Les femmes ont une telle disposition à aimer d'être flattées, que, quoiqu'elles sachent bien que ce qu'elles entendent d'obligeant ne soit pas parfaitement vrai, elles ne laissent pas cependant que d'être bien aises de l'entendre. (Madame DE SARTORY.)

*

La flatterie est comme la fausse monnaie, elle appauvrit celle qui la reçoit. (Madame WOILLEZ.)

*

La flatterie en amour n'est pas très-dangereuse; car, quand les femmes *ont de la raison, elles se* défendent de tout ce que les amants leur

disent; et c'est le point le plus important de la morale des femmes que de douter de tout ce qu'on leur dit en galanterie. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

FOLIE.

L'excessive parure d'une femme vieille ou laide avertit qu'elle ajoute, soit aux outrages de la laideur, soit aux ravages de la vieillesse, les extravagances de la folie. (Mademoiselle DE SOMMERY.)

*

Les premières folies mènent à d'autres. (Madame DE RIEUX.)

*

Les plus courtes folies sont les meilleures, dit le proverbe; mais, en amour, il y a des folies qui nous rendraient bien heureux si elles duraient toute la vie. (Madame DU CHATELET.)

*

Si je pouvais me faire entendre de mes semblables, je leur crierais du fond de ma retraite : « Femmes, aimez vos maris si vous pouvez; mais, si vous faites des folies, tâchez qu'elles vous amusent sans vous donner de chagrin. » (Madame DE RIEUX.)

FORCE.

Les femmes ne sont jamais plus fortes que lorsqu'elles s'arment de leur faiblesse. (Madame DU DEFFANT.)

*

Il n'est pas possible que des personnes qui se marient sans se connaître vivent longtemps fort unies. Vous ferez cependant un de ces mariages, mademoiselle, et vous ferez comme les autres. Vous épouserez dans la ferme résolution d'être sage; vous ne penserez jamais qu'une femme puisse cesser de l'être, même avec un mari qu'elle n'aime point. Puissiez-vous conserver toujours ce préjugé, et n'éprouver jamais de quel courage et de quelle vertu il faut être *armée* pour ne pas céder à l'occasion, et combien il est difficile de ne

pas se laisser entraîner par l'exemple ! Une jeune femme est en butte aux sollicitations, aux empressements de presque tous les hommes qui la voient. Dans le nombre, il peut s'en rencontrer un qui lui plaise; et alors, adieu les résolutions. On s'étourdit, et l'on apprend bientôt aux dépens de sa vertu qu'il ne faut pas trop compter sur ses forces. (Madame DE RIEUX.)

FOURBERIE.

Tous les hommes sont portés à être fourbes avec les femmes. Cela vient, je crois, de la mauvaise opinion qu'ils ont d'elles. Cependant je ne vois rien de si ordinaire que des femmes dupes de leur choix, et se repentir de les avoir faits. Je suis persuadée que de cent commerces galants, il n'y en a peut-être pas dix qui soient rompus par la faute des femmes. Rien n'est si commun que des hommes infidèles, et peu de femmes ont manqué les premières. La plupart de celles qui ont oublié leur devoir, ont fait les premiers pas par vengeance, et les autres par goût. (Madame DE RIEUX.)

FRANÇAISES.

Les Françaises sont capricieuses, pleines d'ambition, et veulent que tout leur soit soumis. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

*

Beaucoup de Françaises, surtout celles qui ont été coquettes et débauchées, aussitôt qu'elles sont devenues vieilles et qu'elles ne peuvent plus avoir d'amants, se font dévotes, ou du moins se donnent pour telles; mais elles sont ordinairement fort dangereuses, car elles sont envieuses, et ne peuvent souffrir personne. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

*

Les Françaises n'ont à un si haut degré les passions de l'esprit que parce qu'elles n'ont pas les autres; si elles avaient plus de sentiments, elles auraient moins d'idées; si elles avaient plus d'amour, elles auraient moins d'ambition; mais ce sont d'étranges personnes : les Françaises ont une imagination dévorante et une nature froide, une vanité folle *et un cœur plein* de bon sens.

L'ambition, c'est toute leur vie; avoir de l'importance, c'est tout leur rêve. L'amour n'est pour elles qu'un succès; être aimée, c'est seulement prouver que l'on est aimable.

L'unique passion qu'elles puissent ressentir et comprendre, c'est la passion de la maternité, parce que l'amour maternel est une ambition sainte, un orgueil sacré. (Madame Émile de Girardin.)

*

Quant à trouver au monde une Française qui ne mette pas au-dessus de tout les manières de France, qui n'en parle sans cesse et qui ne veuille se mêler de tout, c'est impossible; depuis la plus éminente jusqu'à la servante de cuisine, on n'en trouvera pas. (Madame la duchesse d'Orléans.)

FRIVOLITÉ.

Si l'on interrogeait la plupart des femmes frivoles, on s'apercevrait que les circonstances les plus favorables de leur existence ont perdu pour elles tout leur prix depuis qu'elles ne sont plus jeunes. Vantez à celle-ci sa position sociale : « Ma position, répondra-t-elle, je l'ai crue bonne tant que je n'en ai pas vu d'infiniment supérieures. » Félicitez cette autre du bonheur dont elle jouit avec ses enfants. « Ce bonheur n'est plus tel qu'on l'imagine, vous dira-t-elle. Mes enfants! ils ne me donnent plus que des soucis; en grandissant, ils ont perdu toutes leurs grâces, et, comme ils savent très-bien s'amuser sans moi, je n'ai plus à me mêler d'autre chose que de leurs leçons, vrai tourment pour moi et pour eux. » (Madame Necker de Saussure.)

GALANTERIE.

Une femme galante est un anneau qui circule dans la société, et que chacun peut mettre à son doigt. (Sophie Arnould.)

*

La femme galante est un recueil d'historiettes dont la préface est le plus joli chapitre; on se le prête, on s'en amuse; mais le livre trouve tant de curieux, il est sitôt lu, qu'enfin il se délabre, et bientôt il ne reste aux derniers lecteurs que l'errata. (Sophie Arnould.)

FERMETÉ.

Il est aisé d'être ferme lorsqu'on est insensible. (Madame DE STAEL.)

FLATTERIE.

Quand l'amour est galant, il est rarement tendre, et l'on perd presque toujours du côté du sentiment ce que l'on gagne du côté des grâces. Celles de l'amour sont l'amour lui-même : tout autre ornement lui est étranger et le dégrade. Cette passion n'est éloquente que lorsqu'elle ne cherche point à l'être; dès que la flatterie s'en mêle, ce n'est plus qu'un commerce d'amour-propre, le cœur n'y a point de part, et l'on perd à la fois le plaisir d'aimer et son excuse. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Il est très-facile de prendre celui qui sait flatter pour un homme d'esprit; les femmes s'y trompent à tout moment. (Madame DE RIEUX.)

*

Les jolies femmes veulent être cajolées; les laides veulent être considérées; les vieilles veulent être consultées et respectées; les beaux esprits femelles veulent être célébrés et admirés; mais toutes veulent être flattées. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Les femmes ont une telle disposition à aimer d'être flattées, que, quoiqu'elles sachent bien que ce qu'elles entendent d'obligeant ne soit pas parfaitement vrai, elles ne laissent pas cependant que d'être bien aises de l'entendre. (Madame DE SARTORY.)

*

La flatterie est comme la fausse monnaie, elle appauvrit celle qui la reçoit. (Madame WOILLEZ.)

*

La flatterie en amour n'est pas très-dangereuse; car, quand les femmes ont de la *raison, elles se défendent* de tout ce que les amants leur

trompée de route, si les douces affections ne valent pas mieux que les hautes positions; elle a un éclair de sensibilité, elle entrevoit, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, les vanités de la vanité; elle consent à faire une expérience de cœur, elle se hasarde, elle se risque à aimer; mais cet essai n'est pas de longue durée, bientôt elle retombe dans la vérité de son caractère, elle revient à sa nature, et, après s'être fait la tendre protectrice de quelque jeune inconnu, elle se fait la gouvernante de quelque vieillard en crédit, pour retrouver plus promptement son importance perdue; elle expie enfin par des années de raison et d'orgueil une heure folle d'amour.

Mais, là aussi, il y a des exceptions... Sans doute, il y a d'abord là les femmes qui, ayant de l'importance par elles-mêmes, n'ont pas besoin, pour en obtenir, de sacrifier leurs affections; mais on ne peut pas savoir si elles auraient été généreuses dans la nullité, ni ce qu'elles auraient fait pour acquérir de l'importance si elles n'en avaient pas eu déjà par leur position ou par leur talent. (Madame Émile de Girardin.)

GÉNIE.

Les femmes n'ayant ni profondeur dans leurs aperçus ni suite dans leurs idées, ne peuvent avoir de génie. (Madame de Stael.)

*

Le génie d'une femme n'a jamais ni les qualités ni les défauts masculins, alors même qu'il s'exerce le plus à les acquérir. L'énergie factice et fébrile qu'une femme donne à son talent par l'excitation est toujours stérile et passagère; après ces excès, ces attaques d'épilepsie intellectuelle, elle retombe dans le vague, plus faible et plus déroutée; car elle n'obtient jamais cette énergie d'emprunt qu'aux dépens de sa force naturelle, qui n'est point, comme celle de l'homme de génie, dans la violence des passions, dans la gravité des études, dans la vigueur des pensées, mais dans la profondeur des observations, dans l'exaltation des croyances, dans la sublimité des sentiments. (Madame Émile de Girardin.)

*

Il est un fait déplorable que je ne chercherai pas à dissimuler, c'est qu'un génie éclatant chez les femmes, a rarement été accompa-

gné des vertus modèles de leur sexe, et de la pureté, qui est la première de toutes. Il est trop vrai que généralement les femmes qui se sont signalées par de hautes facultés, les femmes qui ont régné, non pas seulement sur le théâtre, mais dans la littérature et sur le trône, les Élisabeth d'Angleterre, les Catherine II de Russie, les Tencin et les Clairon ont souillé leur génie par une complète immoralité. (Madame Gatti de Gamond.)

GLOIRE.

La pureté de l'âme et de la conduite est la première gloire des femmes. (Madame de Stael.)

*

Pour nous, la gloire est le deuil du bonheur. (Madame L. Colet.)

GOURMANDISE.

Si vous voyiez souper nos élégantes, si vous saviez comme toutes ces nymphes mangent, vous ne comprendriez pas pourquoi ces jeunes femmes sont si maigres. Vrai, quand on a assisté à l'un de nos grands soupers de bal, quand on a vu ces frêles beautés à l'ouvrage, quand on a mesuré de l'œil ce qu'elles ont englouti de jambons, de pâtés, de volailles, de sautés de perdreaux et de gâteaux de toute espèce, on a le droit d'exiger d'elles des bras plus ronds et des épaules mieux réussies. (Madame Émile de Girardin.)

GOUT.

Il faut que dans le fond, quoiqu'elle ne paraisse pas toujours, les femmes aient une grande confiance au jugement et au goût les unes des autres. Un homme est une marchandise qui, en circulant entre leurs mains, hausse quelque temps de prix, jusqu'à ce qu'elle tombe tout à coup dans un décri total, qui n'est d'ordinaire que trop juste. (Madame de Charrière.)

GOUVERNEMENT.

Le monde n'est si mal gouverné que parce qu'il est gouverné par ce qu'on nomme l'amour. (Mademoiselle de Sommery.)

GOUVERNER.

Je n'ai aucune ambition : je ne veux point gouverner ; je n'y trouverais aucun plaisir. Il n'en est pas de même des Françaises : la moindre servante se croit très-propre à diriger l'État ; je trouve cela tellement ridicule, que j'ai été guérie de toute manie de ce genre. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

*

Les femmes, et surtout les religieuses, sont plus difficiles à gouverner que les hommes. (Madame DE POMPADOUR.)

GRACE.

Il y a toujours, dans la société des femmes, une sorte de grâce qu'on n'acquiert pas ailleurs. (Duchesse D'ABRANTÈS.)

HABITUDE.

On est étonné tous les jours de la constance de beaucoup de liaisons mal assorties : la seule habitude en est la cause : on n'ose point dire à une femme qu'on ne l'aime plus ; et une femme, qui est rarement effrayée du nombre, aime mieux avoir plusieurs amants que d'en perdre un seul ; quand il ne servirait que pour donner de la jalousie aux autres, on le garde. (Madame DE PUISIEUX.)

HAINE.

La haine des femmes est vive et implacable : il y a des offenses qu'elles ne pardonnent jamais, et on risque beaucoup plus qu'on ne pense à blesser leur gloire : moins leur ressentiment éclate, plus il est terrible ; il s'irrite en le retenant. (Madame DE LAMBERT.)

HOMME.

Nous portons aux hommes une vénération bien singulière pour n'oser avoir avec eux rien de commun que les défauts. Peut-être ne serions-nous pas fâchées d'égaler leur savoir, et de ne plus passer pour ignorantes ;

mais je crois qu'ils nous accuseront encore longtemps d'indiscrétio de caprices, de frivolité, d'inconstance de peu d'entendement, d'att chements pitoyables, etc. Nous avons, cependant, le germe de tout les vertus qui sont en eux ; mais, soit défaut d'éducation, soit faibles de notre part, ce germe ne produit rien en nous. (Madame DE PU SIEUX.)

HONNÊTETÉ.

La femme la plus honnête ne résiste pas à la tentation de parait séduisante, et, sans songer à donner une espérance, elle n'est pas fâch de laisser un regret. (Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

HONNEUR.

Parce que les femmes ne se battent point en duel, on ne dit poi une femme d'honneur. Mais l'honneur n'est-il donc qu'au bout l'épée ? J'aurais cru qu'il était en quelque sorte la fleur de l'honnêtet et, sur ce point, je suis persuadée que les femmes ne le cèdent ni leurs amis, ni à leurs amants, ni à leurs frères. (Madame D'AGOUT

*

L'honneur de l'homme serait bien peu de chose s'il tenait à la rol d'une femme. (GEORGE SAND.)

*

Dès qu'une femme a banni de son cœur cet honneur tendre et dél cat qui doit être la règle de la vie, tremblez pour les autres vertu (Madame DE LAMBERT.)

*

L'honneur essentiel d'une femme consiste dans sa vertu.

Celui que le monde exige d'elle consiste à paraître en avoir.

Le véritable, cependant, est celui qui réunit la réalité et l'opinior (Madame DE VERZURE.)

HORIZON.

La femme n'a jamais qu'un horizon borné : les murs de la maiso conjugale le mesurent. (Madame DE STAEL.)

HUMANITÉ.

Tant qu'on ne saura pas utiliser convenablement les facultés intellectuelles de la femme, l'humanité progressera très-lentement. (Madame Flora Tristan.)

HUMILITÉ.

Je ne suis pas de l'avis de madame de Lambert qui voulait qu'une femme dont les désordres sont connus parût humiliée. L'humilité n'est plus d'usage, c'est la vertu des idiotes. Si toutes les femmes qui ont eu des aventures avaient l'air humble et repentant, on verrait bien des yeux baissés! Elles feront beaucoup mieux de cesser d'être folles, et de conserver le même air qu'elles avaient auparavant. L'humilité n'est presque toujours que le masque de l'hypocrisie. (Madame de Rieux.)

HYPOCRISIE.

Nous autres femmes, nous sommes toutes de vraies hypocrites, nous le sommes toujours. Grâce à l'éducation que vous nous donnez, messieurs, nous apprenons à vous tromper quand il nous plaît; il n'y en a pas de si sotte parmi nous qui ne puisse vous faire voir blanc ce qui est noir. (Madame du Barry.)

IDÉAL.

Malheur aux femmes qui, possédant les biens réels de la vie, une famille honnête, l'estime et l'affection de ceux qui les entourent, s'en vont se créant des chimères, ou rêvant un idéal qui dans cette vie ne peut exister que comme rare exception! (Madame Gatti de Gamond.)

IDOLE.

Les femmes, avec leur imagination vive, leurs cœurs tendres et leurs âmes pures, se créent des idoles auxquelles elles prodiguent leurs adorations, en faisant de leurs cœurs des temples où le faux dieu est adoré; mais, hélas! cet objet de leurs vœux les meilleurs et les plus passionnés, trop tôt prouve qu'il est de l'argile le plus vil et

non pas d'or pur, et, quoique la pitié veuille intervenir pour voiler ses défauts, ou même pour le chérir en dépit de ses défauts, la vertu, la raison et la justice conspirent enfin pour le détruire. (Lady Blessington.)

IGNORANCE.

... L'ignorance érigée en système, par rapport à la femme, est encore plus funeste qu'injuste.

Maris, qui redoutez si fort l'instruction, vous ne redoutez donc point l'ignorance?... Cette majestueuse autorité que votre esprit inquiet enserre avec tant de jalousie, et que vos mains débiles maintiennent avec des frais, hélas! si souvent insuffisants, vous la croyez donc bien dûment garantie par l'amoindrissement de celle sur laquelle elle doit s'exercer? Vous ne vous dites pas que l'obstacle qu'on n'ose braver, on l'élude; que la montagne qu'on ne peut gravir, on la tourne, et que l'œuvre de la force a toujours été de produire la ruse?... Vous ne craignez pas que vos propres armes ne se retournent un jour contre vous, et que, dans le vide de son esprit et l'oisiveté de son cœur, cette femme, à qui appartiennent désormais l'avenir de vos enfants et l'honneur de votre famille, ne cherche, en dehors de son monotone foyer, des émotions plus imprévues et des joies plus vivantes... Vous ne craignez pas que l'ennui pesant et lourd qui énerve le corps, qui démoralise l'esprit, ne soit pour elle un conseiller perfide, et ne devienne tôt ou tard un tentateur dangereux? Ces matinées paresseuses que l'étude n'a jamais remplies et auxquelles succèdent ces soirées si pleines de vanité et de prestige, rien de tout cela ne vous effraye... Poupée ignorante et vaine, quand vous l'avez couverte de dentelles, de diamants et de fleurs, vous lui ouvrez le monde sans soucis, et vous voulez qu'elle traverse la douce et frivole admiration qui l'y attend et la poursuivra sans que son flatteur encens l'enivre... Mais où prendrait-elle la résistance?... Fous! qui lui enlevez les livres et lui laissez les rêves... Ah! vous en faites trop, ou trop peu...

En fermant devant elle le monde de l'intelligence et de la pensée, comme celui de l'activité pratique, il faudrait en même temps glacer ses passions, éteindre son imagination et son cœur, car la nature ne renonce pas aussi facilement à ses droits, et ce qu'on lui retire d'un côté, elle le reprend de l'autre...

*

Il est plus difficile à une femme qui a de l'esprit et de la vertu de confesser qu'elle a une violente inclination pour un homme qui n'a point d'amour pour elle que d'avouer qu'elle souffrirait agréablement la passion d'un amant. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

*

Ninon de Lenclos dit que « rien n'est plus propre à augmenter une inclination naissante dans le cœur de la plupart des femmes, que d'apprendre que ceux qu'elles aiment sont aimés. » Si Ninon a dit vrai, la plupart des femmes auraient donc plus d'amour-propre que d'amour. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

INCOGNITO.

Une belle personne n'est jamais ni sotte ni spirituelle incognito. (Madame NECKER.)

INCONDUITE.

Je suis persuadée que les désordres de notre sexe ne viennent que de la fausseté des hommes. Une femme qui a été trompée une première fois ne veut plus l'être, et donne tête baissée dans tous les plaisirs qui se présentent à elle : autant être déshonorée tout à fait, que de l'être à demi. Pourquoi se gêner, dira-t-elle, pour un reste d'honneur qui ne tient plus à rien, et qui, dans le fond, n'est qu'une chimère? (Madame DE PUISIEUX.)

INDULGENCE.

Les femmes ont toujours plus que les hommes ce tact délicat qui produit l'indulgence. (Madame DE BAWR.)

*

Les femmes, en général, ont toujours de l'indulgence pour tout ce qui porte le caractère de la tendresse. (Madame DE TENCIN.)

veine moins compacte se brise, et tout le marbre est mis au rebut. (Madame NECKER.)

IMMODESTIE.

Quand nous voyons, dans nos fêtes les plus élégantes, cette tactique nouvelle, qu'on pourrait appeler la *chasse au lion;* quand nous voyons nos jeunes femmes traquer l'homme à la mode dans un bal comme un daim dans une forêt, le relancer de salons en salons, guetter son passage dans l'embrasure des portes, l'attirer du regard, le provoquer de la voix en répétant son nom, et, s'il passe sans les voir, entreprendre, en compagnie d'une amie, d'une confidente victime, un voyage plus que sentimental à sa poursuite, au lieu d'attendre patiemment et dignement qu'il daigne venir jusqu'à elles, nous trouvons cela très-peu modeste, mais très-humble, et nous le disons. (Madame DE GIRARDIN.)

IMPERTINENCE.

Quand une femme souffre une première impertinence, c'en est fait d'elle. (Madame DU BARRY.)

IMPRESSIONS.

Malheur aux femmes chez qui la raison ne combat pas les impressions, et qui s'y abandonnent sans même essayer de les combattre! (Madame GATTI DE GAMOND.)

INCLINATION.

L'inclination est une chose affective où la raison n'a point de part; car il se trouve quelquefois que la raison veut une chose, et notre inclination une autre; et, quoique nous connaissions que ce que nous aimons soit moins aimable que ce que nous n'aimons pas, nous ne laissons cependant pas de l'aimer. Mille effets prodigieux de cette inclination aveugle en prouvent évidemment la force. On a vu des hommes de grand esprit aimer des femmes qui n'en avaient point, et des femmes de beaucoup de mérite favoriser des hommes méprisés de tout le monde, tandis qu'elles en méprisaient d'autres qui étaient dignes d'estime. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

*

On pardonne les infidélités, mais on ne les oublie pas. (Madame DE LA FAYETTE.)

*

CONSEIL AUX FEMMES.

On gagne les cœurs; mais on ne peut les retenir quand ils s'échappent. Les femmes qui ont des amants inconstants ont pour méthode de leur donner de la jalousie, ou de les quereller pour les forcer à revenir : quelle erreur! elles ont tous les désagréments d'un commerce sur son déclin, qui ne peut jamais revenir dans sa vivacité; le cœur ne se ralentit pour un objet que parce qu'il commence à être occupé d'un autre, ou qu'il est fatigué de celui qui le remplissait. S'il reprend pour le premier, c'est une illusion des sens qui passe comme une vapeur; le cœur n'a plus alors que des mouvements réfléchis : c'est la reconnaissance qui l'émeut, et l'amour l'agite pour un autre. Tout est contraint dans une personne qui n'aime plus; je le dis encore : nous n'avons qu'un parti à prendre quand nous ne plaisons plus : c'est de chercher querelle, et de nous épargner l'ennui inséparable de la fin d'une liaison; il y a dans l'abandon une sorte de mépris auquel une femme ne devrait jamais s'exposer. Il faut quitter, mais ne pas être quittée. (Madame DE PUISIEUX.)

INFLUENCE.

... Certes, il a fallu aux femmes une bien grande habileté pour arriver à cette influence, malgré tant d'obstacles, malgré ces lois faites contre elles, malgré les craintes soupçonneuses des hommes, si jaloux de leur autorité. Elles ne sont parvenues à prendre cet empire qu'à force de duplicité et d'innocente hypocrisie; elles se sont *résignées*; elles ont accepté avec douceur le rôle modeste qu'on leur imposait pour déguiser leurs prétentions au rôle important qu'elles voulaient jouer; elles ont voilé leur supériorité réelle sous une futilité volontaire, exagérée, insupportable, et elles ont ainsi rassuré leurs tyrans, ou plutôt leurs rivaux, qui, les voyant si folles et si

légères dans leurs plaisirs, ne se sont pas aperçus qu'elles étaient plus que jamais ambitieuses et profondes dans leurs desseins.

Elles ont dansé pour cacher qu'elles pensaient; elles ont déraisonné pour cacher qu'elles devinaient; il y en a même qui ont fait semblant d'aimer pour cacher qu'elles jugeaient; elles ont volé le sceptre et l'ont caché sous des chiffons, et, comme elles étaient bien soumises, on les a laissées régner.

Ce fut un travail merveilleux et tant soit peu diabolique; mais un vieux philosophe de nos amis prétendait que toute Française était plus ou moins douée d'une certaine dose d'infernalité. « Elle n'a pas, ajoutait-il, précisément fait ni signé de pacte avec Satan; oh! non, une Française ne se compromettrait jamais jusqu'à lui laisser de son écriture; mais il s'occupe d'elle, et elle est en coquetterie avec lui. Sans le bien traiter, elle l'écoute, et, s'il n'en conçoit pas de fatuité, ce qu'un homme ferait à sa place, c'est que la fatuité est une espérance, et que Satan habite un royaume où, Dante l'a dit, on n'espère plus! » (Madame Émile de Girardin.)

*

Il n'est point de pays qui atteste plus fortement l'influence de la femme que celui où elle est esclave; car, là aussi, l'homme est nul, et il le restera tant qu'il ne comprendra pas la dignité de l'être qu'il a l'infamie de prosterner à ses pieds au lieu de l'asseoir à ses côtés. (Madame de Carlowitz.)

*

Enthousiastes de la beauté, avides d'impressions nouvelles, les femmes semblent destinées à entretenir cette flamme d'inspiration qui ne se sépare jamais d'une vive sensibilité. Et si, comme artistes, la force créatrice leur manque peut-être à elles-mêmes; si, malgré de brillants succès, on ne peut leur attribuer aucune de ces grandes œuvres qui font la gloire d'un siècle et d'une nation, elles sont du moins faites pour se placer avant et après l'œuvre du génie, pour en solliciter d'abord l'entreprise et ensuite le perfectionnement. (Madame Necker de Saussure.)

*

La femme qui remplira le mieux sa destination sera celle qui

exercera l'influence la plus heureuse dans la sphère d'activité que les circonstances lui ont assignée. (Madame Necker de Saussure.)

INGRATITUDE.

Une femme ne doit jamais dire d'un homme qu'il est un ingrat, car c'est faire entendre qu'elle l'a mis à même de l'être. (Madame de Rieux.)

*

En amour, l'ingratitude des hommes est presque toujours le prix de nos bienfaits. (Ninon de Lenclos.)

INHUMANITÉ.

Il y a des femmes qui n'ont un cœur que pour aimer les bêtes. La guenon de la marquise de *** mordit au bras une de ses domestiques, et la morsure fut si cruelle, qu'on pensa tout d'abord que la victime n'en reviendrait pas. La marquise gronda sa guenon, et lui défendit bien de ne plus mordre si fort à l'avenir. La fille en fut quitte pour un bras. Quelques jours après sa guérison, la marquise, voyant qu'elle ne pouvait plus en tirer les services accoutumés, la renvoya en lui promettant d'avoir soin d'elle. Comme on lui représentait qu'il y avait de l'inhumanité dans ce procédé : « Que voulez-vous donc que je fasse de cette fille ? répondit-elle avec humeur, elle n'a plus de bras. » (Madame de Rieux.)

INJURES (oubli des).

Il y a actuellement (1752) un homme à Londres, qui a fait des vers sanglants contre moi : il a pris, dit-on, la fuite pour éviter mon ressentiment. Mais il peut revenir : quoique femme, je puis pardonner les injures ; je puis même faire du bien à mes ennemis, et les forcer, sinon à m'aimer, du moins à avoir quelque estime pour moi. (Madame de Pompadour.)

INJUSTICE.

Mon sexe parfois est injuste :
Mais j'absous ce sexe charmant;
Il fut ainsi du temps d'Auguste,
C'est tenir à son sentiment.
. . . . . .
. . . . . .
Cependant j'exalte ces dames;
J'encourage leurs défenseurs;
Je leur donne à toutes des âmes;
Je chante leurs grâces, leurs mœurs,
Et leurs combats, et leur victoire;
Je les compare aux belles fleurs
Qui des campagnes font la gloire :
Elles rejettent mon encens,
Et, ce qu'on aura peine à croire,
Me traitent, dans leur humeur noire,
Presque aussi mal que leurs amants.
Mes vers sont pillés, disent-elles.
« Non, Chloé n'en est pas l'auteur;
Elle fut d'une pesanteur...
Le temps ne donne pas des ailes.
Mon Dieu, reprend avec aigreur,
A coup sûr l'une des moins belles,
Jadis je la voyais le soir;
Alors elle écrivait en prose,
Peut-être hélas! sans le savoir,
Et hasardait fort peu de chose. »
Mesdames, à ne point mentir,
Je prise fort de tels suffrages :
Mais craignez de m'enorgueillir
En me disputant mes ouvrages;
Ne me donnez point le plaisir
De me croire un objet d'envie;
Je triomphe quand vous doutez,
Rendez-moi vite vos bontés,
Et je reprends ma modestie.

(Comtesse DE BEAUHARNAIS.)

INQUIÉTUDE.

L'inquiétude réveille l'amour; en piquant le cœur, elle redouble

ses désirs; et tant que l'on ne possède point un bien, on fait tout ce qu'on peut pour le posséder. On se le figure même plus grand, avant de l'avoir obtenu, qu'on ne le trouve, quand on l'obtient; et souvent ce qui nous trompe agréablement tire sa plus grande gloire de notre erreur, et n'est rien moins que ce que nous l'avions cru. (Madame DE SARTORY.)

*

Donnez des inquiétudes à votre maîtresse; forcez-la de prendre quelque soin de vous conserver, en lui inspirant à propos la crainte de vous perdre. Jamais femme ne vous traitera plus cavalièrement que celle qui vous croira trop amoureux pour la quitter. Sa vertu, moins que son orgueil, la rend intraitable. Semblable au marchand dont vous avez paru trop désirer l'étoffe, elle vous surfait avec aussi peu de ménagement. Modérez donc une imprudente vivacité. Montrez moins de passion, et vous en exciterez davantage. Nous ne sentons le prix d'un bien qu'à l'instant où il va nous échapper. Un peu de manége en amour est indispensable pour le bonheur de deux amants. J'irais peut-être même, au besoin, jusqu'à vous conseiller d'être un peu scélérat. En toute autre occasion, il vaut sans doute mieux être dupe que fripon; mais, en amour, les sots sont seuls des dupes, et les fripons ont toujours les rieurs de leur côté. (NINON DE LENCLOS.)

INSTRUCTION.

Les femmes doivent être instruites, mais non pas être savantes. (Mademoiselle DE L'ESPINASSE.)

*

Ayez une extrême modestie sur votre savoir, mademoiselle, et cachez soigneusement, surtout devant les autres femmes, que vous savez quelque chose qu'elles ignorent. (Madame DE RIEUX.)

*

Vivez en paix, ma chère mère; ne reprenez point le monde; choisissez un certain nombre d'amies pour quelque société, et que ce soient d'honnêtes gens. Vivez à la vieille mode; ayez toujours une fille qui travaille dans votre chambre, quand vous êtes avec un

homme. Défiez-vous des plus sages, défiez-vous de vous-même; croyez une personne qui a de l'expérience et qui vous aime. Vous êtes encore jeune et belle : au nom de Dieu! ne vous commettez pas, et ne commettez pas les autres. Occupez-vous de vos enfants; servez Dieu sans cabale, ne méprisez personne, ne vous entêtez de rien, suivez la voie commune. Soyez simple, et pardonnez à ma tendresse cette petite instruction. (Madame DE MAINTENON.)

INTELLIGENCE.

Il est peu de personnes qui se doutent combien on rencontre communément, parmi les prolétaires, des femmes d'une intelligence remarquable; chez presque toutes, il existe des qualités et des vertus qu'on chercherait vainement dans les rangs des classes supérieures. — A treize ou quatorze ans, les filles de l'ouvrier pourvoient déjà par le travail à leur subsistance; elles continuent à exercer leur état après le mariage, et souvent alors ce sont elles qui font vivre toute la famille, sans cesser de s'occuper pour cela des enfants, du ménage et du mari. — Il faut avoir été témoin de l'activité de ces femmes, de leur bon sens à apprécier toute chose selon sa véritable importance, de leur patience à supporter les peines morales et physiques dont elles sont accablées, de la sympathie qu'elles témoignent pour celles d'autrui. — Il faut, dis-je, avoir vécu de leur vie de souffrance et d'héroïsme, pour s'en faire une juste idée. — La douleur commence pour elles avec l'existence, et ne les quitte qu'au tombeau. Elles ne connaissent l'amour que lorsqu'elles sont filles; aussitôt après le mariage, leur amant devient un maître si dur, si tyrannique, que tout attachement s'évanouit, et l'affection qu'elles ont pour leurs enfants est le seul adoucissement aux maux qui les assiégent pendant la durée de cet esclavage. (Madame FLORA TRISTAN.)

*

L'intelligence créatrice des femmes est incontestable; nier leur talent d'écrire, c'est nier leur faculté de sentir, l'un dérivant naturellement de l'autre. (Madame LOUISE COLLET.)

ISOLEMENT.

Il ne faut pas se le dissimuler; le sort le plus général des femmes

âgées, c'est l'isolement, et les mères de famille n'en sont pas exemptes. Les enfants se dispersent; leur vocation, leur genre de vie, leurs goûts ne s'accordent plus avec les habitudes d'un âge avancé, et l'on se sépare tout en s'aimant. La solitude de fait ou de cœur finit ainsi par devenir le partage d'une foule de femmes, et un sentiment de malheur ou au moins de profond découragement en est trop souvent la suite. (Madame Necker de Saussure.)

IVROGNERIE.

S'enivrer est chose fort commune chez les femmes en France; et madame de Mazarin a laissé une fille, la marquise de Richelieu, qui s'en acquitte à la perfection. (Madame la duchesse d'Orléans.)

*

L'ivrognerie n'est que trop à la mode parmi les jeunes femmes...

...Les cavaliers boivent aussi volontiers avec la femme de chambre qu'avec sa dame, lorsque celle-ci est coquette; mais, à dire vrai, ce n'est pas tant ces filles qui boivent ici jusqu'à l'ivrognerie que des personnes de bien plus grande qualité. (Madame la duchesse d'Orléans.)

JALOUSIE.

La jalousie est un mal si commun chez les femmes, elle influe tellement sur leur bonheur, elle les compromet si souvent et de tant de manières, qu'il est impossible qu'une suite de développements qui leur montrent à chaque mot jusqu'à quel point cette passion peut les égarer, ne leur offre pas une utile et grande leçon. (Madame de Salm.)

*

Les femmes qui sont ici jalouses de leurs maris le sont par ambition plutôt que par amour, car elles veulent toutes gouverner, et il n'est pas de cuisinière qui ne se croie capable de gouverner l'État; de sorte que si elles n'ont pas d'empire sur leurs maris, elles sont furieuses. Le mieux est d'aimer son mari par devoir, et non par passion, de vivre avec lui en paix et amicalement, mais de ne pas se tracasser

du cours qu'il donne à ses passions. De cette manière, on reste toujours bons amis, et la paix et l'harmonie se maintiennent dans le ménage. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

JALOUX.

Les femmes détestent un jaloux qui n'est point aimé, mais elles seraient fâchées qu'un homme qu'elles aiment ne le fût pas. (NINON DE LENCLOS.)

JEU.

... On a beaucoup écrit et déclamé contre le jeu : les raisons ne manquent point, et c'est un champ très-vaste pour l'éloquence. Mais je crois que le tableau des extrémités humiliantes dans lesquelles cette horrible passion entraîne, doit faire plus d'impression que tous les raisonnements possibles. J'en ai eu moi-même quelques accès ; mais j'ai su, et j'ai été témoin de tant de détails révoltants et douloureux dans la situation d'une très-aimable personne livrée à ce vice, que je l'ai pris en horreur, et je souffre à l'aspect des femmes qui s'y abandonnent : elles sont encore plus à plaindre que les hommes ; ayant moins de distractions, moins de ressources, et plus de sensibilité, de maintien et de délicatesse, elles en ressentent les suites funestes plus avant dans l'âme, si je puis m'exprimer ainsi. Un joueur poussé à bout par sa mauvaise conduite et par le malheur, a la ressource de se désespérer tout haut, de se fuir soi-même, de choisir quelque parti extravagant, d'avoir recours à d'autres vices, et de s'en étourdir ; mais une malheureuse femme est forcée par son état à renfermer sa peine dans soi-même, à s'en abreuver l'âme dans la solitude, et à ne pouvoir chercher de la distraction que dans l'exercice de ses devoirs, où elle est si loin d'en trouver, qu'ils ne lui en deviennent, au contraire, que plus pénibles... (Madame DE ROSEMBERG.)

*

Les hommes se devraient bien garder de jouer avec les femmes, et cela pour deux raisons : la première, qu'on n'ignore pas et qu'on peut dire, c'est qu'elles jouent mal ; et la seconde, qu'on n'ignore pas davantage mais que l'on ne dit point, c'est qu'elles sont friponnes... Les hommes qui ont leurs raisons pour perdre au jeu avec les femmes, feraient

beaucoup mieux de leur ouvrir leur bourse sans cette formalité : ils s'épargneraient de la mauvaise humeur et de l'ennui, et sauraient beaucoup plus tôt à quoi s'en tenir. Il y a des joueuses traîtresses, qui font espérer, en commençant une partie, des choses dont elles ne se souviennent plus après, et qui laissent perdre à un homme des sommes considérables, sans que cela tire à conséquence pour elles. J'ai été à portée de faire ces observations, et quelques autres qui me mettraient mon sexe à dos, si je les communiquais, mais je n'en ferai rien. (Madame DE RIEUX.)

*

Il faut attendre qu'une femme cesse d'être jolie pour pouvoir juger de son mérite et de ses talents. (Madame D'ARCONVILLE.)

JOUISSANCE.

Il est peut-être plus difficile de se détacher d'une femme à qui l'on n'a jamais plu, que de celle dont on a été aimé. Quelque chose qu'on puisse dire en faveur de la jouissance, elle diminue toujours de la vivacité des désirs; et la curiosité, jointe à la résistance, les augmente beaucoup. Aussi voit-on ordinairement que les passions les plus malheureuses sont les plus constantes. (Madame D'ARCONVILLE.)

LACHETÉ.

Il n'appartient qu'à un lâche de faire à une femme un déshonneur de son amour, puisqu'elle ne peut jamais vous faire un déshonneur du vôtre. (Madame DE LAMBERT.)

LAIDE.

UN AVEU PEU COMMUN.

J'ai toujours été laide, et je le suis devenue encore plus des suites de la petite vérole; ma taille est montrueuse de grosseur, je suis aussi carrée qu'un cube; ma peau est d'un rouge tacheté de jaune; mes cheveux deviennent tout gris; mon nez a été tout bariolé par la petite vérole, ainsi que mes deux joues; j'ai la bouche grande, les dents gâtées, et voilà le portrait de mon joli visage. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

LAIDEUR.

Je demandais un jour à un homme aimable qui venait d'épouser une femme fort laide, pourquoi il s'était marié si soitement. « Madame, me répondit-il, c'est afin que la femme que j'ai prise me sache gré d'avoir bien voulu d'elle, lorsque personne n'en voulait. J'en aurais bien pris une dont tout le monde eût voulu, ajouta-t-il, mais elle m'aurait trouvé trop heureux de l'avoir : avec celle que je viens d'épouser, je n'ai rien de semblable à craindre. — Monsieur, lui répliquai-je en riant, prendre une femme laide à faire peur, afin de se mettre à couvert de l'orgueil d'une jolie femme, c'est croire que celle-ci voudra bien se rendre justice, ce qui ne me paraît pas bien sûr. » (Madame de Rieux.)

*

La laideur est la meilleure gardienne d'une jeune fille, après sa vertu. (Madame de Genlis.)

*

Les qualités de l'esprit et de l'âme nous font des amis, mais la beauté nous fait des amants. Les hommes ne deviennent point amoureux d'une femme laide, quoiqu'elle ait de l'esprit. Elle peut se faire aimer beaucoup, mais on se trompe certainement sur la nature des sentiments qu'on ressent pour elle. L'amour n'est autre chose que le désir ardent de s'unir à la personne aimée : la laideur ne peut exciter ce désir. (Madame de Rieux.)

*

Ce qu'il y a d'injuste dans la laideur, c'est qu'elle éteint et ensevelit le mérite des femmes. (Madame de Lambert.)

*

Une femme laide ne peut réparer ce qui lui manque du côté de la figure, qu'en ornant son esprit, si elle en a ; et, si elle en manque, il faut qu'elle renonce à tous les plaisirs ; ils ne sont pas faits pour elle. Il n'y a que Dieu qui puisse donner quelque consolation aux

femmes laides et sottes : c'est ce qu'elles comprennent elles-mêmes par une sorte d'instinct qui leur est propre ; car elles sont ordinairement dévotes. (Madame DE RIEUX.)

AVANTAGES DE LA LAIDEUR.

Il faut bien de l'agrément, bien des ressources dans l'esprit pour faire passer ce défaut, tout faible qu'il devrait être. Voilà les désavantages de la laideur; mais qu'elle est utile d'ailleurs !

Une femme constatée laide le sait ordinairement; et, si par hasard elle s'en faisait accroire là-dessus, le monde la désabuserait bientôt.

Elle s'occupe de perfectionner son caractère, sa raison, son esprit; c'est sa toilette.

Elle veut réunir le solide et l'agréable; rien ne lui échappe des soins qui plaisent dans la société : elle en fait une étude; puis elle s'en forme une habitude.

Elle devient enfin une femme extrêmement aimable, dont tout le monde recherche l'estime et l'amitié.

Elle s'est procuré du côté de l'esprit une valeur bien plus réelle, plus durable, et plus véritablement flatteuse que la beauté qui lui a été refusée par la nature.

Joignez à cela qu'elle se doit à elle-même tous ces avantages; qu'elle les a acquis, et que son mérite est entièrement à elle, et ne dépend pas d'un goût arbitraire ni d'une distribution du hasard, comme la beauté.

Cette femme donnerait envie d'être laide, si toutes celles qui le sont faisaient un aussi bon usage de ce petit malheur.

Il ne tient qu'à elles; la beauté n'intéresse que les sens, et n'a de pouvoir que sur eux. L'empire de l'esprit est celui de l'âme; ses charmes, loin de se faner, se renouvellent à chaque instant.

Une âme bien composée, que la raison, l'esprit et le jugement ont formée, est le partage de la laideur, quand elle sait prendre le bon parti. (Madame DE VERZURE.)

*

J'aimerais quasi mieux être morte que laide. (Madame DU BARRY.)

LARMES.

Peut-être les femmes ont-elles tort de commander au nom des larmes, et d'asservir ainsi la force à leur faiblesse : mais, quand elles ne craignent pas d'employer ce moyen, il réussit presque toujours, au moins pour un temps. (Madame DE STAEL.)

LECTURE.

Il serait à souhaiter que les femmes aimassent à lire, et qu'elles lussent avec quelque application. Cependant il s'en trouve qui ont naturellement beaucoup d'esprit, qui ne lisent presque jamais ; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces femmes qui ont infiniment d'esprit, aiment mieux s'ennuyer quelquefois horriblement lorsqu'elles sont seules que de s'accoutumer à lire. Il est pourtant certain que la lecture éclaire si fort l'esprit, et forme si bien le jugement, que la conversation toute seule ne peut le faire aussi parfaitement. La conversation ne donne que les premières pensées de ceux qui parlent; mais la lecture donne le dernier effort de l'esprit de ceux qui ont fait les livres que vous lisez; de sorte que, quand même on ne lit que pour son plaisir, il en demeure toujours quelque chose dans l'esprit de la personne qui lit, qui le pare et qui l'éclaire. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

*

Mon sexe, dites-vous, déshérité des cieux,
Ne sait juger ni vers ni prose.
Un style clair et pur, obscur ou vicieux;
Du bon ou du mauvais : c'est pour lui même chose.
Jamais de l'analyse il ne prit le compas;
Enfin, de l'art d'écrire il ne se doute pas.
Eh bien, passe pour l'art d'écrire :
Mais il faut nous permettre au moins de savoir lire.
Si vous tenez rigueur, si vous n'accordez rien,
Nous lirons malgré vous, et nous lirons très-bien.
On a vu, grâce à la sottise,
On voit et l'on verra pédants lourds et diffus
Écrire sans s'entendre et sans être entendus,
Et s'admirer surtout, quoique la raison dise.
Mais femme en l'art des mots est beaucoup moins apprise;

De la clarté du sens elle fait plus de cas,
Et n'admire jamais ce qu'elle n'entend pas.

(Madame VICTOIRE BABOIS.)

LETTRE.

Une femme qui écrit une lettre, avec le soin de cacher qui l'écrit et à qui elle est écrite, a du moins dans le cœur quelque léger sentiment de tendresse qu'elle ne veut pas qu'on sache. L'amour aime, de sa nature, tellement le secret et le mystère, qu'on peut dire que tout ce qui n'est ni secret ni mystérieux n'est point amour.

Il ne faut jamais découvrir tout le secret de son cœur en certaines occasions; et il y a une espèce de sentiments qu'on ne doit jamais savoir qu'en les devinant. (Mademoiselle DE SOUDÉRI.)

*

Peu de temps après mon début dans le monde, à propos de mes petites confidences, ma tante me dit qu'une femme, voulant ôter toute espérance à un homme amoureux d'elle, ne devait jamais lui écrire; que, dans ce cas, la lettre même la plus rigoureuse, est toujours une fausse démarche, et souvent une imprudence. (Madame DE GENLIS.)

LIAISONS.

Soyez circonspecte dans vos liaisons avec les femmes : il vaut mieux être vue à l'Opéra avec tel homme, qu'avec telle femme au sermon. (Conseil adressé par madame DE MAINTENON à la jeune marquise d'Avrincourt.)

*

Une femme du monde se lie avec une autre femme du même genre; elles sont également jolies, aimables : toutes deux aiment le plaisir; mais toutes deux désirent de plaire exclusivement. Elles s'aperçoivent réciproquement qu'elles se nuisent, que leur principal objet ne peut être rempli tant qu'elles séront en liaison; la froideur s'introduit; l'envie détruit le penchant qu'elles sentaient ou croyaient sentir l'une pour l'autre; elles se cherchent des torts; et l'on s'en trouve toujours lorsqu'on est guidé par la prévention ou l'envie; elles s'é-

loignent comme de concert, se quittent enfin et rompent toute liaison. (Madame DE VERZURE.)

*

Les femmes paraissent avoir peu de chose à craindre des liaisons qu'elles forment entre elles. La vanité, l'envie semblent être les seuls écueils qu'elles ont à prévoir et à éviter, en se liant ensemble; et il y en a bien d'autres.

Celles dont le cœur est bien fait sont portées à la confiance : incapables de la moindre fausseté, elles agissent avec franchise. Le plaisir de développer leur âme les entraîne à des aveux dont une amie profite, soit en leur conseillant le vice, sous le nom de *revanche* ou de *vengeance*, soit en aigrissant de petits chagrins qu'elle sait faire valoir, pour amener une innocente victime au point de se sacrifier, dans la seule vue de la rendre aussi coupable qu'elle.

Une femme dont la conduite n'est pas à l'abri de reproche cherche ordinairement à se lier avec des femmes raisonnables pour établir sa réputation, ou pour empêcher qu'elle ne reçoive quelque échec ; ou bien, si ses mœurs sont entièrement corrompues, elle cherche à s'autoriser dans son désordre, en favorisant celui de ses semblables, en les attirant dans le piége, en les engageant à devenir coupables, et en rendant leurs fautes publiques, afin qu'elles ne puissent être ramenées à la vertu. (Madame DE VERZURE.)

LIBERTÉ.

La femme n'aura la liberté du cœur que quand elle aura la liberté de la vie... et elle n'aura la liberté de la vie que par le travail direct, productif et indépendant...

Qu'elle ne fasse donc pas fausse route...

Elle n'atteindra son niveau qu'en vertu de l'utilité de ses œuvres, non par la vanité de ses prétentions; elle n'élèvera son rôle que si elle le revêt d'une action et plus efficace et plus digne; elle ne reprendra son droit qu'en l'appuyant sur son devoir... Qu'elle prélude donc par la gravité et l'étude, par le travail et le dévouement... (Madame GAUTHIER-COIGNET.)

*

Des femmes libres sauveraient des empires ; des femmes esclaves les conduisent à leur ruine par la pente irrésistible de la corruption et du déshonneur. (Madame Gatti de Gamond.)

LIBERTINAGE.

Il y a des femmes qui commencent par le libertinage sans avoir passé par les différents degrés qui conduisent à ce vice. (Madame d'Arconville.)

*

Il n'y a pas de plus mauvaise compagnie pour une femme qu'un mari libertin. (Madame de Puisieux.)

LIVRES.

Les hommes ont si mauvaise opinion de l'esprit des femmes, qu'ils font pour elles des livres à part, des méthodes particulières, comme on fait aux enfants des catéchismes à leur portée. (Madame de Rieux.)

*

Chacun des livres d'une femme porte l'empreinte de l'affection qui l'inspira. C'est surtout à propos des ouvrages de femmes que l'on peut s'écrier avec M. de Buffon : « Le style est l'homme. » (Madame de Girardin.)

LOGIQUE.

Les femmes ont trop d'imagination et de sensibilité pour avoir beaucoup de logique. (Madame du Deffant.)

LOI.

Comme les femmes peuvent, par la mort de leurs maris, devenir tutrices de leurs enfants, il me semble qu'il est indispensable de leur

ıner une connaissance au moins élémentaire des lois et de la constitution de leur pays. (Madame DE GENLIS.)

LOUANGE.

Vous dites : « Madame une telle, si douce, si vertueuse; madame une telle, si jolie, si spirituelle; » la première se fâche et dit : On me nomme douce et vertueuse, je suis donc laide et sotte; » la seconde s'inquiète et dit : « On me désigne comme spirituelle et jolie, je suis donc méchante et compromise. » On ne loue jamais bien une femme quand on en loue deux. Les louanges se détruisent mutuellement ; il n'y a qu'un seul moyen de faire un bel éloge d'une femme, c'est de dire beaucoup de mal de sa rivale. (Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

*

C'est le mérite de ceux qui louent, qui fait le prix des louanges. (Mademoiselle DE L'ESPINASSE.)

*

La femme la mieux louée est celle dont on ne parle pas. (Madame DE PUISIEUX.)

*

Celle qui souffre en sa présence
Qu'on vante en elle des appas
Ou des appas qu'elle n'a pas,
N'est qu'une idole qu'on encense :
Une juste louange a de quoi nous charmer;
Mais un esprit bien fait doit prendre
Bien moins de plaisir à l'entendre
Que de peine à la mériter.

(Madame DESHOULIÈRES.)

*

Il n'y a point de meilleure préparation que les louanges, pour faire recevoir favorablement une déclaration d'amour. (Madame DE SARTORY.)

*

La femme est imbécile par nature; il semble que, pour contrebalancer l'éminente supériorité que ses délicates perceptions lui donnent sur nous, le Ciel ait mis à dessein dans son cœur une vanité aveugle, une idiote crédulité. Il ne s'agit peut-être pour s'emparer de cet être si subtil, si souple et si pénétrant, que de savoir manier la louange et chatouiller l'amour-propre. Parfois les hommes les plus incapables d'un ascendant quelconque sur les autres hommes en exercent un sans bornes sur l'esprit des femmes. La flatterie est le joug qui courbe si bas ces têtes ardentes et légères.

Malheur à l'homme qui veut porter la franchise dans l'amour! (George Sand.)

*

Nous avons peine à louer. L'envie ou la honte nous ferme la bouche, quand il s'agit d'exalter nos semblables, et surtout celles que nous sentons valoir mieux que nous. Les hommes ont un peu plus d'équité. Un homme convient assez volontiers du mérite d'un autre homme. Pourquoi cette différence? Nos éloges, non plus que les leurs, n'ôtent rien à la personne qui loue, et ils ajoutent à celle qui a loué. (Madame de Puisieux.)

LUXE.

Les recherches du luxe sont souvent aussi incommodes qu'onéreuses.

Une femme qui tient un cercle est entourée de mille petits meubles ou embarrassants, ou fragiles, qui exigent une attention et qui ne sont commodes qu'aux yeux des autres.

Que de belles porcelaines, que de magots de la Chine, que de dorures, que d'ornements que la cupidité a imaginés pour nourrir la vanité! (Madame de Verzure.)

MAITRESSE.

Ce n'est point par les soupçons qu'on affermit la fidélité d'une *maîtresse;* ils ne peuvent, au contraire, que l'affaiblir, car c'est la

familiariser avec des sentiments dont la seule idée doit lui sembler un crime. En paraissant craindre son inconstance, vous l'accoutumez à la regarder comme possible, à se la reprocher moins; et vous l'avertissez de se faire un mérite de ce qui ne doit être qu'un devoir. (Ninon de Lenclos.)

*

Il est souvent plus difficile de se débarrasser d'une maîtresse que de l'acquérir. (Ninon de Lenclos.)

*

Une maîtresse abandonnée devient toujours une ennemie irréconciliable pour l'amant qui l'a quittée. (Madame de Puisieux.)

*

Les maîtres sont comme les maîtresses : quelque service que vous leur ayez rendu, ils cessent de vous aimer dès que vous cessez de leur plaire. (Madame de Lambert.)

*

Un des plus grands maux est d'avoir à regretter un bien qui existe encore, mais qui n'existe plus pour nous. C'est pour cette raison qu'on se console plus aisément de la mort de sa maîtresse que de son infidélité. (Madame d'Arconville.)

MAITRESSE DE MAISON.

Il faut qu'une maîtresse de maison interrompe adroitement les personnes qui s'appesantissent sur des arrangements particuliers : on a tort de dire qu'il suffit à une maîtresse de maison de laisser aller les choses, son rôle est toujours de recueillir le volant quand il tombe de la raquette. (Madame Necker.)

*

Il faut toujours qu'une maîtresse de maison adresse la parole à une *personne qui entre dans* sa chambre... Personne n'entre chez *madame la duchesse de* Grammont, qu'elle ne se lève, et n'entame

une conversation debout, et avant de se rasseoir; ensuite elle se remet, continue le sujet qui occupait sa société avant cette interruption, et néglige alors impunément l'homme qui vient d'entrer tant que sa société dure. Cette règle, cependant, ne convient qu'aux hommes; car les femmes exigent plus de soins. C'est donc immédiatement, et en entrant, qu'il faut faire accueil à ceux qui viennent nous voir : le délai est un manque d'attention, une impolitesse. (Madame Necker.)

MALADRESSE.

Une femme qui laisse maladroitement son mari se rassasier de son bonheur court grand risque de ne pas voir ce bonheur durer longtemps. (Madame Charles Reybaud.)

MALHEUR.

Ce n'est pas le premier amour qui est ineffaçable, il vient du besoin d'aimer; mais, lorsque, après avoir connu la vie, et dans toute la force de son jugement, on rencontre l'esprit et l'âme que l'on avait jusqu'alors vainement cherchés, l'imagination est subjuguée par la vérité, et l'on a raison d'être malheureuse. (Madame de Stael.)

MALVEILLANCE.

Dans ce siècle de liberté, ce qui rend nos fêtes plus brillantes qu'amusantes, c'est le peu de cordialité qui y règne; on ne s'y donne même plus la peine de cacher sa malveillance, elle se lit dans tous les regards. Qu'une femme soit belle ou non, elle se sent sous le joug d'une observation ennemie, également sévère pour ses agréments ou pour ses défauts. Les plus courageuses se révoltent contre l'impression désagréable qui naît de cette certitude, et prennent les airs d'une gaieté que démentent leurs éclats de rire forcés et leurs yeux inquiets; car elles les portent malgré elles du côté d'où partent les traits qu'elles redoutent. Alors, se venger de la malveillance en cherchant un moyen d'exciter le dépit, l'envie, devient l'arrière-pensée générale; on s'agite pour faire croire qu'on s'amuse, on se donne l'apparence d'un triomphe quand on dévore une humiliation; enfin on est plus ou moins torturé par mille petits supplices d'amour-

propre, qui font de ces bals pompeux des soirées et des nuits fort tristes. (Sophie Gay.)

MARI.

Les femmes font des frais pour tout le monde, excepté pour leurs maris. Ces pauvres maris ont d'étranges et tristes priviléges! Pour eux, on ne daigne pas fermer la porte de son cabinet de toilette, ni faire des papillotes; pour eux, on dédaigne les formules du monde bien élevé. On a sans scrupule des familiarités impertinentes, des mots qu'on ne dirait pas à un domestique... Et puis, les femmes s'étonnent, se plaignent de n'être plus aimées! (Madame Charles Reybaud.)

*

Une honnête femme doit être contente de son mari quand il ne la bat pas, ne la gronde pas, et ne la laisse manquer de rien. (Madame de Brissac.)

*

Quelques femmes ne peuvent réussir à gouverner leurs maris, mais il n'y a pas un mari peut-être qui parvienne à gouverner sa femme. (Mademoiselle de Sommery.)

*

Fort peu de femmes aiment leurs maris; il n'y a point de maris qui, malgré leurs distractions, ne soient attachés à leurs femmes. (Mademoiselle de Sommery.)

*

Beaucoup de maris trompent leurs femmes, presque toutes les femmes trompent leurs maris : la coquette et la dévote par-dessus toutes les autres. (Mademoiselle de Sommery.)

*

Sans estime, l'affection d'un mari pour sa femme est nulle; la confiance est la mesure de l'affection. (Madame de Praslin.)

MARIAGE.

Se marier, avoir des enfants, c'est mettre hardiment à cette loterie du sort où l'on prend si rarement de bons billets. (Mademoiselle DE L'ESPINASSE.)

*

Il est toujours imprudent d'épouser par amour celui ou celle à qui on ne peut pas en inspirer. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

« Le mariage est une loterie où les hommes jouent leur liberté, et les femmes leur bonheur. » Cette pensée d'un de nos moralistes devrait nous porter à réfléchir. Mais le temps où l'on a besoin de réflexions est celui où l'on en fait le moins. Il suffit qu'un homme nous plaise, pour nous persuader qu'il a toutes les qualités qu'il nous faut. Cependant ce n'est pas l'affaire d'un jour que de connaître un homme. Il faudrait qu'une fille sacrifiât quelques années de son impatience à étudier le caractère de l'amant ou de l'époux qu'elle s'est choisi...—Bah ! dit-on, l'amour vient après le mariage. —Non, mademoiselle, l'amour ne naît pas du sein de l'indifférence, et c'est ordinairement là l'effet de l'hymen. (Madame DE RIEUX.)

*

Le paysan turc aime sa compagne comme un père et comme un amant; jamais il ne la contrarie sciemment et volontairement, et il n'est pas de contrariété à laquelle il ne se soumette de bonne grâce pour l'amour d'elle. La femme vieillit de bonne heure dans ces climats, sous l'influence d'une nourriture grossière et malsaine et de couches fréquentes dont ni l'art ni la science n'atténuent le danger. L'homme, au contraire, mieux constitué pour supporter les fatigues et les privations, jouit d'une verdeur presque éternelle. Rien n'est moins rare ici qu'un vieillard de quatre-vingts et quelques années entouré de petits enfants qui sont sa chair et ses os. Malgré cette disproportion entre l'homme et la femme, l'union contractée aux portes de l'enfance n'est presque jamais dissoute que par la mort.

J'ai vu des femmes décrépites, hideuses et infirmes, conduites, soignées, adorées par de beaux vieillards aussi droits que les sapins des montagnes, à la barbe argentée, mais longue et touffue, à l'œil vif et serein. (Princesse C. T. DE BELGIOJOSO.)

*

Il me semble que, dans les mariages mal assortis, les femmes sont moins coupables que les hommes; il a moins dépendu d'elles de choisir. (Madame DE RIEUX.)

*

Les femmes sont généralement victimes dans les mauvais mariages, mais presque toujours elles ont été cause de leur malheur.

D'abord, pourquoi se marient-elles avec une si incroyable légèreté? Pourquoi, dans le mariage, ne savent-elles pas mieux remplir leurs devoirs, se rendre agréables à leur mari, et embellir leur intérieur?

La femme a cent fois plus de moyens que l'homme de plaire à celui qu'elle aime avant le mariage, et, par conséquent, de s'en faire choisir en le choisissant. Elle a également cent fois plus de moyens de le retenir, de le captiver après le mariage, de lui faire aimer son *chez soi*.

L'on crie beaucoup contre la coquetterie des femmes, et l'on a raison, quand cette coquetterie se prend à toutes sortes de buts; mais, lorsqu'elles en savent faire un digne emploi, c'est leur qualité la plus précieuse; c'est-à-dire diriger toute leur coquetterie sur l'homme de leur choix, afin de le rendre constamment heureux par l'affection même qu'elles inspirent. (Madame GATTI DE GAMOND.)

*

Quand s'approche le temps du mariage, c'est avec un intérêt ardent, passionné, que la mère prend part aux succès de sa fille. Rien n'est oublié pour les rendre certains. Aucun conseil ne reste en arrière : moyens de plaire, moyens d'imposer du respect, tout est indiqué; la grâce et la réserve sont exigées, puisqu'il s'agit d'en-

chanter et de rassurer à la fois l'époux futur. (Madame Necker de Saussure.)

LES JEUNES FILLES ET LE MARIAGE.

Nous sommes toujours inconséquents dans nos vues et dans nos projets, parce que nous n'avons jamais que nous pour objet.

Nos enfants mêmes semblent nous être étrangers, lorsqu'il est question de notre amour-propre : tout est sacrifié à cet ennemi du genre humain; les intérêts les plus chers vont presque toujours après lui.

On a le courage de donner une fille de quinze ans à un homme sexagénaire, lorsqu'il lui fait sa fortune; on ne se met point en peine de son bonheur : la vanité veut qu'elle soit dans un état opulent.

Elle eût pu être unie à un mari d'un âge proportionné au sien, beaucoup moins riche à la vérité que ce vieillard; mais il aurait fallu se contenter de la rendre heureuse; et l'on a préféré la satisfaction de la voir languir au milieu des richesses qui attirent la considération.

Les filles sont des victimes qu'on élève avec soin, pour les immoler à l'orgueil de ceux qui leur ont donné le jour : je parle ici des gens du monde.

Elles naissent esclaves des préjugés ; il faut qu'elles soient mariées ou religieuses.

Le célibat n'est fait pour elles qu'autant qu'elles se lient pour jamais par des vœux.

La plupart cependant seraient plus heureuses en gardant simplement le célibat, qu'en associant leur sort à un homme dont elles dépendent, pris au hasard, qui rarement est digne d'être aimé; qui n'en prend pas la peine; qui presque toujours s'explique par le droit d'autorité; qui fait grâce, quand il veut bien se rapprocher de l'égalité, et qui n'a d'égard qu'à ce qui contribue à son bonheur.

Le sort du sexe en général, et sa destination est d'être privée de sa liberté. On ne saurait donc trop accoutumer de bonne heure les filles à la dépendance : elles doivent l'envisager comme une chose de droit, contre laquelle il serait inutile de se révolter.

Heureuses encore quand on leur laisse le choix du genre d'esclavage. (Madame DE VERZURE.)

UNE FEMME FRANCHE.

Il arrive ici des choses qui montrent, selon moi, que Salomon a eu tort de dire qu'il n'y avait rien de neuf sous le soleil; c'est ainsi que madame de Polignac a dit à son mari : « Je suis grosse; vous savez bien que ce n'est pas de vous, mais je ne vous conseille pas de faire du bruit, car, s'il y a un procès à cet égard, vous perdrez, et vous savez bien quelle est la loi dans ce pays-ci : Tout enfant né dans le mariage appartient au mari; ainsi cet enfant est à vous; d'ailleurs, je vous le donne. » Je crois qu'il ne s'est jamais rien vu de pareil. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

MARIS.

Aimer ses enfants comme le fait le comte de Degenfelt est une chose fort ordinaire; mais aimer sa femme est une chose tout à fait passée de mode; on n'en trouve ici aucun exemple : c'est une habitude entièrement perdue; mais à bon chat, bon rat, les femmes en font bien autant pour leurs maris. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

MATURITÉ.

Pendant ce long intervalle nommé l'âge mûr, où tous les priviléges de la jeunesse s'évanouissent, mais où les facultés demeurent entières, une femme reçoit dès ce monde-ci la juste rétribution de l'emploi qu'elle a fait de ses premières années. L'ennui, le découragement, de vains regrets, ou bien une carrière utile et encore heureuse, lui restent en partage. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

MÉCHANCETÉ.

On se fait à la laideur, mais jamais à la méchante humeur; elle use tout; c'est le poison de la société, des plaisirs, de l'amour. On ne dira jamais trop de bien d'une bonne femme, mais jamais non plus on ne dira trop de mal d'une méchante, se fût-on servi de l'aiguillon

de la guêpe trempé dans le venin de la vipère pour tracer son portrait. (Madame DE RIEUX.)

MÉDISANCE.

Quand une femme a le bonheur d'être née avec une jolie figure, elle ne doit pas médire de celle des autres. Le mépris que l'on en fait ne nous embellit pas, et ne rend pas moins aimables celles que nous déprisons. Il faut convenir bonnement de ce qu'on pense là-dessus. Les hommes à qui nous parlons ont des yeux; et tout ce que nous pourrions dire au désavantage des personnes qui leur plaisent, ne leur persuaderait pas qu'ils sont des aveugles. (Madame DE RIEUX.)

*

Ce n'est point sur le rapport d'une femme, qu'il faut juger d'une autre femme, parce qu'elles ont presque toutes la faiblesse de croire qu'elles se donnent la gloire qu'elles ôtent aux autres. (Madame DE SARTORY.)

*

Comme il y a des vertus qui semblent plus nécessaires aux femmes qu'aux hommes, il y a de même des vices moins horribles aux hommes qu'aux femmes; car, comme on ne peut médire sans mentir, et qu'on ne peut bien mentir sans insolence, les hommes, à qui la hardiesse est permise, sont du moins plus propres à médire que les femmes, qui ne doivent pas même faire une action de vertu avec trop de hardiesse, si elles veulent demeurer dans les justes bornes de la modestie de leur sexe. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

*

Une femme doit mépriser la médisance, et craindre de la mériter. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

*

Sans la médisance, beaucoup de gens n'auraient rien à dire. La

femmes, que l'oisiveté, le caractère et la curiosité portent à savoir ce qui se passe, sont presque toutes médisantes. La seule différence qui se rencontre dans leur façon de médire vient du plus ou moins d'esprit qu'elles ont...

Les femmes ne sont point sujettes à la misanthropie : qu'est-ce donc qui les fait médire? Ce n'est pas l'horreur du vice : celles qui médisent le plus ne sont pas moins vicieuses que les autres. (Madame DE PUISIEUX.)

*

Je connais une fort jolie personne qui disait, quand elle entendait médire de sa figure : « Pour me venger, je ferai demain un infidèle. » Cette vengeance lui a réussi tant de fois, que les femmes sont enfin convenues qu'elle était aimable; mais non pas qu'elle fût sage. Leur médisance n'a fait que changer d'objet. (Madame DE RIEUX.)

*

Ma tante n'était nullement médisante : elle me disait (et c'était penser avec beaucoup d'esprit et de sagesse) qu'indépendamment de tout principe, *la médisance gâte toujours le ton d'une femme.* Ce mot mérite d'être retenu. (Madame DE GENLIS.)

MÉDITATION.

Les femmes ne méditent guère. Elles se contentent d'entrevoir les idées sous leur forme la plus flottante et la plus indécise. Rien ne s'accuse, rien ne se fixe, dans les brumes dorées de leur fantaisie. Ce ne sont qu'apparitions rapides, vagues figures, contours aussitôt effacés. On dirait qu'elles n'ont nul souci de la vérité des choses, et que leur esprit n'a commerce qu'avec ces personnages énigmatiques de la scène grecque qu'Aristophane appelle les *célestes nuées, les divinités des oisifs.* (Madame D'AGOUT.)

MÉNAGE.

J'ai vu ce qu'on appelle de bonnes femmes de ménage, insuppor-

tables au monde, et même à leurs maris, par une précaution fatigante de leurs petites affaires : je ne connais rien de si fâcheux que ce ridicule, et de si propre à rendre un homme épris de toute autre que de sa femme; elle doit lui paraître fort bonne pour sa gouvernante, mais non lui ôter l'envie de chercher ailleurs des agréments. Je veux qu'une femme tienne ou fasse tenir en bon état le linge et les hardes, nourrisse ses enfants, ordonne ou même fasse sa cuisine, sans en parler, et avec une liberté d'esprit, une distribution de ses moments qui lui laissent la faculté de causer d'autre chose, et de plaire enfin par son humeur, comme par les grâces de son sexe. (Madame Roland.)

*

Beaucoup de ménages d'aujourd'hui ne sont que la parodie d'un gouvernement constitutionnel où le roi règne et ne gouverne pas. (Madame Émile de Girardin.)

MÉPRIS.

Une femme est toujours humiliée du mépris qu'on montre pour son sexe : elle souffrirait peut-être moins d'une accusation personnelle; car elle aurait l'espérance de se justifier. (Madame Necker.)

*

C'est l'habitude des femmes de mépriser ce qui ne leur est plus bon à rien. (Madame de Rieux.)

MÈRES.

Les mères qui dans l'éducation prennent pour but direct le mariage, et pour moyen le culte de l'opinion, ne font, selon nous, que vouer leurs filles à une médiocrité irremédiable. (Madame Necker de Saussure.)

*

J'ai vu des mères, après avoir désiré passionnément le mariage de eur fille, et par un excès de tendresse irréfléchie, se rendre infini-

ment malheureuses et tourmenter leurs enfants par des désespoirs et des susceptibilités jalouses, en ne cessant de déplorer une séparation inévitable. J'en ai vu d'autres, s'immisçant trop avant dans l'intérieur du nouveau ménage, y apporter le mécontentement et l'aigreur, avec les meilleures intentions du monde.

Que la mère comprenne bien que sa position est très-délicate, qu'elle doit se borner à adoucir un moment d'humeur, à écarter adroitement les dangers, s'ils se présentent, à dissiper les nuages dont le plus beau ciel n'est pas toujours exempt, à être, enfin, l'ange pacificateur qui s'oublie entièrement et se sacrifie encore. (Madame A. Molinos Lafitte.)

*

Une mère galante fait rarement une fille sage. (Madame de Rieux.)

*

MÈRES TURQUES.

Les mères n'éprouvent pas de véritable tendresse pour leurs enfants, et ceux-ci en prennent fort peu de souci. Les garçons considèrent leurs mères comme des servantes; ils leur donnent des ordres, leur adressent des reproches au sujet de leur paresse et de leur négligence, et je ne sais s'ils se bornent toujours à des paroles. Quant à la pudeur, à cette virginale parure du premier âge, elle n'existe ni pour les enfants ni pour ceux qui les entourent; toutes ces femmes s'habillent, se déshabillent devant leurs plus jeunes fils; les propos les plus libres sont tenus en leur présence. Les enfants méprisent leurs mères, et cette vie commune, qui leur fait perdre le respect des parents, leur communique souvent les tristes passions qui les animent. La rivalité de pouvoir qui agite les mères est une source d'animosité, d'envie, de dépit, d'orgueil et de colère pour les enfants. « Ma mère est plus belle! elle est plus riche! plus jeune! elle est née à Constantinople! » Voilà de quoi se vantent ces enfants lorsqu'ils veulent humilier ceux qu'ils appellent *frères!* (Princesse C. T. de Belgiojoso.)

MÉRITE.

La mesure du mérite, chez une femme, se tire de l'étendue du cœur et de la capacité qu'elle a d'aimer. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

*

Le mérite d'une femme a besoin d'être éclairé par un rayon de beauté. (Madame DE GUIBERT.)

*

Le premier mérite des femmes, vis-à-vis de la plupart des hommes, est d'être jolies, et leur plus grand bonheur est de se l'entendre dire. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Un grand mérite garantit de la médisance. Quand une femme est parfaitement belle, les autres femmes n'ont pas le courage d'en disconvenir; mais, tant qu'il reste quelque chose à faire à la nature ou à la fortune, l'envie trouve de quoi se consoler. (Madame DE RIEUX.)

*

Une dame de mes amies s'était choisi pour amant un jeune homme qui avait du mérite et de la figure. Mais on n'amuse pas longtemps les femmes avec de l'esprit. Un jour donc, elle lui déclara nettement qu'il pouvait se retirer : « Je n'aime pas, ajouta-t-elle, les gens qui parlent trop. » (Madame DE RIEUX.)

*

Heureuses les femmes qui ont su cacher longtemps leur mérite par la simplicité et la modestie, et qui ont appris leur secret au public avant de le savoir elles-mêmes ! Heureuses celles qui ont su se faire aimer avant de faire naître l'envie, et qui ont jugé de bonne heure que l'exemple donné en silence est le plus utile de tous ! (Madame NECKER.)

MÉTIER.

Ah ! en vérité, le métier de femme est bien dur. (Madame D'ÉNOY.)

MINAUDERIES.

Les grâces séduisantes dans une jeune fille deviennent des minauderies chez une vieille femme. (Madame DE PUISIEUX.)

MIROIR.

Une jeune personne qui consulte son miroir est toujours satisfaite. Il l'assure que tout ce qu'elle y voit sera approuvé; que tous les cœurs vont se soumettre à son empire, et la vanité multiplie ses triomphes, qui ne sont encore qu'en idée. (Madame DE VERZURE.)

MISSION.

La femme n'est pas uniquement destinée au rôle passif d'abnégation et d'obéissance que lui assigne l'interprétation romaine de l'Évangile... La mission de la femme est d'*inspirer* l'homme, d'élever son âme au-dessus des vaines opinions du monde, de l'obliger, par la constance de ses efforts, à se rendre capable de grandes choses. (Madame FLORA TRISTAN.)

*

Nous autres femmes, le ciel ne nous fit point naître pour régenter les humains, mais pour les adoucir, leur plaire, leur donner, non des préceptes, non des volumes, mais des jours de bonheur, mais des exemples de vertu. (Madame FANNY DE BEAUHARNAIS.)

MODE.

Les femmes chérissent la mode, parce qu'elle leur donne tous les mois une nouvelle jeunesse. (Madame DE PUISIEUX.)

*

Le monde est comme la mode, il plaît toujours à celle qu'il embellit. (Madame DE SAINT-SURIN.)

*

Une femme serait au désespoir si la nature l'avait faite telle que la mode l'arrange. (Mademoiselle DE L'ESPINASSE.)

*

La beauté est assujettie, comme tout le reste, au caprice de la mode. Elle avait une fois décidé que les fronts bas étaient les plus beaux; les femmes ramenaient leurs cheveux jusque sur les yeux. Qu'arriva-t-il? les racines en furent mangées; et cette mode passée, les dames se trouvèrent presque chauves.

Il vint un autre moment où les femmes renoncèrent à un des plus beaux ornements que la nature leur a donnés; elles livrèrent aux ciseaux ces superbes chevelures dont elles peuvent tirer un si grand parti, qui accompagnent si agréablement un joli visage; la coiffure d'un empereur romain fut la seule de mise, et l'on n'osa plus se montrer qu'avec une tête tondue. Quelques mères exigèrent de leurs filles qu'elles conservassent leurs cheveux : combien de larmes fit verser ce cruel arrêt! Cependant les dames n'avaient pas réfléchi que les cheveux sont moins prompts à croître que la mode à changer; il fallut en avoir d'emprunt : tous les perruquiers furent en réquisition, et plusieurs firent fortune à tresser ce qu'on nomma du nom significatif de *cache-folie*. (Madame MALLÈS DE BEAULIEU.)

*

Les modes les plus généralement adoptées ne le sont souvent que par une aveugle condescendance; la beauté de toute une population de jolies femmes est souvent immolée aux défauts de trois ou quatre merveilleuses. Oui, madame, cela est ainsi : vous qui avez une taille si souple, une tournure si gracieuse, vous ne portez sept ou huit lés dans votre robe, que parce que mademoiselle une telle ou madame une telle sont mal faites, et que tout ce luxe leur est nécessaire. Et vous, madame la duchesse, vous qui avez un cou de cygne et de magnifiques cheveux noirs, vous ne portez ces lourds turbans, dont les écharpes à frange d'or retombent de chaque côté sur les oreilles, que parce que madame une telle n'a pas de cheveux sur les tempes, et qu'elle ne saurait trop cacher ce qui lui manque. Vous êtes dans

la dépendance des personnes qui donnent le ton : vous êtes forcée de vous soumettre à tous les caprices du jour. (Madame Émile de Girardin.)

MODÈLE.

Il est peu de femmes que les autres puissent prendre pour modèles, parce qu'il y en a peu qui méritent d'être imitées. D'ailleurs, l'amour-propre nous persuade presque toujours que nous en valons bien une autre. L'amour-propre exagère à nos yeux les défauts que nous n'avons pas, et rabaisse les qualités qui nous manquent. (Madame de Puisieux.)

MODÉRATION.

La modération est plus encore la vertu des femmes que celle des hommes. Il semble qu'elles soient faites pour n'en jamais sortir. Elles sont si peu contredites, et elles ont si peu d'occasions de s'emporter, qu'on dirait qu'une femme qui s'irrite change de sexe. Les femmes du commun sont presque toutes méchantes; et rien ne ressemble tant à la méchanceté que l'emportement. Si les femmes bien nées étaient à portée de voir une femme du peuple dans sa colère, elles se corrigeraient pour la vie de ces violences. La colère rend hideuses les personnes de la figure la plus aimable; elle porte celles qui ont le plus d'esprit à dire et à faire mille choses qui avilissent toujours, et qui souvent déshonorent. (Madame de Puisieux.)

MODESTIE.

La femme qui échange la modestie contre l'assurance perd la moitié de ses charmes. (Madame de Graffigny.)

*

On rougit plus souvent par amour-propre que par modestie. (Madame Guibert.)

*

Une femme dira : « Je voudrais bien avoir les yeux et les dents de madame ***, mais point sa modestie. » Je vois ce que c'est : on n'envie que ce qu'on n'a pas, et toutes les femmes ont de la modestie; il n'y

a que de belles dents et de beaux yeux qui leur manquent. (Madame DE PUISIEUX.)

MOEURS.

Sans nous, vous ne seriez ni vertueux, ni aimants, ni aimables, ni heureux; gardez donc la gloire et l'autorité dans tous les genres; nous n'avons, nous ne voulons d'empire que par les mœurs, et de trônes que dans vos cœurs. (Madame ROLAND.)

MONDE.

La vie du monde, lorsqu'elle devient l'existence première des femmes, doit nécessairement gâter tout ce qu'elles ont de bon, et substituer à leur nature vraie une nature entièrement factice. (Madame GATTI DE GAMOND.)

MONDE (FEMMES DU).

Les femmes du peuple ont leurs soins domestiques et leurs enfants, dont elles sont obligées de s'occuper beaucoup; les femmes du monde, quand elles n'ont pas un mari dont elles soient le tout, et qui soit tout pour elles, ont recours au jeu, à la galanterie ou à la haute dévotion. (Madame DE CHARRIÈRE.)

MORT.

Depuis le commencement des siècles, la mort a fait verser des larmes que le temps a essuyées. Les maris les plus fidèles ont conduit leurs femmes dans le cercueil, sans y entrer; et les femmes les plus constantes ont enseveli leurs maris, sans les suivre dans le tombeau. (Madame DE SARTORY.)

MYSTÈRE.

Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jamais sans mystère.
Ce n'est pas l'amour qui nous perd,
C'est la manière de le faire.

(Comtesse DE LA SUZE.)

NÉGLIGENCE.

La négligence est la première marque du changement. Aussi les femmes qui ont de l'expérience sur ces matières devraient-elles rompre au premier oubli. L'amour ardent et vrai n'en a jamais eu; il est contraint quelquefois, mais il n'oublie pas. L'objet aimé s'empare impérieusement du souvenir, et, quand il y règne bien, il faut qu'il y soit seul. (Madame DE RIEUX.)

NON.

Il est des situations où une jolie femme ne peut pas répondre non à un homme aimable, galant, spirituel, et, par-dessus tout cela, financier. (Madame DU BARRY.)

OBÉISSANCE.

On disait à une jeune mariée que saint Paul voulait que les femmes obéissent à leurs maris. « Oh bien ! dit-elle, je ne suis pas de l'avis de saint Paul. — Mais faites donc attention, madame, que c'est le Saint-Esprit qui parle par sa bouche. — Soit. En ce cas, c'est de l'avis du Saint-Esprit que je ne suis pas. »

*

CONSEILS A UN MARI.

Vous n'êtes pas obligé de suivre votre femme au préjudice de la perfection de votre âme; mais elle est obligée de vous suivre et obéir selon les ordonnances de Dieu, qui ne veut pas que le mari soit soumis et obéissant à sa femme, mais veut que la femme obéisse à son mari, *principalement en chose bonne*, en quoi la femme se doit estimer heureuse d'obéir à son mari. Si la vôtre ne veut point écouter vos bonnes admonitions, tenez-la comme païenne, et soyez content qu'elle se retire de vous. Cela sera votre bonheur; puisque Salomon dit, « qu'il vaut mieux être entre les bêtes farouches que de demeurer avec une mauvaise femme. » (ANTOINETTE BOURIGNON.)

OCCUPATION.

Nous avons besoin, pour nous livrer à l'occupation, et surtout

aux occupations sérieuses, d'un goût plus déterminé et d'une volonté plus arrêtée; car il est rare que nous y soyons absolument obligés. Aussi voit-on beaucoup de femmes préférer le monde le plus ennuyeux, le mouvement le plus insipide, au quart d'heure de solitude qui leur imposerait la tâche de faire d'elles-mêmes quelque chose pour leur propre amusement. Il faut qu'une femme sache être seule, et dans une pension elle apprend tout le contraire. (Madame Guizot.)

*

Dans le rang le plus bas, soit dans nos campagnes, soit dans nos villes, les hommes et les femmes sont ensemble occupés à cultiver la terre, à élever les bestiaux, à préparer ou fabriquer des étoffes et des vêtements, à employer leurs forces et leurs talents à secourir et à servir les enfants, les vieillards, les infirmes, les fainéants et les faibles.

On ne distingue point parmi eux lequel de l'homme ou de la femme est le maître. Tous les deux le sont. Le pouvoir qui est commun ne se fait point sentir. C'est la force du corps et les dispositions de l'esprit qui distribuent les travaux; ils ont les mêmes occupations, les mêmes récompenses, les mêmes plaisirs, les mêmes peines : tout est en communauté et en égalité.

Dans un rang un peu plus élevé, les femmes commencent à être moins nobles. Déjà elles ont la faiblesse de ne plus se croire en état de communauté entière de travaux avec leurs maris, qui de là se persuadent qu'ils doivent exercer sur elles quelques droits de domination.

Si nous montons encore à un rang plus haut, nous trouvons des femmes avilies, qui n'ont plus pour partage que le détail ennuyeux de ce qu'on appelle les soins du ménage, sous les ordres et l'inspection de leurs maris; et celles qui ont des enfants ont la charge de les élever, mais seulement jusqu'au moment où leur entendement commence à se développer. Alors elles ne sont plus jugées dignes de cette importante fonction, leurs enfants leur sont arrachés, et passent en d'autres mains pour recevoir des instructions.

Dans tous les rangs qui sont encore au-dessus de ceux-là, les femmes... hélas!... dès le moment qu'elles sont mères, au risque de les faire périr, leurs enfants leur sont enlevés. Une femme du plus

bas rang qu'on choisit et qu'on paye, les allaite et devient leur mère. De là, ils sont confiés à des gouvernantes, ensuite à des gouverneurs; à peine les mères ont-elles quelques moments pour les voir, pour connaître leur figure, et pour que la leur en soit connue.

La plus belle et la plus importante occupation leur étant interdite, que leur reste-t-il?

Un intendant a soin de leurs affaires, un maître d'hôtel, de leur table; leurs habitations, leurs meubles, leurs vêtements, leurs parures, leurs équipages, leur sont fournis et entretenus sans soins, sans travail de leur part, sans qu'elles sachent même par quels moyens elles jouissent d'une telle existence; il ne leur reste donc que l'humiliante occupation de chercher à plaire aux hommes, en employant tout ce que l'art peut leur fournir de moyens capables d'embellir les charmes et les attraits, ou de corriger les difformités dont elles peuvent être frappées.

Cette unique occupation des femmes françaises du premier rang, de chercher à plaire aux hommes par la beauté, les humilierait, sans doute, s'il leur était libre d'en avoir d'autres; mais, en examinant chaque état, on reconnaîtra qu'elles sont forcées à adopter ce système, quelque humiliant qu'il puisse être. (Madame de Coicy.)

OPINION.

Voulez-vous faire prévaloir une opinion, adressez-vous aux femmes: elles les reçoivent aisément, parce qu'elles sont ignorantes; elles les répandent facilement, parce qu'elles sont légères; elles les soutiennent longtemps, parce qu'elles sont têtues. (Madame Necker.)

*

Sous la proscription de l'opinion, une femme s'affaiblit, mais un homme se relève. (Madame de Stael.)

ORDRE.

L'ordre est une qualité indispensable chez une femme; c'est la prospérité du ménage. Il n'est pas de fortune qui puisse résister au *gaspillage qu'entraîne toujours* la négligence d'une maîtresse de *maison. (Madame A. Molinos-Lafitte.)*

OUBLI.

Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus jusqu'aux faveurs qu'il a reçues d'elle. (NINON DE LENCLOS.)

*

Madame de Prie et madame du Deffant causaient un soir confidemment au coin du feu. Tout à coup, madame du Deffant demande à madame de Prie :

— Pourquoi donc ne voyez-vous plus M. d'Arlincourt, et vous plaignez-vous autant de lui?...

— Pourquoi! répond madame de Prie, parce qu'il se conduit mal avec moi!

— C'est égal, vous avez tort, après avoir été liée avec lui comme vous l'avez été!

— Mais notre liaison ne fut jamais intime!

— En voici bien d'une autre! Comment! vous n'avez pas *eu* M. d'Arlincourt?

— Non, certainement!

— Mais je vous assure que si... j'en suis bien sûre, peut-être!

— Eh! comment le sauriez-vous?

— Comment je le saurais! Eh! c'est vous qui me l'avez dit!...

— Moi!... s'écria madame de Prie stupéfaite.

Puis, se replongeant dans son fauteuil en se croisant les bras et allongeant les jambes, elle dit en bâillant :

— Ah! c'est vrai; je l'avais oublié! (Duchesse D'ABRANTÈS.)

*

Les femmes d'un certain âge n'ont rien de mieux à faire que de s'oublier; mais cela n'est possible pour elles qu'autant qu'elles ne se sont jamais oubliées dans leur jeunesse. (Madame NECKER.)

PALEUR.

La pâleur divinise la beauté des femmes et ennoblit la jeunesse des hommes. (GEORGE SAND.)

PARDON.

Le mensonge et l'infidélité ne doivent jamais se pardonner aux amants, parce qu'ils ressemblent d'ordinaire aux enfants mutins, qui oublient, le quart d'heure d'après, les fautes qu'ils ont commises, et dont on ne les a pas fait repentir. Si j'étais homme, je ne ferais pas grand fond sur la bonne foi d'une femme qui m'aurait pardonné de lui en avoir manqué. On est ordinairement sévère sur les fautes qu'on ne commet pas. (Madame DE RIEUX.)

*

Un talent qui n'est point à négliger en amour, c'est celui de faire valoir un pardon. Il faut exagérer l'offense, en paraître bien fâchée, et se faire prier longtemps. Je n'écris point ceci pour les jolies femmes, et moins encore pour les laides. Il n'y en a point qui n'aient montré du courroux sans en avoir, et pardonné ensuite comme si elles en avaient eu. (Madame DE RIEUX.)

*

On pardonne tant que l'on aime. Les torts ne nous paraissent inexcusables que lorsque nous n'aimons plus. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Jamais les hommes ne deviennent plus tendres que lorsqu'on leur a pardonné une infidélité de passage. (NINON DE LENCLOS.)

PARISIENNES.

Il y a trois choses que les femmes de Paris jettent par la fenêtre : leur temps, leur santé et leur argent. (Madame GEOFFRIN.)

PARLER.

Les personnes qui parlent beaucoup sont sujettes à dire des choses fort communes et souvent fort inutiles. Les femmes qui ont ce défaut parlent à tort et à travers de ce qu'elles ne savent pas, et n'entendent pas, la plupart du temps, ce qu'on leur dit. (Madame DE PUISIEUX.)

PARURE.

Les femmes ne se parent que pour plaire, quoi qu'elles en disent; et l'on ne cherche à plaire par sa figure que parce qu'on a un amant, ou qu'on en cherche. (Madame D'ARCONVILLE.)

PASSION.

Les seules passions qui gouvernent les femmes mal élevées, lorsqu'une grandeur d'âme innée ne contre-balance pas les impressions journalières, ce sont la vanité et l'avarice. L'une les mène au désordre, l'autre à l'égoïsme le plus étroit et le plus impitoyable. (GEORGE SAND.)

*

Une femme arrivée au terme de la jeunesse ne doit plus supposer qu'elle puisse avoir commerce avec les passions, fût-ce même pour les vaincre; on sent que sa force doit être dans le calme et non dans le courage. (Madame GUIZOT.)

*

Toutes les femmes aiment à se voir l'objet d'une grande passion; il en est peu qui ne s'en effrayent pas bientôt. (Madame DE CARLOWITZ.)

PATERNITÉ.

Lorsque l'empereur Napoléon voulut épouser la fille des Césars, il fut quelque temps partagé entre le désir de reculer le moment d'une séparation douloureuse et la préoccupation de fonder sa dynastie. Il interrogea Corvisart, médecin savant, et pourtant spirituel, afin de savoir jusqu'à quelle époque on peut, sans danger, différer de chercher dans le mariage les profits qu'on en attend pour sa postérité. « Cela, dit Corvisart, dépend de l'organisation et du tempérament de chaque mari et aussi des économies qu'on a pu faire sur les erreurs de sa jeunesse. « J'entends bien, dit l'empereur; mais, selon vous, quel est le terme moyen de la puissance en matière de paternité? Par exemple, un homme de soixante ans qui épouse une jeune femme, a-t-il encore des enfants? — Quelquefois. —Et à soixante et dix? — Toujours, sire. » (Madame D'ABRANTÈS.)

*

« La paternité n'est et ne saurait jamais être qu'un acte de confiance. Paternité et doute sont deux termes inséparables. (Madame DE GIRARDIN.)

PATRIOTISME.

L'amour de la patrie est tout aussi vif chez les Polonaises que chez leurs maris et leurs enfants : aucune ne se refuserait à faire les plus grands sacrifices pour l'indépendance de son pays, et c'est une chose touchante que les transports de joie qu'elles éprouvent au moindre espoir de délivrance. (Madame DE BAWR.)

PEINES.

C'est à représenter les peines du cœur que les femmes excellent en vers et en prose. Et qu'on ne prétende pas qu'elles cherchent ainsi à détourner leurs pareilles de s'y exposer. Elles-mêmes seraient mécontentes de leur talent, si elles ne réussissaient pas à persuader qu'il est du charme dans de telles peines. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

PEINTURE.

La peinture est une émancipation pour les jeunes filles ; elle leur donne le droit de regarder les hommes en face et en détail. L'admiration purifie tout. — Si j'avais une fille, elle peindrait le paysage. (Madame DE GIRARDIN.)

*

Il n'est que trop vrai que les femmes se font peindre des veines bleues, afin de faire croire qu'elles ont la peau si fine, qu'on distingue leurs veines au travers (1718). (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

PENSÉES.

Les grandes pensées viennent du cœur, a-t-on dit. Cela est vrai, surtout pour les femmes. C'est par la passion qu'elles arrivent à comprendre

les idées, et souvent à les rendre avec une éloquence supérieure. Mais, comme la passion est emportée, mobile, pleine d'inconséquences et souverainement illogique, les idées aussi, chez beaucoup de femmes, sont brusques, heurtées, violentes; elles ne se produisent point avec calme, ni ne se développent avec mesure. Dans ces natures orageuses, les idées sont en quelque sorte les éclairs de l'âme. (Madame D'AGOUT.)

*

Penser est pour un grand nombre de femmes un accident heureux plutôt qu'un état permanent. Elles font, dans le domaine de l'idée, plutôt des invasions brillantes que de régulières entreprises et des établissements solides. Leur propre cœur est cette perfide Capoue qui les séduit et les retient souvent à deux pas de Rome. (Madame D'AGOUT.)

PERFECTION.

Une des causes, peut-être, de l'excessive rigueur avec laquelle les femmes ont parfois été jugées, c'est le haut degré de perfection qu'il paraît possible de trouver en elles. Il semble qu'une image de la femme, pleine de grâce et de dignité, flotte sans cesse devant les yeux de l'homme, qu'elle le séduise, qu'elle l'égare dans sa jeunesse et finisse par lui inspirer de l'éloignement pour tout ce qui s'écarte du parfait modèle qui semblait destiné à l'enchanter. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

PERSÉVÉRANCE.

Le grand tort des femmes en tout, morale, soins de santé, amitié, etc., c'est le défaut de persévérance. Cependant, elles devraient se pénétrer, pour mieux remplir leurs devoirs, de cette vérité simple: l'habitude rend tout supportable, et même quelquefois agréable et nécessaire, soit pour nous, soit pour ceux qui nous servent. (Madame NECKER.)

*

En amour, il n'y a que la persévérance qui obtienne quelque chose. On se lasse de refuser toujours à une même personne, et il vient un moment où l'on accorde. Ce moment, il faut l'attendre sans se lasser.

Je crois même qu'il est bon quelquefois de surprendre ce qu'on n'accorde pas de bonne grâce. Qu'on le doive au caprice ou à l'importunité, qu'est-ce que cela fait, pourvu qu'on obtienne ce qu'on désire? « L'essentiel est d'être heureux, même en jouant aux quilles,» disait naguère un grand monarque, et je suis assez de cet avis. Dans tous les cas, les amants persévérants me semblent bien redoutables pour la vertu de celles qu'ils poursuivent. (Madame DE RIEUX.)

*

On ne peut trop se répéter que les femmes ne viennent à bout de rien, parce qu'elles manquent de persévérance. (Madame NECKER.)

PERSONNALITÉ.

Quand la part que les femmes ont dans les affaires naît de leur attachement pour celui qui les dirige, quand le sentiment seul dicte leurs opinions, inspire leurs démarches, elles ne s'écartent point de la route que la nature leur a tracée : elles aiment, elles sont femmes; mais, quand elles se livrent à une active personnalité, quand elles veulent ramener à elles tous les événements, et les considèrent dans le rapport de leur propre influence, de leur intérêt individuel, alors à peine sont-elles dignes des applaudissements éphémères dont les triomphes de la vanité se composent. (Madame DE STAEL.)

PERVERSITÉ.

Auprès d'une femme véritablement pervertie, le lovelace le plus fourbe et le plus séduisant ne sera jamais qu'un écolier. (Madame DE GENLIS.)

*

Une femme ne communique jamais si promptement la perversité de son cœur qu'à une autre femme. (HÉLOÏSE.)

PETITES FILLES.

Je me souviens qu'un jour j'admirais la robe et le pantalon de percale d'une petite fille de huit ans, dont on avait brodé et orné ce que nous appelons les garnitures avec une recherche qui, sûrement,

devait avoir coûté fort cher. La petite, qui paraissait charmée de voir sa toilette devenir l'objet d'un examen attentif, me répondit, avec cet air demi-vrai, demi-content, qu'elle avait vu prendre à quelques femmes qui, sur l'article de la parure, font toujours des aveux d'humilité et des déclarations de modestie toutes pleines de petits mensonges : « Cela est pourtant bien simple ! »

Pendant qu'elle me parlait, près d'elle était une de ses compagnes, à peu près du même âge, dont la robe blanche n'avait aucun ornement ; et la manière dont ces deux petites filles se regardaient en ce moment me parut déjà ne plus appartenir à l'enfance, et me causa un sentiment de pitié pour l'une et pour l'autre. (Madame DE RÉMUSAT.)

*

Nous façonnons nos petites filles pour leur attirer le plus tôt possible les louanges de cette société où elles tiennent une si petite place. Elles sont si bien apprises, que j'en connais qui sauraient au besoin représenter très-passablement leur mère absente, faire toutes les révérences d'usage, et même placer avec tact toutes les formules de la civilité. (Madame DE RÉMUSAT.)

PETITES-MAITRESSES.

Les petits-maîtresses sont les caricatures des beaux airs ; la fausseté de leur esprit donne une mince idée du reste. (Madame DE VERZURE.)

PEUR.

La peur est le défaut des femmes. On ne devrait cependant rien craindre que soi ; nous portons en nous-mêmes de quoi nous faire trembler. (Madame DE RIEUX.)

PHILOSOPHIE.

Il faut de toute nécessité qu'un homme déjà vieux qui ose épouser une jeune femme, se réfugie dans la cécité et dans la surdité, sinon dans la philosophie. (Mademoiselle DE SOMMERY.)

PITIÉ.

Il n'y a rien de plus dangereux à voir qu'une jolie femme affligée ; *la pitié* fait très-souvent naître l'amour. (Madame DE SARTORY.)

PLAIRE.

Jamais le commun des femmes ne pourra supporter de chercher à plaire à un homme devant une autre femme. (Madame DE STAEL.)

*

Si dans le nombre de ceux qui s'empresseront à vous faire la cour, mademoiselle, il se trouve un homme qui vous plaise, vous aurez bien de la peine à surmonter votre penchant. Mais, quoique vous soyez belle et jeune, ne vous promettez pas qu'à cet homme qui vous plaît tant, vous plairez de même. Lorsque l'amour-propre nous suggère que nous ne pouvons manquer la conquête que nous souhaitons de faire, nous oublions qu'il y a bien de la bizarrerie dans le cœur des hommes, et que souvent ils méprisent ce que la nature a formé de plus aimable, pour s'attacher comme des forcenés à des créatures sans mérite et sans conduite. (Madame DE RIEUX.)

*

Il faut plaire aux hommes, disent les mères circassiennes; une femme est heureuse en raison du degré d'amour qu'elle sait inspirer : toute femme qui ne sait pas plaire est une sotte, elle est malheureuse et elle mérite de l'être. On ne plaît pas seulement parce que l'on a un joli visage, mieux vaut même manquer de beauté que d'adresse : avec de l'adresse, on peut dissimuler sa laideur; mais la beauté ne couvre pas la sottise, ou, si elle la couvre, ce n'est que pour un temps. Une femme ne doit jamais renoncer aux avantages qu'elle a une fois obtenus, elle doit lutter sans cesse pour demeurer en possession de sa beauté d'abord, puis de son influence : si elle se résigne aujourd'hui à perdre le bout du doigt, on lui coupera le bras demain. (Princesse C. T. DE BELGIOJOSO.)

*

La femme la plus hideuse, la plus mal faite, la plus gauche, la plus dégoûtante, la plus sotte, la plus ridicule, peut ne pas renoncer à plaire. Il se trouve des gens dont le goût est tellement bizarre, que ce complément de difformité les pique et les enchante. (Mademoiselle DE SOMMERY.)

[illegible] les plaisirs.

Il est difficile de donner de[illegible]ndre du plaisir, sans mérite ne plaisent pas [illegible]rs, des femmes, se faire estimer sans touch[illegible] mérite aimable, et qu'elle[illegible] borne pas simplement le m[illegible] plus d'étendue. Une honnê[illegible] la probité, la fidélité à [illegible]amment. Elles sont non-seulement les grâces [illegible] leur ignorance qui sentiments. Rien n'est si [illegible] à l'ennui, de leur semble tenir à la coqu[illegible] frivolité qui leur fait leurs bonnes qualités qu[illegible], de cette petitesse ils veulent profiter du [illegible]rgées galantes ou aux feraient rien de leurs v[illegible]ns contemporaines! mieux être amusés par [illegible] ces gestes, ces atti- d'admirer des personn[illegible]-vous et marchez;

Il faut connaître l[illegible] fois la regarder en sont bien plus louche[illegible]. Vous comprendrez de [illegible] stérile, mais qu'elle [illegible] de la vie. Elle ne se [illegible] progrès. Votre inertie [illegible] frêles sont contraires [illegible] sèchez vos larmes; pré- [illegible] à travail compliqué de [illegible] besoin de votre concours. [illegible] temps vous manquera pour [illegible] les prétendues injus- [illegible] le juste châtiment de vo[illegible]

[illegible] qu'elles rient. L'exer[illegible] [illegible] une autre plei[illegible] [illegible]. Que penser [illegible] [illegible], et cela n[illegible]

dité et à la bonne grâce; mais changer toujours, c'est inconstance plutôt que politesse et bon goût. (Madame DE LAMBERT.)

*

A tous les âges, les femmes sont toujours sûres de plaire par beaucoup de gaieté, de douceur et de complaisance; elles pourraient compenser un peu la perte de leurs charmes en perfectionnant leur caractère : mais la plupart n'ont pas le courage de se vaincre; elles ne peuvent se résoudre à faire des efforts pour plaire; l'empire de la beauté les flatte davantage, car il n'exige aucun soin, et il agit dans le moment présent sans jamais se faire attendre. (Madame NECKER.)

PLAIRE (ART DE).

Il est étonnant de voir avec quel soin nos femmes étudient l'art de plaire, qui ne peut leur convenir que dix ou douze ans tout au plus; tandis qu'elles négligent leur esprit, qui doit leur servir toute leur vie (Madame DE POMPADOUR.)

PLAIRE (DÉSIR DE).

Le désir de plaire naît chez les femmes avant le besoin d'aimer. (NINON DE LENCLOS.)

*

Il y a peu de femmes qui n'aient la faiblesse de souhaiter d'être aimées de plus de gens qu'elles n'en veulent aimer. (Madame DE SARTORY.)

PLAISIRS.

Les veilles prolongées et suivies fatiguent et fanent une jeune personne; elles donnent, en outre, une opinion défavorable de son caractère et de son goût, en leur donnant l'apparence de la futilité et de l'amour immodéré des plaisirs. (Madame A. MOLINOS-LAFITTE.)

*

Il y a des femmes qui ne cherchent et ne veulent que les plaisirs *de l'amour; d'autres, qui* joignent l'amour et le plaisir; et quelques-

unes qui ne reçoivent que l'amour et qui rejettent tous les plaisirs. (Madame DE LAMBERT.)

*

Le commerce le plus lucratif a toujours été de vendre du plaisir, du bonheur ou de l'espérance; c'est celui des auteurs, des femmes, des prêtres et des rois. (Madame ROLAND.)

PLEURER.

Il me déplaît que les femmes pleurent si abondamment. Elles sont victimes, disent-elles; mais victimes de quoi? De leur ignorance qui les rend aveugles, de leur oisiveté qui les livre à l'ennui, de leur faiblesse d'âme qui les retient captives, de leur frivolité qui leur fait accepter toutes les humiliations pour une parure, de cette petitesse d'esprit surtout qui borne leur activité aux intrigues galantes ou aux tracas domestiques. Pleurez moins, ô mes chères contemporaines! La vertu ne se nourrit point de larmes. Quittez ces gestes, ces attitudes et ces accents de suppliantes. Redressez-vous et marchez; marchez d'un pas ferme vers la vérité. Osez une fois la regarder en face, et vous aurez honte de vos gémissements. Vous comprendrez que la nature ne veut point de votre immolation stérile, mais qu'elle convie tous ses enfants à une libre expansion de la vie. Elle ne se sert de la douleur que comme d'un aiguillon au progrès. Votre inerte mélancolie, vos vains soupirs et vos douleurs futiles sont contraires à l'énergie de ses desseins. Encore une fois, séchez vos larmes; prenez votre part de la science un peu amère et du travail compliqué de ce siècle. La société qui se transforme a besoin de votre concours. Méditez, pensez, agissez; et bientôt le temps vous manquera pour plaindre vos maux chimériques et pour accuser les prétendues injustices du sort, qui ne sont autre chose que le juste châtiment de vos ignorances volontaires. (Madame D'AGOUT.)

*

Les femmes pleurent avec la même facilité qu'elles rient. L'exemple leur suffit. Qu'une femme pleure, a dit le poëte, une autre pleurera, et toutes pleureront, autant qu'il en viendra. Que penser de cela? Je n'ose le dire : mais les hommes me devineront, et cela me suffit. (Madame DE PUISIEUX.)

POÉSIE.

Ne faites point de vers, mademoiselle, il est trop difficile d'en faire de bons. (Madame DE RIEUX.)

POLITIQUE.

Une jolie femme a la politique de prendre un laideron pour femme de chambre : pourquoi donc une femme d'esprit n'aurait-elle pas celle d'épouser un sot ? (Madame DE RIEUX.)

*

Il y a toujours des côtés par où il est bon de n'être pas regardé. Les femmes entendent, ce me semble, cette politique mieux que les hommes : elles enveloppent soigneusement ce qu'elles ne peuvent montrer avec avantage. Celles qui n'ont pas de belles dents ne rient jamais que des yeux. (Madame DE RIEUX.)

*

Vous nous blâmez de parler politique;
En vérité, messieurs, vous avez tort;
En laissant là tout esprit de critique,
Je veux tenter de nous mettre d'accord.

Nous vous aimons, je me plais à le dire;
Tout entre nous est commun ici-bas :
Or, quand le cœur, le sentiment inspire,
Pourquoi les goûts ne se suivraient-ils pas?

Le bien public nuit et jour vous agite;
Vous régentez, vous réglez l'univers...
Ce qui pour vous est un si grand mérite,
Peut-il pour nous être un si grand travers?

Quand avec nous votre esprit se déploie,
Ne pouvons-nous prendre aussi votre ton?
Sommes-nous donc des enfants qu'on renvoie
Quand par hasard on veut parler raison?

Il serait beau pour un homme qu'enflamme
De son pays la gloire, l'intérêt,
De voir sourire et s'étonner sa femme
Aux mots de loi, de gloire, de budget!

Peut-elle entendre avec indifférence
Ce que partout chacun sait discuter?
Ne faut-il pas qu'elle ôte à sa dépense
Ce qu'à l'impôt elle voit ajouter?

Oublira-t-elle, insensible et futile,
Ces grands combats, effroi du genre humain?
Doit-elle, ô dieux! rester froide et tranquille,
Si son enfant peut la quitter demain?

Quand vingt journaux instructifs et commodes
Soir et matin chez elle arriveront,
Ne sera-t-il que le journal des modes
Qu'elle ait le droit de consulter à fond?

Laissez, laissez une vaine censure,
Pères, maris, aimables précepteurs!
Vous ne pouvez réformer la nature,
Et c'est pour vous le plus grand des bonheurs.

Si d'un joujou, d'une toilette à faire,
D'un rien parfois vous jugez mieux que nous,
Je ne vois pas pourquoi, dans cette affaire,
Nous ne pourrions raisonner comme vous.

Mais qu'ai-je dit? l'espoir seul de vous plaire
Peut embellir ce débat à nos yeux,
Et près de vous, je n'en fais point mystère,
D'autres sujets nous conviendraient bien mieux.

Quand l'amitié, quand l'amour nous rassemble,
Certes le cœur en est plus enchanté;
Mais il vaut mieux politiquer ensemble
Que de rester chacun de son côté.

Tous vos désirs ne sont-ils pas les nôtres?
Vous plaire en tout n'est-il pas notre soin?
Quoi! séparer nos intérêts des vôtres...
La conséquence irait un peu trop loin.

Sur ce qu'on fait, sur ce que l'on propose,
Passez-nous donc quelques mots superflus,
Ou désormais parlez-nous d'autre chose,
Si vous voulez que nous n'en parlions plus.

(Princesse DE SALM-DYCK.)

*

Il n'y a pas de noble but à une ambition politique de femme, à moins de se trouver dans des circonstances extraordinaires, comme madame Roland et madame de Staël; encore leur position de femme rendit-elle tous leurs efforts à peu près stériles et fatals à eux-mêmes. (Madame GATTI DE GAMOND.)

*

LA FEMME POLITIQUE.

C'est une des variétés de la femme exquise, ou plutôt c'est la femme exquise sans enfants, cherchant dans les passions de la pensée un intérêt à sa vie. Ce n'est peut-être pas précisément la politique qu'elle aime, ce sont les esprits supérieurs qui, au nom de la politique, se rassemblent chez elle. Elle n'a ni le goût de l'intrigue ni la vanité du crédit; mais elle rêve l'influence, parce que c'est ce qu'il y a de plus difficile à conquérir, et cependant ce qui coûte le moins de peine à posséder; il ne faut pour cela que du tact et de l'esprit, deux choses qui ne s'acquièrent ni ne se perdent. Influence, pouvoir mystérieux comme tous les pouvoirs, qui se compose d'expérience, de patience, d'instinct, de coquetterie et d'affection; chaîne invisible avec laquelle on lie les intérêts les plus contraires, les ambitions les plus hostiles; chaleur intellectuelle qui fait mûrir tous les projets; force irrésistible qui a tous les dehors de la faiblesse. Heureuse la femme qui te possède, et qui, te respectant comme un trésor du Ciel, ne t'emploie jamais que dignement et pour de nobles intérêts. (Madame DE GIRARDIN.)

POLONAISES.

Les Polonaises ont des manières très-séduisantes; elles mêlent l'imagination orientale à la souplesse et à la vivacité de l'esprit français. (Madame DE STAEL.)

*

La Pologne est, je crois, le seul pays où, généralement parlant, les femmes sont supérieures aux hommes. Presque toutes ont de l'esprit, des talents; plusieurs ont beaucoup lu, et l'éducation des Polonais semble avoir été plus négligée. Je me hâte de répéter cependant que je ne parle ici que du plus grand nombre; car j'ai connu et je connais encore des Polonais qui joignent à une bravoure renommée une intelligence remarquable. (Madame DE BAWR.)

POSSESSION.

L'amour d'une femme ne consiste pas dans des témoignages emportés, dans un abandon sans frein ni réserve. C'est folie de croire qu'il soit prudent et sage d'épuiser tout à coup la somme de bonheur et d'illusion avec laquelle on entre en ménage, et de se donner corps et âme à un homme, jusqu'à ce que, rassasié, il détourne la tête et s'endorme dans l'habitude de notre possession. (Madame CHARLES REYBAUD.)

POUVOIR.

La nature et la société ont déshérité la moitié de l'espèce humaine; force, courage, génie, indépendance, tout appartient aux hommes; et, s'ils environnent d'hommages les années de notre jeunesse, c'est pour se donner l'amusement de renverser un trône, c'est comme on permet aux enfants de commander, certains qu'ils ne peuvent forcer d'obéir. Il est vrai, l'amour qu'elles inspirent donne aux femmes un moment de pouvoir absolu, mais c'est dans l'ensemble de la vie, dans le cours même d'un sentiment que leur destinée déplorable reprend son inévitable empire. (Madame DE STAEL.)

PRÉÉMINENCE.

Il me plaît d'admirer des hommes la grandeur;
Mais puis, si nous venons à priser la valeur,
Le courage, l'esprit et la magnificence,
L'honneur et la vertu, et toute l'excellence
Qu'on voit luire toujours au sexe féminin,
A bon droit nous dirons que c'est le plus divin...

Quant à moi, je sais bien qu'entre nous femmelettes,
On peut humainement trouver des fautelettes;
Mais qu'on ne vante pas des hommes les combats,
Qu'on ne me chante plus la force de leurs bras.
Eh! quel homme osera, fut-il grand capitaine,
Comparer sa valeur à la Camilienne?
Valasque, Zénobie, enfin Sémiramis,
En qui Pallas avait sa plus grand' force mis;
Le ciel voûté n'a point tant de luisans brandons,
Comme l'on comptera de féminins mentons...

(Madame DE ROMIEU.)

PRÉFÉRENCE.

Jamais une femme ne vous sait mauvais gré de plaire à plusieurs, pourvu qu'elle soit toujours préférée : ce sont autant de triomphes de plus. (NINON DE LENCLOS.)

*

C'est un beau triomphe, et la marque d'une préférence bien flatteuse, que d'être aimé d'une femme de comptoir... lorsqu'on est aimé seul. Celles qui sont aimables pour tout le monde, n'obligent personne. Pour engager à la reconnaissance, il faut que le bienfait soit particulier. (Madame DE RIEUX.)

*

Les femmes aiment assez à voir un amant faire le plaintif autour d'elles; mais il en est peu qui, dans la concurrence d'un amant entreprenant et d'un amant timide, donnent la préférence au second. (NINON DE LENCLOS.)

PRÉJUGÉ.

Les préjugés des femmes sont le plus sûr asile de leur sagesse. (Madame DE LAMBERT.)

*

S'il y a de l'esprit à se mettre au-dessus de quelques préjugés, il y a de l'impudence à les braver tous. Les femmes, pour lesquelles il

semble qu'ils ont été tous faits, se défont de ceux qui nuisent à leurs plaisirs, avec une facilité qui doit faire honte à la philosophie des hommes. (Madame DE RIEUX.)

*

Si la nature a fait deux sexes différents,
Elle a changé la forme et non les éléments.
Même loi, même erreur, même ivresse les guide :
L'un et l'autre propose, exécute et décide :
Les charges, les devoirs, entre eux deux divisés,
Par un ordre immuable y restent balancés.
Tous deux pensent régner, et tous deux obéissent :
Ensemble ils sont heureux ; séparés, ils languissent ;
Tour à tour l'un de l'autre, enfin, guide et soutien,
Même en se donnant tout, ils ne se doivent rien.
. . . . . .
. . . . . .
Sciences, poésie, arts, qu'ils nous interdisent,
Sources de voluptés qui les immortalisent,
Venez, et faites voir à la postérité
Qu'il est aussi pour nous une immortalité !
Mais déjà mille voix ont blâmé notre audace :
On s'étonne, on murmure, on s'agite, on menace ;
On veut nous arracher la plume et les pinceaux ;
Chacun a contre nous sa chanson, ses bons mots.
L'nn, ignorant et sot, vient avec ironie
Nous citer de Molière un vers qu'il estropie ;
L'autre, vain par système et jaloux par métier,
Dit d'un air dédaigneux : *Elle a son teinturier.*
Des jeunes gens, à peine échappés du collége,
Discutent hardiment nos droits, leur privilége ;
Et leurs arrêts, dictés par la fatuité,
La mode, l'ignorance et la futilité,
Répétés en échos par ces juges imberbes,
Après deux ou trois jours sont passés en proverbes.
En vain l'homme de bien (car il en est toujours),
En vain l'homme de bien vient à notre secours,
Leur prouve de nos cœurs la force, le courage,
Leur montre nos lauriers conservés d'âge en âge,
Leur dit qu'on peut unir grâces, talents, vertus,
Que Minerve était femme aussi bien que Vénus :
Rien ne peut ramener cette foule en délire :
L'honnête homme se tait, nous regarde et soupire.

(La princesse DE SALM-DYCK.)

PRÉSENTS.

La femme qui accepte d'un homme des présents, contracte une dette qu'elle s'expose à payer de sa personne. (Mademoiselle DE LESPINASSE.)

*

Une femme qui reçoit des présents se donne, ou, pour mieux dire, se vend. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

PRÉTENTION.

C'est une triste prétention que de vouloir briller dans le monde par son esprit; cette prétention est surtout nuisible chez les femmes. Elles doivent chercher à plaire et jamais à briller. (Madame GATTI DE GAMOND.)

*

Les femmes ne sont presque jamais honorées par aucun genre de prétentions; les distinctions de l'esprit même, qui sembleraient offrir une carrière plus étendue, ne leur valent souvent qu'une existence à la hauteur de la vanité. (Madame DE STAEL.)

*

LA FEMME A PRÉTENTIONS PRISE AU GITE.

Elle vient de rentrer; elle descend de cheval à l'instant même ; la pluie l'a forcée de revenir plus tôt qu'elle ne le voulait. — Madame est à sa toilette; elle vous fait prier de l'attendre un moment dans le salon. — C'est là qu'il vous est facile d'étudier cette femme exceptionnelle : dans son beau salon, toutes ses vanités sont exposées au grand jour; c'est le musée de ses prétentions. Ce vaste salon tout d'abord vous révèle un des chagrins de celle qui l'habite; il est superbe, mais il a le tort d'être unique, ce qui est un grand tort pour un salon de notre époque! une femme élégante qui n'a pas de second salon est inévitablement une femme malheureuse; on sait cela. Mais, quand on a le bonheur d'avoir encore son père, il faut se résigner à

quelques privations; un parent de plus c'est une chambre de moins. (Madame Émile de Girardin.)

PRÊTRE.

Toutes les fonctions qui ont quelque relation avec la religion sont interdites aux femmes avec tant de sévérité, qu'un enfant, fût-il le fils du plus vil des domestiques, peut servir à l'autel le prêtre célébrant la messe, tandis que la plus belle, la plus instruite et la plus sage des femmes, est jugée indigne de cette petite fonction.

Une barrière gardée par un soldat armé sépare les femmes du sanctuaire, et les tient loin des autels et de leurs ministres.

Elles ne peuvent s'approcher de ces hommes dévoués au culte de Dieu dans nos temples qu'en se prosternant à leurs pieds en criminelles qui vont être jugées.

Continuellement ces ministres, leurs ennemis déclarés, élevés dans la tribune, prononcent contre elles, devant le peuple assemblé, les invectives les plus atroces. Ils exagèrent leurs défauts : ils leur supposent des vices, et, à voix redoublée, ils publient que leur société est dangereuse pour le salut, qu'on ne peut être heureux dans ce monde et dans l'autre si on ne se détermine pas à se séparer d'elles.

Cet état donne le premier rang à des milliers d'hommes, que des revenus immenses entretiennent dans la plus grande opulence. Un très-petit nombre d'entre eux mérite, par ses services utiles et nécessaires, une portion de ces revenus ; mais le plus grand nombre, à cause de son inutilité absolue, ne mérite ni l'honneur de ce premier rang, ni la possession de ce qui y est attaché. Enfin, cet état ecclésiastique, qui entretient de toutes parts, dans les plus grandes et les plus belles habitations du royaume, avec des revenus immenses, des centaines de milliers d'hommes, n'a pour les femmes que quelques prisons éparses çà et là, mal fondées, mais bien fermées, dans lesquelles elles ne sont reçues qu'en fournissant une dot dont le produit suffise à les vêtir, les nourrir, et entretenir leur clôture. (Madame de Coicy.)

PRÉVOYANCE.

Vous connaissez mademoiselle de Neuville. Il est difficile de trouver une fille mieux constituée. Fraîche, robuste, pleine de santé,

mélancolique surtout; que de raisons de lui donner bien vite un mari ! Personne n'en sent mieux la nécessité que sa mère, prude s'il en fut jamais. Le président Meunier, rachitique, pâle, élancé, malingre, se met sur les rangs. Sa fortune, sa naissance, tout convient à la famille de la demoiselle. La mère seule s'oppose au mariage, et ne donne d'abord que de mauvaises raisons de son refus, parce qu'elle ne voulait pas dire la véritable. Cependant le mari tonne, les parents murmurent, la fille s'attriste, madame tient bon. Lasse à la fin de se voir traiter de bizarre et d'injuste, l'impatience la prit un jour. « Non, dit-elle, je ne consentirai jamais à ce que le président épouse ma fille; je veux en faire une honnête femme, et je ne lui donnerai qu'un mari qui se porte aussi bien qu'elle. » (Ninon de Lenclos.)

PRINCESSES.

On élève si mal les princesses dans ce pays (en France), et surtout dans la maison royale, que c'est une honte criante; ce serait autre chose si on en prenait soin;... mais, quand on laisse les enfants agir complétement à leur guise depuis sept jusqu'à vingt ans, et qu'on ne leur fait jamais aucune observation, il ne peut rien en résulter que de très-fâcheux. (Madame la duchesse d'Orléans.)

PROBITÉ.

Les femmes sont dispensées d'avoir de la probité. On dit une femme d'honneur, et l'on entend bien ce que c'est que l'honneur d'une femme; mais on n'a jamais dit une femme de probité. (Madame de Puisieux.)

*

La passion la plus violente doit respecter les limites de la probité. Il n'en est pas des fautes que les hommes commettent pour nous, comme de celles que nous faisons pour eux. On dit de nous que nous avons des faiblesses, on dit des hommes qu'ils se perdent. (Madame de Rieux.)

PROGRÈS.

Tant qu'on est de sang-froid, ou du moins tant qu'une passion n'est pas encore parvenue au dernier degré de hardiesse, tout paraît

grave : l'espérance de la moindre faveur est un crime pour celui qui la sollicite ; il ne se permet qu'en tremblant la caresse la plus innocente. D'abord un amant ne demande rien ou si peu de chose, qu'une femme se croit en conscience obligée de lui savoir gré de son désintéressement. Pour obtenir ce rien, cette bagatelle, il proteste de jamais exiger davantage ; et cependant, tout en faisant ces protestations, il avance, il se familiarise, il baise une main... On le sourirait d'un autre homme pourvu qu'on le vît familièrement ; mais, en fin de compte, ce qui avait si peu de conséquence aujourd'hui, rapproché de ce qui fut accordé hier, se trouve très-considérable en comparaison de ce qu'on avait obtenu le premier jour. Une femme, rassurée par la sagesse et la discrétion de son amant, ne voit pas la gradation imperceptible de ses faiblesses. Les petites faveurs qu'il exige lui paraissent si faciles à refuser, qu'elle compte se trouver la même force quand il osera lui demander davantage. Elle se fie tellement à sa vertu, qu'elle appelle le danger par des agaceries ; elle essaye ses forces, et quelquefois même elle veut savoir jusqu'où de petites complaisances pourront la conduire... Imprudentes que nous sommes ! C'est ainsi que nous attisons le feu qui doit nous brûler, car, je l'ai déjà dit, on ne badine pas impunément avec l'amour. (Ninon de Lenclos.)

PROPOSITION.

On ne fait guère de mauvaises propositions à une femme, qu'on n'y soit encouragé par le mépris qu'elle fait elle-même de son époux. Ce sont les femmes galantes qui font les amants audacieux. (Madame de Villedieu.)

PROPRETÉ.

Grand nombre de ménages ont été troublés par le peu de soin de l'épouse pour sa personne. Souvent celle qui, étant fille, ne voulait paraître que dans une toilette soignée, se néglige si fort étant femme, qu'elle en devient désagréable à son mari ; il semble qu'il ne vaille pas la peine qu'elle se gêne pour lui. Sous le prétexte qu'on peut chez soi se mettre à son aise, elle s'offre à ses yeux sans aucun des charmes que donnent l'arrangement et la propreté. S'il veut retrouver en elle les attraits qui l'avaient séduit, il faut qu'il attende le moment où elle *reçoit* compagnie... (Madame Mallès de Beaulieu.)

*

Le principal ornement d'une femme, jeune ou vieille, c'est la propreté. (Madame du Deffant.)

*

La propreté est la toilette de la vieillesse. (Madame Necker.)

PROPRIÉTAIRE.

Ce qui doit consoler un mari d'être trompé par sa femme, c'est qu'il reste toujours propriétaire d'un bien-fonds dont les autres n'ont que l'usufruit. (Sophie Arnould.)

PROTESTATIONS.

Personne ne sait peut-être combien, chaque jour, le ciel enregistre d'insurrections individuelles, d'émeutes à huis clos, de rébellions intimes, et surtout parmi ces femmes si soumises en apparence, que l'on a jugées bonnes seulement à faire de la tapisserie, à tricoter des bas, à jouer du piano et à broder des pantoufles; qui ont paru accepter cet arrêt humiliant, et qui, pourtant, du sein de leurs futiles travaux, lancent vers le ciel mille et mille protestations désespérées. (Currer Bell.)

PRUDENCE.

J'ai connu une mère, qui, sachant que sa fille attendait avec une impatience des plus vives son entrée dans le monde, en devança l'époque, pensant avec raison que la résistance ne ferait qu'aiguillonner ce désir; la jeune fille avait un peu plus de seize ans. Sa mère la conduisit pendant une semaine, chaque soir, dans une maison différente : visites, routs, bals, elle accepta tout ce qu'on est convenu de nommer plaisirs, sans trêve aucune; elle parut considérer comme une chose toute naturelle que sa fille la suivît partout. Chaque jour se trouvait pris par les soins qu'exigeaient les détails de la toilette du soir. On se levait tard, il était impossible de songer à faire autre chose. Ce genre de vie, qu'on accepta d'abord avec joie, devint bientôt

un travail fatigant lorsqu'il fut transformé en une sorte d'obligation permanente, et la jeune fille demanda grâce avant la fin de la semaine, trouvant le monde beaucoup moins divertissant d'ailleurs qu'elle ne l'avait pensé; et souvent, après cette épreuve, sa mère avait de la peine à obtenir qu'elle s'y rendît avec elle. (Madame A. Molinos-Lafitte.)

*

La principale prudence consiste à se défier de soi-même plus que des autres. (Madame de Lambert.)

PRUDES.

Les prudes par état sont presque toujours envieuses et malignes, souvent méchantes, toujours fausses, rarement jolies (cela devrait même être défendu par les lois de leur état). Incapables d'amitié, plus incapables de reconnaissance, tout leur est dû, en vertu de leur pruderie; les trahisons sont leurs menus plaisirs. Le masque de la vertu est, pour elles, ce qu'est le masque de la dévotion pour le dévot en titre; c'est-à-dire ce qu'on appelle le *tartufe* ou l'*hypocrite*. (Madame de Verzure.)

*

Les prudes savent s'imposer de grandes privations; elles ont en cela plus de mérite que les femmes vertueuses; celles-ci, du moins, ont pour elles la vertu, les autres n'ont pas même l'amour. (Madame Émile de Girardin.)

LES PRUDES ET L'AMOUR.

Le mal que les prudes disent de l'amour, la résistance qu'elles lui opposent, le peu de goût qu'elles affectent pour ses plaisirs, la peur qu'elles en ont, tout cela est de l'amour; c'est s'en occuper, c'est lui rendre hommage à leur manière. Il sait prendre chez elles mille formes différentes : comme l'orgueil, il vit de sa propre défaite. (Ninon de Lenclos.)

PUDEUR.

La pudeur est la plus proche parente de la vertu. (Madame de Coulanges.)

*

Quand une fois la pudeur est immolée, elle ne revient pas plus que les belles années. C'est elle qui sert le véritable intérêt des femmes; elle augmente leur beauté, elle en est la fleur, et elle sert d'excuse à la laideur. Elle est le charme des yeux, l'attrait des cœurs, la caution des vertus, l'union et la paix des familles. Mais si elle est une sûreté pour les mœurs, elle est aussi le charme des plaisirs; sans elle l'amour serait sans gloire; c'est sur elle que se prennent les plus flatteuses conquêtes. Elle met le prix aux faveurs; et la pudeur est si nécessaire aux plaisirs, qu'il faudrait en conserver dans le temps même destiné à la perdre. Elle est aussi une coquetterie raffinée, une espèce d'enchère que les belles personnes mettent à leurs appas, et une manière d'augmenter leurs charmes en les cachant : ce qu'elle dérobe aux yeux leur est rendu par la libéralité de l'imagination. (Madame DE LAMBERT.)

*

La pudeur est la grâce la plus touchante qui puisse embellir une femme; elle est le gage certain de l'innocence et de la vertu. (Madame DE GENLIS.)

*

Il faut avoir une pudeur tendre; le désordre intérieur passe du cœur à la bouche, et c'est ce qui fait les discours déréglés. Les passions même les plus vives ont besoin de la pudeur pour se montrer sous une forme séduisante : elle doit parer et embellir toute votre personne. (Madame DE LAMBERT.)

*

On dit que Jupiter en formant les passions leur donna à chacune sa demeure : la pudeur fut oubliée, et, quand elle se présenta, on ne savait plus où la placer : on lui permit de se mêler avec toutes les autres. Depuis ce temps-là, elle en est inséparable; elle est amie de la vérité, et trahit le mensonge qui ose l'attaquer; elle est liée et unie particulièrement avec l'amour! elle l'accompagne toujours, et souvent elle l'annonce et le décèle; enfin, l'amour perd ses charmes dès

qu'il est sans elle : c'est un grand lustre à une jeune personne que la pudeur. (Madame DE LAMBERT.)

*

Les filles doivent avoir sur les sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les vices. (Madame DE LAMBERT.)

*

Le ton des honnêtes gens ne devrait point varier. Il en était un jadis pour les femmes dont il ne leur était pas permis de s'écarter, celui de la pudeur. Je ne sais ce qu'il est devenu, à moins qu'il ne se soit réfugié aux Ursulines et chez les filles de Sainte-Marie. Qu'il y reste ; on n'en a plus que faire dans le monde. (Madame DE PUISIEUX.)

PURETÉ.

Plus une jeune personne est pure et bien élevée, plus elle est exposée, en parlant trop, à dire une foule de choses dont elle ignore la portée, et qui pourraient prêter à des interprétations fâcheuses de la part d'une jeunesse aussi inconsidérée que la nôtre, et dont les opinions ne se forment malheureusement pas en assez bon lieu, en général, pour apprécier l'ignorance de la candeur. (Madame A. MOLINOS-LAFITTE.)

QUALITÉS.

C'est plus par leurs défauts que par leurs bonnes qualités que les femmes plaisent aux gens du monde. Ils veulent profiter des faiblesses des personnes aimables; ils ne feraient rien de leurs vertus. (Madame DE LAMBERT.)

RAISON.

M. de la Rochefoucauld a écrit que nous n'avions pas toujours assez de raison pour employer toute notre force. Madame de Grignan dit, au contraire, que nous n'avons pas toujours assez de force pour employer toute notre raison. L'une ou l'autre maxime peut être regardée comme une vérité, selon les circonstances. (Madame DE SÉVIGNÉ.)

RÉCONCILIATION.

Il n'en est pas des réconciliations des maris et des femmes comme de celles des amants et des maîtresses : celles-ci ont mille douceurs, et celles des autres ne sont, à proprement parler, qu'une trêve de querelles et de persécutions. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

RECONNAISSANCE.

On doit craindre la reconnaissance d'un amant qui parle trop; il y a des reconnaissances muettes qui valent beaucoup mieux. (Madame DE SARTORY.)

*

Henri Tranerlob, mort à Mayence dans le XIVe siècle, avait inséré dans ses livres des éloges flatteurs pour les femmes. A sa mort, les femmes de Mayence, en deuil, portèrent son corps depuis sa maison jusqu'à la grande église, où ses funérailles se firent à leurs dépens avec une grande magnificence. Elles versèrent de leurs meilleurs vins sur son tombeau, et ajoutèrent à cette singulière marque de leur reconnaissance des éloges, des gémissements et des larmes. (Madame DE COICY.)

REINES.

Les reines de France ne sont heureuses qu'en ne se mêlant de rien, et en conservant un crédit suffisant pour faire la fortune de leurs amis, et le sort de quelques serviteurs zélés. (MARIE-ANTOINETTE.)

REGRETS.

Nous ne regrettons guère ceux qui nous aiment quand nous ne les aimons pas; et nous ne laissons pas de regretter ceux que nous aimons, encore qu'ils ne nous aiment point. (Madame DE SARTORY.)

*

Une femme qui croit regretter son amant, souvent ne regrette que l'amour. (Madame D'ARCONVILLE.)

RELIGION.

Quel grand usage les femmes n'ont-elles pas fait de ce zèle de religion qui cherche à convertir? Faisant servir à ce grand objet les charmes de leur sexe, et attirant à leur croyance leurs époux, elles ont rendu chrétienne une bonne partie de l'Europe.

C'est par elles que l'Angleterre, la France, une grande partie de l'Allemagne, la Bohême, la Pologne, la Lithuanie, la Russie, ont reçu l'Évangile, et que la Lombardie et l'Espagne ont renoncé aux opinions d'Arius. (Madame DE COIGY.)

*

Les femmes de Paris n'ont tout juste de religion que ce qu'il leur en faut pour empêcher qu'elles n'en aient point du tout. (Madame DE POMPADOUR.)

RENDEZ-VOUS.

Quelle que soit l'hésitation avec laquelle une femme arrive au rendez-vous donné, du moment qu'elle arrive, vous pouvez tout espérer d'elle. Craintive d'abord, elle cédera difficilement il est vrai, mais enfin elle cédera; elle n'est venue même que pour céder à son amant, elle n'est là que pour le rendre heureux. (Madame DE RIEUX.)

RÉPUTATION.

Les réputations dans les femmes ne sont pas si difficiles à obtenir que celles des hommes. Filles dociles, épouses soumises, tendres mères, c'est en remplissant ces doux devoirs que nous devenons respectables : mais nous ne sommes guère destinées à faire du bruit dans le monde qu'en passant condamnation sur des articles essentiels. Car il y a une autre réputation, qui malheureusement nous donne le plus de consistance dans la société, et à laquelle nous aspirons toutes, celles de femmes aimables. La corruption des mœurs a fait croire qu'il était impossible d'être aimable et estimable en même temps. Plusieurs femmes ont souvent négligé la qualité la plus éminente pour courir après celle qui était la plus fêtée, sans cependant

avoir pu y atteindre : mais j'ai vu des femmes posséder l'une et l'autre à la fois, en dépit de nos libertins. Le beau vernis ne brille jamais autant que lorsqu'il couvre les fleurs les mieux dessinées : celui de l'amabilité ne charme jamais si vivement que lorsqu'il est appliqué aux qualités les plus solides. Femmes ! désirez-vous mériter et obtenir infailliblement la plus satisfaisante des réputations, celle de l'amabilité ? C'est par la douceur, par la bonne humeur, par la gaieté, que l'on donne cette pointe de vivacité à l'esprit, qui le rend saillant dans la conversation. La légèreté, la grâce sont l'apanage de notre sexe : pour peu que le jugement nous guide, l'amour de plaire nous rend aimables sans qu'il en coûte à la délicatesse de notre état. Voyez des gens de mérite, ce sont eux qui donnent les réputations : c'est par le choix surtout de ses premiers amis qu'une femme annonce la sienne dans le monde. Que de difficultés pour réparer le faux pas d'un mauvais choix de notre jeunesse ! Au contraire, combien de fausses démarches n'ont pas été pardonnées lorsque des amis respectables et solides se sont prêtés à les défendre ou à les faire oublier dans une femme qu'ils ont crue digne de leur estime ? En Italie surtout, la vigne a besoin d'un ormeau qui puisse lui servir d'appui et l'élever au-dessus des attentats des mains téméraires, et lui faire déployer la richesse de son feuillage et la beauté de ses fruits ; sans quoi, elle rampe, elle est foulée par tous les passants, qui daignent à peine en cueillir les raisins méprisés. (Madame DE ROSEMBERG.)

*

On faisait des reproches à madame ***, qui violait toutes les lois de la bienséance : « Je veux jouir, disait-elle, de la perte de ma réputation. » (Madame DE LAMBERT.)

* *

Rien ne contribue tant à la perte de notre réputation que l'air effronté. Celles qui l'ont sont soupçonnées bien avant que d'avoir mérité les soupçons. (Madame DE RIEUX.)

*

Il est un moyen de devenir et de rester longtemps une femme à la

mode; ce moyen n'a jamais manqué son effet, c'est d'être sage avec une mauvaise réputation. (Madame DE GIRARDIN.)

*

Dans son intérieur, une femme ne doit désirer que la réputation d'une femme sensée; dans le monde, elle ne doit chercher que la réputation d'une femme aimable. (Madame C. FÉE.)

*

La réputation d'une femme ne peut se conserver avec l'inconstance : il faut prendre un parti là-dessus, et s'étourdir sur le qu'en dira-t-on. Une femme qui a eu une intrigue, risque sa réputation, et ne la perd pas toujours; mais celle qui en a eu plusieurs, est déshonorée : celles qui successivement quittent un amant pour en reprendre un autre, et qui passent leur vie dans la galanterie, sont faites pour être la honte et l'opprobre de notre sexe. (Madame DE PUISIEUX.)

RÉSIGNATION.

... *Résignation!* mot sublime qui signifie tant de choses : secret découvert, trésor trouvé, moyens ingénieux, ressources inespérées, rôle accepté, travail souterrain, trappes, échelles de soie, portes murées, glaces tournantes, lanternes sourdes, tapis muets; guerre intime, puissance voilée, foi profonde, orgueil ténébreux, modestie implacable, gracieuse haine, mépris doucereux, vengeance câline, ressentiment éternel; voilà ce que signifie chez les femmes le mot résignation. Vous comprenez combien il est important pour elles d'être promptement et complétement résignées.

Du jour où une femme a prononcé ce mot terrible : « Que voulez-vous! il a bien fallu se résigner... » tremblez... si vous êtes son mari ou son tyran; à dater de ce jour, décachetez sa correspondance, interrogez tous les tiroirs de sa commode, de son secrétaire, de sa table à ouvrage; ne dormez plus que d'un œil, et refusez toute boisson acidulée. (Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

*

Dire je ne veux point des choses quand on ne peut les avoir, c'est

rendre son parti vis-à-vis des autres, mais non vis-à-vis de soi. Je connais une fille de cinquante ans qui dit qu'elle ne veut point se marier, parce qu'elle a peur de faire des enfants. (Madame DE RIEUX.)

*

A moins qu'elle ne soit un vrai phénomène, une femme, même spirituelle, doit, après trente ans, se résigner à ne plus briller d'un grand éclat. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

RÉSISTANCE.

La résistance d'une femme n'est pas toujours une preuve de sa vertu, elle l'est plus souvent de son expérience. Quiconque, parmi nous, voudra parler avec sincérité, vous avouera que le premier mouvement est de se rendre ; on ne résiste que par réflexion. La nature nous porte à l'amour, l'éducation nous en éloigne, et notre gloire consiste à combattre notre penchant. Il en est de la profession de femme vertueuse comme de toutes les autres : on ne s'y perfectionne que par l'habitude de l'exercer. (NINON DE LENCLOS.)

*

La résistance d'une femme est presque toujours artificieuse. C'est la ressource de celles qui veulent exciter plus d'amour qu'elles n'en veulent prendre. (Madame CÉCILE FÉE.)

RESPECT.

Rien n'est si glacé que le respect seul ; c'est le compagnon de l'indifférence et de l'ennui. Demandez aux femmes prudes et laides ce qu'elles en pensent ; mais surtout, avant cette question, exigez d'elles beaucoup de sincérité. (Madame DE RIEUX.)

*

Il ne faut pas être trop aimée pour être respectée ; l'amour et la vénération ne vont point ensemble. (Madame DE RIEUX.)

*

Défiez-vous, mademoiselle, des égards empressés qu'on aura pour vous. Les hommes ne sont prodigues de respect envers les femmes que dans le dessein bien arrêté de leur en manquer au plus tôt. (Madame DE RIEUX.)

*

Les nations sont grandes en raison du respect qu'elles accordent aux femmes, car toutes les vertus sociales se tiennent étroitement. Là où les femmes sont avilies, foulées aux pieds, garrottées, et où les liens matériels semblent seuls suffisants pour les contenir, la nation entière est dans un état d'abaissement et d'immoralité qui doit nécessairement la conduire à sa ruine. (Madame GATTI DE GAMOND.)

RIDE.

Si j'avais assisté au conseil du Créateur lorsqu'il forma la nature humaine, je lui aurais conseillé de mettre les rides sous le talon. (NINON DE LENCLOS.)

RIDICULE.

Les femmes prennent des ridicules comme des modes. Il y a des temps où il est du bel air d'avoir des vapeurs; un autre où il est de mode de faire les délicates; un autre temps où l'on affecte une santé forte. (Madame DE PUISIEUX.)

*

Choses qui ont toujours l'avantage d'être ridicules :
Une petite fille coiffée avec une guirlande de roses;
Une jeune fille avec une toque et des plumes;
Des fleurs naturelles dans de faux cheveux;
Un chasseur derrière la voiture d'une femme;
Une femme bien faite habillée en homme;
Les coquetteries d'une jeune nourrice;

Les rigueurs d'une danseuse;
Une femme qui joue du violon;
Quatre femmes dans la même loge;
Un béret à plumes dans un fiacre;
Une grosse femme en camisole;
Une vieille fille;
Une jeune personne qui mange trop;
Deux Anglaises chez un pâtissier;
Une femme qui danse trop bien;
Les airs dédaigneux des grandes demoiselles qui brûlent de se marier;
Les phrases d'une femme de trente ans sur son vieil âge;
Les chuchotements des jeunes femmes entre elles;
Les élégies de salon sur la légèreté des hommes;
La prétention des femmes sans talent à passer pour la *modeste violette;*
L'affection des femmes à médire de leur amant;
Les compliments exagérés des femmes qui se détestent;
Le premier et le dernier bonnet d'une mode;
Les airs sensibles d'une grosse ménagère;
Les pensées détachées d'une femme misanthrope;
Une femme laide qui s'évanouit;
La noce d'une veuve;
Etc., etc. (Madame Sophie Gay.)

RIGUEURS.

De tout temps, les rigueurs furent l'aiguillon de l'amour. L'amant intelligent en tire de nouvelles armes; ses progrès ne sont jamais plus rapides que lorsque des obstacles ont redoublé la vivacité de ses attaques. Ne dites donc jamais à une femme qu'elle a tort de vous maltraiter; ne vous plaignez point de ses rigueurs, mais paraissez-lui si aimable, qu'elle se reproche son injustice, et qu'en voulant vous la faire oublier, elle s'en punisse elle-même. (Ninon de Lenclos.)

*

Un amant, et surtout un amant malheureux, regarde comme une

faveur les rigueurs que l'on exerce contre ses rivaux. (Madame DE TENCIN.)

RIRE. — SOURIRE.

« Il n'y a que les sots qui rient avec cette facilité, mademoiselle, disait une très-grave dame à sa fille : vous avez toujours le rire à la bouche ; à seize ans, il est temps de sourire ; les éclats de la gaieté sont indécents, et ils indiquent du vide dans l'esprit. Le rire fréquent a d'autres inconvénients pour les femmes : il étend les traits, il sillonne le front, les joues ; il ternit l'émail des dents, qu'il expose à l'air trop souvent, et imprime même sur les lèvres de petites rides qui ôtent la fraîcheur d'une jolie bouche. » La petite personne composa d'abord sa physionomie le plus sérieusement qu'il lui fut possible, et eut alors cet air sot que sa mère s'efforçait de proscrire. La régularité des traits avait besoin de cette petite convulsion pour y ajouter de l'expression ; c'était en elle l'effet de sa gaieté naturelle : ses yeux s'allumaient, sa vivacité s'annonçait par ses regards rapides, et n'eussent-ils indiqué que l'étourderie, j'aurais préféré ce défaut, que l'on corrige aisément, à l'air statue que le maintien ordonné par la mère devait répandre sur le visage de cette jeune personne. Cette leçon me déplut ; le sourire de commande est haïssable ; il décèle la petitesse de l'esprit et l'imposture de l'éducation dans le point le plus condamnable, celui de la dissimulation. Il y a le sourire touchant du sentiment, de l'honnêteté, le seul qui soit intéressant : c'est celui que l'on se doit les uns aux autres dans la conversation, en signe d'approbation. Ce sourire devient précieux, surtout s'il part d'une âme que le chagrin personnel pourrait dispenser de cette attention délicate : il diffère de la dissimulation en ce qu'il ne s'accorde qu'avec économie et justice. Tant mieux si les jeunes personnes rient facilement. A mesure que les idées se gravent dans leurs âmes neuves, c'est la teinte qu'elles y portent qui influe le plus sur le caractère qu'elles auront ensuite... La curiosité, l'apanage de l'innocence, cherche plutôt dans les objets le côté ridicule que le côté sérieux. L'enfant rit de tout ce qu'il ignore : celui qui ne fait que sourire, c'est qu'ayant deviné, il cherche à vous en imposer...

..... Le sourire de la dissimulation n'est pas mon fait : je prononce *ouvertement* mon opinion sur toutes les matières que je crois e

tendre, et, lorsque je ne les entends pas, ou j'ai le courage d'en demander l'explication, ou je me tais, si ma curiosité n'est point émue. Pour le rire social de l'approbation, je n'en suis point avare : j'aime mes semblables, surtout les femmes, et j'ai un plaisir très-sensible lorsque je puis relever, par la voix ou par le geste, quelque trait de leur esprit ou de leur sentiment. Le geste du sourire est très-efficace pour cela; il encourage, et l'on s'en sert avec succès. Le coup d'œil qu'une femme timide jette à la dérobée sur une physionomie imposante, sur laquelle elle trouve ce signe engageant d'approbation, la relève infiniment à ses propres yeux, et la dispose à s'estimer soi-même, ce que je crois très-nécessaire pour se rendre estimable aux autres.

Riez de bonne foi, charmante et naïve jeunesse! le temps du sourire ne viendra que trop tôt : rarement vous souriez à présent sans rougir; le sourire n'est donc pas tout à fait pur. Après viendront les années du sourire adroitement ménagé : un air calme et serein cachera souvent le véritable état de votre âme agitée. Le second âge une fois passé, et le roman des passions achevé, vous ne vous émanciperez plus avec le sourire ; vos traits auront déjà perdu toute cette douce élasticité qui les mettait en mouvement avec mollesse. Le ciseau du temps aura creusé les sillons dessinés par les passions sur vos visages; il en aura fait des rides ineffaçables. A quoi vous servirait alors un sourire gauche, qui annoncerait des prétentions ridicules? Un air de réflexion et de bonté est tout ce qui vous reste à prendre : c'est là la marche des révolutions ordinaires sur le visage d'une femme. (Madame DE ROSEMBERG.)

RIVALITÉ.

Regardez une femme au milieu d'un bal, désirant d'être trouvée la plus jolie, et craignant de n'y pas réussir. Le plaisir au nom duquel on se rassemble est nul pour elle, elle ne peut en jouir dans aucun moment, car il n'en est point qui ne soit absorbé, et par sa pensée dominante et par les efforts qu'elle fait pour la cacher. Elle observe les regards, les plus légers signes de l'opinion des autres, avec l'attention d'un moraliste et l'inquiétude d'un ambitieux, et voulant dérober à tous les yeux le tourment de son esprit, c'est à l'affectation de sa gaieté pendant le triomphe de sa rivale, à la turbu-

lence de la conversation qu'elle veut entretenir pendant que cette rivale est applaudie, à l'empressement trop vif qu'elle lui témoigne, c'est au superfin de ses efforts enfin qu'on aperçoit son travail. (Madame DE STAEL.)

*

Tant que deux figures ont quelque chose à démêler ensemble, il est impossible qu'entre les femmes qui les portent il se forme une solide amitié. Deux marchands qui ont la même étoffe à débiter, peuvent-ils devenir de bons voisins ? (NINON DE LENCLOS.)

ROLE.

Le rôle de la femme, dans le passé, est une longue requête, une silencieuse aspiration vers l'avenir. Dans toutes les grandes et douloureuses phases de transformation que l'humanité traverse, c'est elle qui préserve dans son cœur l'élément de foi et de spiritualisme, ce gage de la perpétuité du progrès, sans cesse débordé par les violences du dehors, comme elle préserve dans son sein le fruit mystérieux qui sera l'humanité à venir. Sa vie et son œuvre se résument en deux mots : douleur et sacrifice, foi et espérance. Pour elle aussi, le jour de la paix et de la justice viendra... (Madame GAUTHIER-COIGNET.)

*

Les femmes ne jouent presque jamais de rôle dans le monde par elles-mêmes que par l'indécence, l'intrigue ou le ridicule.

Dans un état privé, les femmes ne jouent point de rôle impunément.

Sont-elles galantes, on les méprise.

Sont-elles intrigantes, on les redoute.

Affichent-elles la science ou le bel esprit, si leurs ouvrages sont mauvais, on les siffle; s'ils sont bons, on les leur ôte, et il ne leur reste que le ridicule de s'en être dit les auteurs. (Madame D'ARCONVILLE.)

ROMANCES.

Ridicule pour ridicule, je préfère celui des hommes qui chantaient jadis leur douloureux martyre à celui de ces jeunes personnes auxquelles l'on a recommandé d'avoir de l'âme, comme si ce malheur s'acquérait, et qui croient qu'en levant les yeux au plafond et en prononçant le mot *baiser* de *la Folle* comme s'il y avait quatre b, elles atteignent au suprême du dramatique de concert. N'est-il pas inconvenant d'entendre ces gémissements érotiques passer par des voix virginales? Et ces jeunes amateurs si pures, si belles, dont la timidité naturelle à leur âge offre un si frappant contraste avec ce qu'elles chantent, ne seraient-elles pas plus gracieuses en soupirant la romance mélancolique qu'en imitant les convulsions du désespoir amoureux? (Madame Sophie Gay.)

ROMANS.

Une jeune fille qui se permet la lecture des romans reviendra triste dans la société où elle ne rencontrera rien qui lui rappelle ses chimères, tandis qu'une femme raisonnable qui aura dans la solitude élevé son âme à son Créateur, étudié ses devoirs et cultivé sa raison, retrouvera dans le monde l'usage salutaire des réflexions qui l'ont occupée d'avance. (Madame Necker.)

*

Le roman n'étant jamais pris sur le vrai, allume l'imagination, affaiblit la modestie, met le désordre dans le cœur; et, pour peu qu'une jeune personne ait de la disposition à la tendresse, il hâte et précipite son penchant. Il ne faut point augmenter le charme ni l'illusion de l'amour; souvent, plus il est adouci, plus il est dangereux. (Madame de Lambert.)

ROUGEUR.

Des pédants, qui se persuadent être philosophes, demandent pour quelle raison une femme rougirait lorsqu'elle n'est coupable d'aucun crime. Il suffit de répondre : La rougeur qui monte au visage est si

peu par elle-même un indice infaillible du crime, qu'elle est la compagne ordinaire de l'innocence. (Madame D'ADHÉMAR.)

RUSE.

... Toutes les femmes ne veulent pas plus être fidèles qu'obéissantes quand même.

C'est bien à tort qu'on s'imagine que les femmes s'accommodent facilement de cette condition passive qui leur est imposée. L'activité de leur âme se tourne contre leur intérieur pour peu qu'elles soient inoccupées.

Si les unes s'attachent avec plus d'innocence à dominer la volonté de leurs maris, les autres se proposent d'assurer le succès de leurs intrigues. C'est un complot contre l'autorité ou contre l'honneur du maître. Leur esprit, en s'appliquant du matin au soir au même objet, y acquiert d'étonnantes facultés de pénétration, de subtilité, d'astuce. De même que les sauvages, dont l'existence est tout entière dans les sens, perfectionnent la vue, l'ouïe, le flair à un tel point que le corps est en quelque sorte fait esprit; de même, les femmes les plus bornées atteignent, dans un cercle étroit, à un miraculeux degré de ruse.

La ruse alors ne se sent plus de l'école, elle est naïve, spontanée, simple comme le style des grands écrivains consommés dans leur art. Que de fois des hommes supérieurs sont pitoyablement pris à ces toiles ourdies par la résignation qui s'use à tromper au lieu de se consacrer à obéir! Triste métier que la tromperie, triste et dégradant pour le fripon, pour la dupe! (Madame A. DE CASAMAIOR.)

SAGESSE.

Je crois fermement aux femmes sages, dans le cas où elles n'auront jamais été attaquées, ou dans la supposition où elles l'auront été mal; je crois encore aux femmes sages quoique attaquées, et bien attaquées, lorsqu'elles n'auront eu ni tempérament, ni passion violente, ni liberté, ni mari haïssable. Pour qu'une femme puisse se flatter d'être essentiellement vertueuse et sage par ses propres forces, il faut qu'aucun danger, quelque grand qu'il soit, aucun motif, quelque pressant qu'il puisse être, aucun prétexte ne soit capable de

la faire succomber ; il faut que l'occasion la plus favorable, l'amour le plus tendre, la certitude du secret, l'estime, la confiance la plus parfaite en celui qui l'attaque, il faut, dis-je, que tous ces avantages réunis ne puissent rien sur son courage ; en sorte que, pour savoir s'il est une femme vertueuse dans la vraie signification du mot, on doit en supposer une qui ait eu le rare bonheur d'échapper à tant de dangers rassemblés ; car ce serait pour elle n'avoir rien fait que d'avoir résisté, ou à l'amour sans avoir de tempérament, ou à l'occasion sans avoir d'amour, ou au tempérament faute d'occasion. Sa vertu serait toujours incertaine, tant qu'elle n'aurait pas été attaquée en même temps avec toutes les armes qui pouvaient la vaincre. On pourrait toujours dire que, si elle eût été d'une autre constitution, elle n'aurait pas résisté à l'amour, ou que s'il s'était présenté une occasion favorable, sa vertu n'aurait été qu'une sotte. (Ninon de Lenclos.)

*

C'est ordinairement une grande folie que de montrer de la sagesse ; c'est plus ordinairement encore une grande sagesse que de montrer de la folie. Il faut avoir de la sagesse pour soi, et tous les dehors de la folie pour les autres. Ce conseil est bon à suivre, surtout avec les femmes. Elles veulent bien qu'on les aime tendrement, mais elles veulent aussi qu'on les divertisse, et qui fait l'un sans l'autre, ne fait presque rien. Les femmes préfèrent même qu'on les divertisse sans les aimer, plutôt que de les aimer sans les divertir. (Madame de Puisieux.)

SAINT-SIMONISME.

Le saint-simonisme appelait les femmes à se déclarer, à se prononcer elles-mêmes sur leurs droits et sur leurs devoirs, à en tracer la limite absolue. En vérité, le pouvaient-elles ? En est-il une seule, au temps ou nous vivons, qui le puisse faire, même d'une manière générale ? (George Sand.)

SALAMANDRES.

Certaines femmes sont de la nature des salamandres, elles vivent

dans un brasier qui consumerait les personnes raisonnables et paisibles. (Madame Necker.)

SALON.

Aujourd'hui qu'on a chaque soir une pièce nouvelle à applaudir, des *routs* où l'on doit étouffer, un bal où l'on va rester trois heures à la file avant d'y arriver, on ne comprend rien à l'obligation volontaire que s'imposait jadis la femme qui voulait avoir un salon de rester chez elle tous les soirs, à moins que quelque solennité de cour ou de famille ne pût lui servir d'excuse envers ses habitués. C'était, pense-t-on, un esclavage insupportable. Eh bien, cet esclavage, qui consistait à recevoir quotidiennement et à entendre les plus spirituels causeurs du monde, était peut-être moins dur à subir que nos plaisirs à la mode. (Madame Sophie Gay.)

SAVOIR.

Une femme pourrait être taxée de sotte pédanterie ou de vaine curiosité, si elle s'informait sans discernement des choses qui ne servent qu'à la parade de l'esprit ou qui lui feraient perdre son temps, car elle n'en a guère à perdre : mais quelque savoir est nécessaire à qui veut se défendre d'agir mal à propos. (Madame de Rémusat.)

*

Depuis Molière et sa comédie des *Femmes savantes*, on a attaché presque autant de honte au savoir des femmes, qu'aux vices qui leur sont le plus défendus. Lorsqu'elles se sont vues attaquées sur des amusements innocents, elles ont compris que, honte pour honte, il fallait choisir celle qui leur rendait davantage, et elles se sont livrées au plaisir.

La société a-t-elle gagné dans cet échange du goût des femmes? Elles ont mis la débauche à la place du savoir; le précieux qu'on leur a tant reproché, elles l'ont changé en indécence. Par là, elles se sont dégradées, elles sont déchues de leur dignité, car il n'y a que la vertu qui leur conserve leur place et les bienséances qui les maintiennent dans leurs droits. Elles ont senti que les hommes ne les

honoraient plus comme autrefois; car la pudeur a des droits naturels sur le respect des hommes. Pour leur plaire elles, ont pris tous leurs goûts , mais elles se méprennent. Plus elles ont voulu leur ressembler, plus elles se sont avilies. (Madame DE LAMBERT.)

*

La plupart des femmes n'apprennent que pour qu'on dise qu'elles savent, et se soucient fort peu de savoir en effet. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Presque toutes les femmes passent leur vie à se dire trop jeunes pour savoir, jusqu'au jour où elles se croient trop vieilles pour apprendre. (Madame DE SOUZA.)

SCANDALE.

... Il était sans doute bien étrange de voir à la cour *madame la marquise de Pompadour*, tandis que son mari, *M. le Normant d'Étioles*, était fermier général; mais il était encore plus odieux de voir présenter avec pompe à toute la famille royale une fille publique (madame du Barry). Ces indécences inouïes et tant d'autres ont cruellement dégradé en France la royauté, et contribué, par conséquent, à la révolution. (Madame DE GENLIS.)

*

Le scandale et le désordre des femmes est très-souvent provoqué par la férocité ou l'infamie des hommes. (GEORGE SAND.)

SECRET.

Quand vous voudrez confier un secret à quelqu'un, mademoiselle, ayez toujours un gage du sien. Je vous permets de compter sur la discrétion des autres, quand ils vous appréhenderont autant que vous les craindrez. (Madame DE RIEUX.)

*

L'amour aime, de sa nature, tellement le secret et le mystère, qu'on peut dire que tout ce qui n'est ni secret ni mystérieux n'est point amour. (Mademoiselle DE SCUDÉRY.)

SÉDUCTION.

Les hommes désirent assez généralement les femmes, et mettent même souvent en œuvre jusqu'à la fausseté et la perfidie pour s'en faire aimer. Elles prétendent qu'elles ne manquent à leur devoir qu'après avoir longtemps résisté aux persécutions des hommes; mais elles ont tort, et, si elles étaient de bonne foi, elles conviendraient que ce sont presque toujours elles qui les séduisent les premières, et d'une façon d'autant plus sûre qu'elles ne paraissent pas en avoir le dessein. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

... Tout adore nos fers;
Tout suit l'instinct qui nous dirige;
Par nos grâces, par nos travers,
Si l'on veut, par notre vertige,
Nous enchaînons cet univers;
Nous lui prouvons, grâce au prestige,
Qu'en vous ébauchant avant nous,
Le Ciel, de notre honneur jaloux,
Pour la fin garda son prodige,
Et que la main du Créateur
Commença vite par la tige,
Pour donner ses soins à la fleur.

(Comtesse DE BEAUHARNAIS.)

SENS.

... A quel point d'avilissement la femme peut tomber, lorsqu'elle se laisse aller aux exigences de ses appétits charnels! Je ne prêche pas la macération de la chair; néanmoins, on ne saurait trop le répéter, il n'y a de liberté qu'autant qu'on méprise ses sens. (Madame FLORA TRISTAN.)

*

On évite avec un soin infini d'avertir les femmes, de leur laisser même pressentir qu'elles seront attaquées par les sens, et que ce seront là les attaques les plus dangereuses pour elles. On leur parle toujours dans la supposition qu'elles sont de purs esprits, et le malheur est qu'on ne peut guère faire autrement. Qu'arrive-t-il de là? Comme elles ne se sont jamais défiées que leur ennemi le plus redoutable était celui dont on ne leur avait point parlé, elles se trouvent sans défense... Ce n'est pas des hommes dont il faudrait faire peur aux femmes, mais d'elles-mêmes. Que pourrait un amant si la belle qu'il attaque n'était pas séduite d'abord par ses propres désirs? (Ninon de Lenclos.)

SENSATIONS.

Une femme vraiment délicate et sensible éprouve une foule de sensations qui sont inconnues à la plupart des hommes. (Madame C. de Salm.)

SENSIBILITÉ.

Lorsque les femmes sont véritablement sensibles, elles l'emportent sur les hommes par une délicatesse dont ils ne sont pas susceptibles. (Madame de Genlis.)

*

Lorsqu'une femme sensible et dont l'âme est généreuse a pour un homme un véritable attachement, soit d'amour, soit d'amitié, elle sent en elle, dans toutes les relations qu'elle a avec lui, quelque tendre qu'il puisse être, une supériorité de sensations et de dévouement qui le rabaisserait extrêmement à ses propres yeux s'il lui était possible de s'en faire une juste idée. (Madame C. de Salm.)

SENTIMENT.

Les femmes ne tiennent à la vie que par les liens du cœur, et, lorsqu'elles s'égarent, c'est encore par un sentiment qu'elles sont entraînées. (Madame de Stael.)

*

Quand une femme permet à un homme de lui parler de ses sentiments, elle n'est pas fâchée qu'il les ait ; et, quand on n'est pas fâchée d'être aimée, on a, ce me semble, des dispositions à aimer aussi. (Madame DE PUISIEUX.)

SÉVÉRITÉ.

Avec certains amants d'humeur folle et légère,
Dont notre esprit est peu charmé ;
Il est aisé d'être sévère ;
Mais qu'il en coûte à l'être avec l'amant aimé !

(Madame COSSON DE LA CRESSONNIÈRE.)

SERMENT.

La société dicte à la femme qui se marie une formule de serment. Elle doit jurer d'être fidèle et d'être soumise, c'est-à-dire de n'aimer jamais que son mari, et de lui obéir en tout. L'un de ces serments est une absurdité, l'autre est une bassesse. Une femme ne peut répondre de son cœur, même quand son mari serait le plus grand et le plus parfait des hommes. (GEORGE SAND.)

SERVAGE.

Moins les femmes accordent au sentiment qu'elles inspirent, plus elles se compromettent d'ordinaire pour conserver le servage qui les flatte. (Madame SOPHIE GAY.)

SIMPLICITÉ.

Parfois les jeunes filles, cédant à une coquetterie non raisonnée, désirent porter des robes trop élégantes et même des bijoux. Elles ne savent pas tout ce qu'elles y perdent et combien elles gagnent, au contraire, à cette simplicité de bon goût qui sied si bien à la fraîcheur des jeunes années. (Madame A. MOLINOS-LAFITTE.)

*

Il faut être vêtue et coiffée simplement quand on est jolie, pour avoir plus de grâces, et, quand on est laide, pour être moins laide. (Madame NECKER.)

SINCÉRITÉ.

La plupart des femmes passent sans transition de l'hypocrisie au cynisme. Combien peu s'arrêtent à la sincérité! (Madame D'AGOUT.)

SOUHAIT.

Il serait à souhaiter que notre cœur ne fît de chemin qu'autant qu'on en voit faire à un amant. Il nous est si facile de connaître si nous sommes bien aimées! L'amour ne va jamais sans le désir de plaire. Tant qu'un homme s'étudie à ne rien faire qui déplaise à la personne qu'il aime, il n'est pas possible qu'il ne soit fortement épris. Plus de soins, plus d'amour. (Madame DE RIEUX.)

SOLLICITEUSE.

Une jolie femme sollicitait un emploi considérable pour un de ses frères : celui de qui il dépendait s'avisa assez mal à propos de prendre de l'amour pour la solliciteuse; mais, malheureusement pour le frère, la sœur était sage, ou *occupée ailleurs;* peut-être même le sollicité ne lui plaisait-il pas. Quoi qu'il en soit, la dame le prit très-haut, et reçut fort mal la déclaration : cependant elle aurait bien voulu l'emploi; mais on désirait d'elle des complaisances.

« Il est à vous, lui disait B***; je vous donnerai la préférence sur la comtesse de ***, qui le demande, mais qui me plaît moins que vous. »

La dame sentit toute la force d'une distinction aussi marquée; mais elle avait de la peine à se rendre à d'aussi bonnes raisons. Elle ne voulut point refuser les conditions, ni les accepter; mais elle dit à B*** qu'elle reviendrait le lendemain, et qu'ils régleraient leur traité.

En conséquence de cette promesse, M. B*** voulut prendre des libertés qu'on lui refusa.

La dame avait une belle-sœur aussi aimable qu'elle, et beaucoup moins farouche : elle alla la trouver.

« Ma sœur, lui dit-elle, il n'est pas juste que je paye pour votre mari. M. B*** veut des faveurs; il est déterminé à n'accorder l'emploi que je demande pour votre mari qu'à ces conditions. Je vous connais moins de scrupules et plus de résolution que je n'en ai; j'ai rendez-vous chez lui demain; si vous voulez vous y trouver à ma place, je suis persuadée qu'il consentira à l'échange, et vous obtiendrez l'emploi. Il ne faut pas attendre de cet homme de la générosité, et je ne puis me résoudre à acheter si cher une chose qui, dans le fond, ne me regarde pas. »

La sœur se mit à rêver, puis à sourire, et enfin, se levant, elle dit à sa sœur qu'elle avait raison; qu'il n'était pas juste qu'elle fît les frais de cette aventure, et lui promit qu'elle ne manquerait pas le rendez-vous.

Le lendemain, B*** fut fort étonné de voir entrer dans son appartement une jolie femme qu'il ne connaissait pas.

« Monsieur, lui dit-elle, l'emploi que ma sœur vous a demandé est pour mon mari; je compte que vous voudrez bien me l'accorder à sa sollicitation : elle est indisposée, et je suis venue à sa place pour prendre des arrangements avec vous, et pour les remplir, si vous le jugez à propos. »

Pendant ce discours, B*** eut le temps de considérer celle qui lui parlait, et avait presque oublié l'autre.

Après quelques heures d'entretien, la dame revint chez elle avec l'emploi tant désiré.

Elle ne dit pas sans doute à son mari à quel prix elle l'avait obtenu, car il s'empressa d'aller remercier M. B*** avec une effusion de cœur et une reconnaissance tout à fait grandes. (Madame DU PUISIEUX.)

SOTTISE.

Pourquoi dit-on qu'un sot, en amour, va plus vite et plus loin qu'un homme d'esprit? Ne serait-ce pas que les femmes se défient *naturellement* de celui-ci, qui peut contrefaire le langage du cœur

et que, se croyant toujours plus aimables et plus aimées qu'elles ne le sont, elles supposent au premier plus de sentiments qu'il n'en exprime? Certainement, l'amour muet est celui qui ment le moins; mais hasard pour hasard, j'aimerais mieux l'amour qui parle. On a du moins un prétexte pour se rendre. Et puis on s'entend dire de si jolies choses; le moyen d'y résister! Quelquefois elles ne sont pas vraies; mais qu'y faire? On les croit telles parce qu'on le souhaite : l'erreur a ses charmes aussi bien que la vérité. (Madame DE RIEUX.

SOUFFRANCE.

Une femme est par elle-même un être si faible, si dépendant, que, même lorsque les circonstances lui procurent les jouissances et la dignité attachées à un sentiment légitime et partagé, jusqu'au milieu de son bonheur elle conserve encore un instinct de la souffrance, qui la met sur-le-champ en harmonie avec la peine qu'elle découvre. (Madame DE RÉMUSAT.)

*

N'éloignez pas les femmes du lit de ceux qui souffrent, c'est là leur poste d'honneur. (Madame CÉCILE FÉE.)

SOURIRE.

L'aspect extérieur des maisons en Orient ne présente d'ordinaire que des murailles nues. Mais, à l'intérieur, l'œil est ébloui par des colonnes sans nombre, des marbres précieux, des fantaisies jaillissantes, par toutes les richesses et toutes les fantaisies de l'art arabe. Malheureusement, la porte de ces exquises demeures est presque toujours fermée, elle ne s'ouvre qu'à l'amitié et à l'amour. Il en est de même de certains esprits, froids et nus en apparence. Pour découvrir leurs magnificences cachées, il s'agit également d'en forcer le seuil; que faut-il pour cela? presque rien; si toutes les femmes se ressemblaient, le sourire d'une femme. (Madame D'AGOUT.)

SOURIS.

Nous tenons le dernier rang dans l'espèce humaine. La femme

doit ressembler à une souris, quoiqu'elle devienne quelquefois une tigresse. Elle doit être dans la maison une pure ombre et un simple écho. (PAN-HOEI-PAN.)

SPECTACLE.

N'allez pas trop souvent aux spectacles, mademoiselle; s'ils perfectionnent le goût, ils gâtent les mœurs, amollissent le cœur et portent l'âme à la tendresse. Attendez que vous soyez mariée. Alors, si votre imagination se dérange, tant pis pour votre mari, ce sont ses affaires; mais tant que vous serez fille, évitez tout ce qui pourrait l'émouvoir. (Madame DE RIEUX.)

STÉRILITÉ.

Rien de plus honni, plus méprisé, plus délaissé, en Orient, qu'une femme stérile. Avoir des enfants et les perdre, c'est un chagrin sans doute, mais on s'en console, on les oublie, on les remplace. Après tout, lors même que les consolations, que l'oubli, que les remplaçants feraient défaut, la mère qui a perdu ses enfants n'en est pas moins une grande dame; sa position sociale et domestique demeure la même; on la respecte, on l'admire, on l'aime peut-être, elle n'a pas à rougir. Ne pas mettre au monde d'enfants, c'est là un vrai malheur, le plus grand des malheurs, un malheur irréparable qui vous renverse dans la poussière, dans la boue, et qui autorise la dernière des esclaves (pourvu qu'elle soit grosse) à vous fouler aux pieds. Soyez belle, soyez charmante, soyez adorée, ayez apporté à votre mari la fortune qu'il dépense, ayez dans vos veines du sang impérial tandis que votre mari n'est qu'un porte-faix : dès l'instant que votre stérilité est avérée, vous n'avez plus de salut à espérer. Finissez-en plutôt avec la vie, car chacun de vos jours sera rempli de douleurs, d'humiliations et d'insultes. (Princesse C. T. DE BELGIOJOSO.)

SUPÉRIORITÉ.

La beauté et les vertus des femmes sont supérieures aux vertus et à la beauté des hommes; mais une femme laide et méchante est

plus laide et plus méchante que le plus laid et le plus méchant des hommes. (Madame DE GIRARDIN.)

TABAC.

Le tabac est une chose horrible... Je suis furieuse quand je vois ici (en France) toutes les femmes avec le nez sale, comme si elles l'avaient plongé dans l'ordure ; elles mettent leurs doigts dans les tabatières de tous les hommes ; j'avoue que cela me dégoûte fort. (Madame la duchesse D'ORLÉANS.)

TALENT.

Toute action directe, toute participation aux affaires publiques, étant par nos mœurs interdite aux femmes, le talent n'est pour elles qu'une excitation vaine ; la célébrité les condamne à un isolement retentissant. (Madame D'AGOUT.)

*

On n'est rien quand on n'est que belle;
On existe par le talent.

(Madame GUIBERT.)

*

Une femme ne doit jamais se laisser engager à montrer des talents imparfaits ou qu'elle n'a pas suffisamment cultivés, surtout en présence d'une autre femme qui lui est supérieure et qui s'est plus exercée qu'elle ; il ne faut donc ni danser, ni chanter, ni faire des vers, sans être assurée de réussir. (Madame NECKER.)

*

Ce n'est guère sans danger qu'une femme a des rapports avec le public, même par ses talents. (Madame ROLAND.)

TÉMÉRITÉ.

Pour être téméraire aves succès, il suffit de l'être à propos. (NINON DE LENCLOS.)

TEMPÉRAMENT.

Si les amants osent peu, ils aiment peu, disons-nous. Ce qui les fait toujours craindre et toujours trembler, nous semble, en effet, plutôt une marque de la faiblesse de leur tempérament que de leur amour. (Madame DE SARTORY.)

TÊTE.

Les personnes sensées jugent d'une tête par ce qu'il y a dedans; les femmes frivoles par ce qu'il y a autour. (MARIE LECZINSKA.)

THÉATRE.

N'est-ce pas aux femmes artistes à relever leur condition et à forcer l'estime publique par une conduite irréprochable? En prenant pour exemple la carrière la plus dangereuse, le théâtre, nous n'hésiterons pas à dire que le théâtre devrait être aboli s'il n'était pas possible de concilier l'état d'actrice avec le respect qu'une femme se doit à elle-même et les égards qu'elle doit ambitionner par-dessus toutes choses chez autrui. (Madame GATTI DE GAMOND.)

TIMIDITÉ.

J'ai souvent remarqué que la timidité donne aux jeunes gens un air de douceur et de respect qui ne déplaît jamais aux honnêtes femmes. Je ne sais s'il n'y a pas autant de plaisir pour elles à jouir d'un tendre embarras que d'une audace vaine. Les charmes d'une jolie femme produisent plus d'un effet; ils inspirent la tendresse et les désirs. La tendresse touche le cœur, les désirs flattent l'amour-propre; mais, en supposant qu'une honnête femme ait plus de sensibilité que de vanité, elle doit préférer de toucher le cœur. On ne sait pas, d'ailleurs, où cela conduit, et l'on peut parvenir avec le temps à mettre tout d'accord. (Madame DE RIEUX.)

*

La timidité doit être le caractère des femmes; elle assure leurs vertus. (Madame DE LAMBERT.)

TOILETTE.

Défiez-vous des femmes à toilettes jansénistes, de ces robes montantes et collantes qui dessinent tous les contours de la taille comme un corset, avec une pudeur si malintentionnée. Ces femmes sont pleines d'orgueil et de jalousie. Elles ont un caractère de fer, et des passions de feu. Rien n'échappe à leurs regards toujours baissés. (Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

*

Les habillements trop recherchés sont nuisibles aux belles personnes. On a toujours la malice de dire que les parures d'une femme lui prêtent des agréments. Ne cherchez pas non plus, mademoiselle, à vous singulariser par des habillements extraordinaires; ils font passer celles qui les portent pour des folles, ou pour des femmes de rien qui veulent être remarquées. (Madame DE RIEUX.)

*

La toilette d'une femme qui court à quelque rendez-vous d'amour est une toilette prudente. Il est à remarquer que la femme qui sort pour un motif galant choisit toujours une mise lugubre. Il y a du catafalque dans toute sa personne. On serait tenté de croire qu'elle porte à l'avance le deuil de ses sentiments. Pour ma part, je ne sais rien de moins agréable à l'œil que le voile éploré d'une femme sentimentale qu'un tête-à-tête amoureux appelle hors de chez elle. (Mademoiselle MARS.)

*

Les miroirs étant fort rares en Turquie, les femmes s'affublent à l'aventure d'oripeaux dont elles ne peuvent apprécier le bizarre effet. Elles piquent force épingles en diamant et en pierreries sur des mouchoirs de coton imprimé qu'elles roulent autour de leur tête. Rien

n'est moins soigné que leurs cheveux, et les très-gran
ont habité la capitale ont seules des peignes. Quant
colore dont elles font un usage immodéré, elles ne peu
la distribution qu'en s'aidant réciproquement de leur
comme les femmes qui habitent la même maison sont aut
elles encouragent volontiers les unes chez les autres les
enluminures. Elles se mettent du vermillon sur les lèv
sur les joues, sur le nez, sur le front et sur le mento
l'aventure et comme remplissage, du bleu autour des
le nez. Ce qui est plus étrange encore, c'est la manière
teignent les sourcils. On leur a dit sans doute que, po
le sourcil doit former un grand arc, et elles en ont
sourcil serait d'autant plus admirable que l'arc en sera
sans se demander si la place de cet arc n'était pas ir
déterminée par la nature. Cela étant, elles attribuent à
tout l'espace existant d'une tempe à l'autre, et se peigne
deux arcs immenses qui, partant de la naissance du
chacun de son côté jusqu'à la tempe. Il est de jeunes
triques qui préfèrent la ligne droite à la ligne courbe, et
une grande raie noire en travers du front; mais ces c
(Princesse C. T. DE BELGIOJOSO.)

*

Sous le Directoire, les costumes grecs et romains av
en vogue par Joséphine Beauharnais, mesdames Tall
Saint-Jean d'Angély, Enguerlo et autres femmes du m
Toutes les nouvelles enrichies n'avaient pas manqué d
Parmi elles, il s'en trouvait beaucoup dont les maris av
tune à la bourse ou dans les fournitures et les *riz-pai*
femmes étaient l'objet de tous les quolibets auxquels
surtout donnaient un vaste champ par leurs manières et
s'exprimer.

Les tuniques de ces dames étaient tellement claire
pouvait pas leur dire, comme Pygmalion à Galatée :

« Ce vêtement couvre trop le nu; il faut l'échancrer

Elles étaient en mousseline légère; on portait des
diadèmes, des bracelets à la Cléopâtre, des ceintures

une antique, des châles de cachemire drapés en manteau, ou des manteaux de drap brodés en or et jetés sur l'épaule, des sandales avec des plaques de diamants. Telle était la toilette des femmes riches et de bon goût; mais celles qui étaient plus raisonnables suivaient cette mode de loin. Une simple tunique avec des arabesques en laine de couleur, attachée par une cordelière pareille, fermée par une agrafe d'or, les cheveux relevés à la grecque et retenus par un réseau, les écharpes jetées sur les épaules. Telle était l'élégance de ces dames. (Madame Louise Fusil.)

*

Les artifices de la toilette sont inutiles à la beauté parfaite, et ont été faits pour en donner l'apparence à qui ne la possède pas. (Madame Angelot.)

TRAVAIL.

Il n'y a que les femmes qui ne travaillent jamais qui laissent en leur absence traîner leur panier à ouvrage, leurs soies et leur tapisserie; les véritables ouvrières, avant de sortir, ont grand soin de serrer toutes ces choses, et cela se conçoit, comme elles travaillent, elles n'ont pas besoin de faire semblant de travailler. (Madame Émile de Girardin.)

TRISTESSE.

Il y a, dans le sentiment triste qu'une femme s'efforce de cacher, je ne sais quel charme qui la rend encore plus séduisante. C'est un mystère dont chacun voudrait être le confident ou le sujet; il ajoute à l'intérêt qu'on lui porte un attrait de curiosité, une douce pitié qui sert merveilleusement la tendresse ou la coquetterie. (Madame Sophie Gay.)

TROMPERIE.

Tromper est facile aux hommes. Pour les femmes, tromper est un rt cultivé d'abord par prudence, puis par goût d'une occupation, si e n'est même par amour de l'art. Des deux parts, respecter se traduit ar endormir. (Madame de Casamaior.)

*

La plupart des femmes trichent au jeu et sont malhonnêtes en affaires d'intérêt. Je l'ai constaté chez des femmes riches, pieuses et considérées. Il faut le dire, puisque cela est, et que signaler un mal c'est le combattre. (George Sand.)

*

Un mari peut ne pas savoir que sa femme le trompe, mais il n'est jamais sûr qu'elle ne le trompe point. (Mademoiselle de Sommery.)

*

Il y aurait moins de femmes trompées, si elles pouvaient préférer un homme qui les aime à celui qu'elles aiment. (Madame Dunoyer.)

TYRANNIE.

O femmes! que vous êtes malheureuses quand celui que vous aimez se fait de votre amour un droit de vous tyranniser, quand, au lieu de vous placer assez haut pour s'honorer de votre préférence, il met son honneur à se faire craindre et à vous voir ramper à ses pieds. (Madame de Charrière.)

USAGE.

Une preuve que les femmes ne devraient pas se montrer en public, c'est que l'usage du monde leur défend de s'y faire remarquer, de parler haut, de sortir de leur place; et, comme elles sont obligées de faire attention aux marques d'égards qu'on leur donne et d'en donner elles-mêmes, il faut que ce soit avec une grande douceur, sans mouvement et sans éclat. (Madame Necker.)

USURPATION.

Les hommes, par la force plutôt que par le droit naturel, ont usurpé l'autorité sur les femmes, elles ne rentrent dans leur domination que par la beauté et par la vertu. (Madame de Lambert.)

VALEUR.

Quoique la valeur ne soit pas la vertu des femmes, il est pourtant constamment vrai qu'elles l'aiment, et qu'elles font même quelquefois injustice à d'autres bonnes qualités, en préférant des gens qui ne sont simplement que braves à d'autres qui ont plusieurs vertus. Les femmes qui ne sont pas vaillantes ne laissent pas d'aimer les vaillants; et, soit que leur faiblesse naturelle leur fasse regarder la valeur des hommes comme un appui nécessaire, soit que leur vanité les satisfasse davantage se voyant vaincre des vainqueurs, ou soit que l'éclat de la vertu héroïque force tout le monde à l'admirer, il est toujours certain que les femmes aiment les braves, et que les lâches ne leur plaisent point. (Mademoiselle DE SCUDÉRI).

VANITÉ.

La vanité, cette passion qui n'est grande que par la peine qu'elle cause, et ne peut qu'à ce seul titre marcher de pair avec les autres, se développe parfaitement dans les mouvements des femmes : tout en elles est amour ou vanité. Dès qu'elles veulent avoir avec les autres des rapports plus étendus ou plus éclatants que ceux qui naissent des sentiments doux qu'elles peuvent inspirer à ce qui les entoure, c'est à des succès de vanité qu'elles prétendent. Les efforts qui peuvent valoir aux hommes de la gloire et du pouvoir n'obtiennent presque jamais aux femmes qu'un applaudissement éphémère, un crédit d'intrigue, enfin un genre de triomphe du ressort de la vanité, de ce sentiment en proportion avec leurs forces et leur destinée. (Madame DE STAEL.)

*

La plupart des femmes préféreraient d'être moins aimées en effet, pourvu qu'elles le parussent davantage; la vanité est le premier de tous leurs sentiments. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

Il est des femmes qui placent leur vanité dans des avantages qui ne leur sont point personnels, tels que la naissance, le rang et la fortune :

calmer. Il est vrai qu'elles ne se refusent rien de ce qui peut satisfaire leur luxe et leur vanité. Les dépenses les plus excessives sont employées à se donner des ornements superflus et futiles, seuls objets de leurs désirs : elles ne craignent ni de ruiner ce mari auquel elles sont si attachées, ni de diminuer la fortune de ces enfants si chéris; mais elles fondent en larmes dès qu'ils ont mal à la tête, et cela suffit pour persuader au public qu'elles sont les femmes et les mères les plus tendres : c'est toujours un genre de réputation, il tient sa place dans le monde, il y est même mieux famé que tout autre. Cette espèce de réputation a, d'ailleurs, un avantage qui n'appartient qu'à elle, c'est qu'on jouit du plaisir de faire parler de soi et d'être même citée pour exemple sans exciter la jalousie, et sans qu'il en coûte d'autre peine que celle de jouer un sentiment qu'on n'a pas : personnage auquel les femmes sont accoutumées dès l'enfance, et qui ne force point du tout leur caractère. (Madame D'ARCONVILLE.)

*

La vanité perd plus de femmes que l'amour. (Madame DU DEFFANT.)

*

Rien ne flatte tant la vanité des femmes que de trouver l'occasion de faire parade de leur vertu contre ceux qui ne leur plaisent pas. Malheur au téméraire qui n'est pas aimé ! c'est une victime qu'elles destinent à servir d'exemple, et qu'elles immoleront sans pitié à l'impérieuse nécessité de faire croire à leur sagesse. (NINON DE LENCLOS.)

*

C'est la vanité qui, chez les femmes, rend la jeunesse coupable et la vieillesse ridicule. (Madame DE FLAHAUT.)

*

La vanité d'un homme, trop dédaigneuse pour entendre à aucune transaction, fléchit au premier coup dont elle est blessée. Celle d'une femme, flattée ou trahie par le sentiment qui l'abuse, cède, reprend tour à tour le terrain, et se défend jusqu'au dernier soupir. (Madame SIMONS-CANDEILLE.)

VENGEANCE.

Il faut être femme pour savoir se venger. Je ne sais cependant comment la femme la plus vindicative s'y prendrait avec un homme d'un mérite reconnu; car le mérite n'a jamais tant de partisans que quand il est persécuté, et celui qui s'en venge se fait haïr. (Madame DE RIEUX.)

VÉRITÉ.

Il y a dans la plupart des femmes un art qui n'est pas de la fausseté, mais un certain arrangement de la vérité, dont elles ont toutes le secret, et dont cependant elles détestent la découverte. (Madame DE STAEL.)

VERTU.

La vertu dans toute sa pureté est simple, sublime, naturelle, sans vanité, sans ostentation, et trouve en elle seule sa gloire et sa récompense. (Madame DE GENLIS.)

*

Être juste est le devoir ; être bon est la vertu. (Madame DE BEAUHARNAIS.)

*

O vertu ! telle est donc ta puissance ! Que l'orgueil, aidé de ses cent bras, construise, édifie, se redresse, et porte sa tête jusqu'aux nues, tu seras toujours plus haut que lui : devant ton immortelle lumière s'éteindra son puissant éclat; et, tandis qu'après avoir brillé un instant, il s'écroulera, lui et ses superbes monuments, au sein de la poussière, éternelle et pure comme l'être qui t'a créée, tu vivras toujours au haut des cieux. (Madame COTTIN.)

*

Une femme n'est jamais moins traitable que lorsqu'elle prend, dans les bras d'un amant favorisé, de la vertu contre tous les autres hommes. (NINON DE LENCLOS.)

*

En amour, on plaît plutôt par d'agréables défauts que par des qualités essentielles; les grandes vertus sont des pièces d'or dont on fait moins d'usage que de la monnaie. (NINON DE LENCLOS.)

*

Une femme ne devient spirituelle qu'aux dépens de sa vertu. (Madame A. LAMBERT.)

*

Hélas! tout est souffrance pour le pauvre! La jeune fille mal vêtue qui rencontre à chaque instant des femmes couvertes d'habits somptueux, en reste longtemps pensive. Et savez-vous ce que lui disent les reflets soyeux de ces tissus magnifiques, le luxe de ces garnitures, l'étincelant éclat de ces bracelets, le son clair et gai de ces bijoux précieux qui s'entre-choquent à tous les pas de la femme élégante : « Tu es aussi jolie... tu es plus jolie!... Pourquoi cette chétive robe d'indienne sous laquelle tu frissonnes ?... pourquoi ce petit châle d'étoffe grossière autour de ta taille élancée ?... pourquoi ce bonnet misérable sur tes beaux cheveux...? Si tu voulais...» — *Si tu voulais!* parole de feu qui tombe sur un cœur déjà troublé; parole que lui répète chaque étalage de modiste, chaque splendide magasin que la foule assiége, chaque regard admirateur qui glisse sur elle; parole qui retentit le soir dans son froid réduit; parole qu'au jour de la lutte Satan lui crie de ses mille voix : *Si tu voulais!* — Elle frissonne... et puis, la pauvre enfant, elle écoute... et puis *elle veut*. Qui d'entre nous osera dire qu'il n'est pas coupable du déshonneur de cette jeune fille? (Madame AGÉNOR DE GASPARIN.)

*

Chaque femme se croit précisément arrivée au degré de vertu et de chasteté qu'il faut avoir, et, sans se faire prier, elle déclare une femme qui a moins de vertu qu'elle une courtisane, et celle qui en a davantage, une prude et une bégueule. (Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

*

Une femme est souvent moins en peine de se défendre que de la manière de se rendre; et le nombre des maladroits excède de beaucoup celui des beautés inhumaines. (Madame DE SARTORY.)

*

Abandonnez aux céladons les propos sublimes et les beaux sentiments : laissez-leur filer le parfait amour. Je vous le dis de la part des femmes : il est des instants où elles aiment mieux être un peu brusquées que trop ménagées : les hommes manquent plus de cœur par leur maladresse, que la vertu n'en sauve. (NINON DE LENCLOS.)

*

Il n'est pas toujours nécessaire que l'amour s'en mêle pour faire succomber une femme : il est de malheureux instants où la plus vertueuse est la plus faible. La raison de cette bizarrerie est que la nature veille sans cesse et tend toujours à sa fin. Le besoin d'aimer fait dans une femme une partie d'elle-même; sa vertu n'est qu'une pièce de rapport. (NINON DE LENCLOS.)

*

Sans les sentiments religieux, la vertu des femmes n'est qu'un sable mouvant. (Madame DE PRASLIN.)

*

On demandait un jour, dans une compagnie, quelle était la vertu qui nous était la plus nécessaire; presque toutes les femmes furent d'avis que c'était la chasteté; il n'y en eut qu'une qui répondit : « Vous vous trompez, c'est la discrétion. J'ai soixante ans, et j'ai la réputation d'avoir été sage : il n'y a que moi qui sache si cela est. » Cette franchise termina la contestation; on jugea que la personne qui venait de parler avait de l'expérience, et on n'en pensa pas plus mal de sa vertu. On fit une autre question : on demanda quel était le défaut le plus insupportable dans une femme; mais on ne put jamais s'ac-

corder sur ce point : chacune jugea à sa fantaisie, et regarda le défaut qu'elle n'avait pas, comme le plus insupportable. (Madame DE RIEUX.)

*

Une femme qui a de la vertu et qui n'aime point sa réputation ne peut être regardée véritablement comme vertueuse. Il est dangereux de mettre son esprit au-dessus de tout ce qu'on peut penser et dire à son désavantage, et quoiqu'on ne doive pas être vertueux seulement parce qu'on en sera loué, il est certain que, si on ne l'est point, il faut tâcher de le paraître : à plus forte raison est-on obligé de faire voir qu'on l'est quand on a l'avantage de l'être. (Mademoiselle DE SCUDÉRI.)

*

La honte est quelquefois le plus fidèle gardien de la vertu des femmes. Très-peu sont vertueuses pour la vertu même. (Mademoiselle DE SOMMERY.)

*

A quelques exceptions près, la vertu des femmes dépend toujours de la conduite des hommes. La prétendue légèreté des femmes vient de ce qu'elles ont peur d'être abandonnées : elles se précipitent dans la honte par la crainte de l'outrage. (Madame DE STAEL.)

*

Cette femme qui vante sa vertu a-t-elle été attaquée? L'a-t-elle été d'une manière flatteuse pour son amour-propre?

L'a-t-elle été par quelqu'un pour qui elle eût du goût ou une passion réciproque?

Pouvait-elle raisonnablement compter sur la probité, la discrétion, la constance de celui qui cherchait à la séduire?

N'y a-t-il eu aucun moment où elle ait été tentée de se livrer à son penchant, même sans aucune mauvaise vue? (Madame DE VERZURE.)

VÊTEMENT.

Les vêtements qui accusent le nu détruisent le charme de la modestie. (Madame DU DEFFANT.)

VEUVAGE.

J'ai entendu une femme dire : « Ça n'est pas commode d'être veuve ; il faut reprendre toute la modestie de la jeune fille, sans pouvoir même feindre son ignorance. » (Madame DE GIRARDIN.)

VEUVE.

Savez-vous que le pauvre Baville est mort ? Tout le monde le regrette, excepté sa femme, qui, en pareil cas, ne sera certainement regrettée de personne ; mais elle s'en moque ; elle ne fait pas même semblant de pleurer ; elle est fort gaie, et paraît aussi indifférente à la mort de cet honnête homme, que si elle n'avait perdu qu'une paire de gants. En vérité, il y a des femmes bien extraordinaires, et qui me font rougir de mon sexe. (Madame DE POMPADOUR.)

*

C'est souvent faire sa fortune aux dépens de son repos et de sa santé que d'épouser un homme vieux parce qu'il est riche. Imaginez-vous un vieillard qui tousse, qui crache, qui prise et qui se permet d'être jaloux, sans être propre à autre chose ; le beau ragoût pour une jeune femme ! Mais il faut tout dire, il y a des hommes de trente ans qui sont tout aussi vieux et souvent plus incommodes : avec eux il y a encore moins de ressources pour les femmes qui les épousent, car elles ne peuvent espérer de devenir sitôt veuves. (Madame DE RIEUX.)

VICE.

Il y a peu d'hommes vicieux qui fassent parade du vice. Les femmes vicieuses, au contraire, ne rougissent de rien. (Madame DE PUISIEUX.)

*

Le vice est autant pour la duchesse que pour la femme du peuple. Le seul avantage du rang, c'est d'exposer les désordres au grand jour et de dispenser d'en rougir. (Madame DE RIEUX.)

VIE.

Le but de la vie d'une femme est d'être l'amie, la compagne, la consolation de son mari, d'élever ses enfants, de diriger l'intérieur du ménage. Ce sont là les trois missions de la femme sur la terre. Si elle ne les remplit pas, elle a manqué sa vie, elle ne mérite aucune considération, elle est un être inutile et méprisable, comme l'homme qui n'a d'autre occupation que de boire, fumer, monter à cheval et jouer. (Madame DE PRASLIN.)

*

La vie des femmes se divise ainsi :

L'âge où l'on danse, mais où l'on n'ose pas valser,—c'est le printemps.

L'âge où l'on danse, où l'on valse,—c'est l'été.

L'âge où l'on danse encore, mais où l'on préfère valser, — c'est l'automne.

Enfin l'âge où l'on ne danse plus,—c'est l'hiver... l'hiver toujours rigoureux de la vie. (Madame ÉMILE DE GIRARDIN.)

VIEILLE. — VIEILLESSE.

Une femme doit apprendre de bonne heure à être vieille, et ce n'est pas un médiocre talent. (Madame DE SÉVIGNÉ.)

*

Un visage de quarante ans est bien différent d'un visage de dix-huit; et, quelque force d'âme qu'on ait, on ne pense pas à cela sans dépit. Je tiens en général pour maxime qu'une belle femme craint moins la mort que la perte de sa jeunesse : quiconque soutient le contraire, ment, ou n'est qu'une bête. (Madame DE POMPADOUR.)

*

Ne pas vouloir vieillir, c'est la plus grande faiblesse de la femme; à part un bien petit nombre, aucune ne voit ou ne veut voir les im-

perfections que le temps grave sur leurs traits ; la vue même de leur miroir est dédaignée, tant elles ont besoin de se faire illusion, de se tromper elles-mêmes. Les yeux dont les contours se creusent, les lèvres qui perdent leur incarnat, tout cela est attribué par une femme sur le retour, aux indispositions passagères, et non au cours naturel de la nature ; mais ces mensonges grossis ne peuvent avoir de prolongation que pour la femme riche, car, pour la femme pauvre, la vérité se montre terrible, dédaigneuse, irrécusable ; personne n'a intérêt à la tromper. (Madame du Saule.)

*

Il n'y a rien de laid dans la nature. Prenons la nature humaine pour nous renfermer dans un seul fait. On est convenu de dire qu'il est affreux de vieillir, parce que la vieillesse est laide. En conséquence, la femme fait arracher ses cheveux blancs, ou elle les teint ; elle se farde pour cacher ses rides, ou, du moins, elle cherche dans le reflet trompeur des étoffes brillantes à répandre de l'éclat sur sa face décolorée. Pour ne pas faire une longue énumération des artifices de la toilette, je me bornerai là, et je dirai qu'en s'efforçant de faire disparaître les signes de la vieillesse, on les rend plus persistants et plus implacables. La nature s'obstine, la vieillesse s'acharne, le front paraît plus ridé, et la face plus anguleuse sous cette chevelure dont le ton emprunté est en désaccord avec l'âge réel et ineffaçable. Les couleurs fraîches et vives des étoffes, les fleurs, les diamants sur la peau, tout ce qui brille et attire le regard, flétrit d'autant plus ce qui est déjà flétri. Et puis, outre l'effet physique, la pensée ne saurait être étrangère à l'impression perçue par nos yeux. Notre jugement est choqué de cette anomalie. Pourquoi, nous disons-nous instinctivement, cette lutte contre les lois divines? Pourquoi parer ce corps comme s'il pouvait inspirer la volupté? Que ne se contente-t-on de la majesté de l'âge et du respect qu'elle impose ! Des fleurs sur ces têtes chauves ou blanchies ! quelle ironie ! quelle profanation ! (George Sand.)

*

La vieillesse a moins de dignité chez les femmes que chez les hommes. Quand l'âge les empêche de remplir cette obligation de

plaire qui a été imposée à leur sexe presque despotiquement, elles croient être l'objet d'une prévention défavorable. Il leur faut avoir dans le caractère quelque élévation pour se mettre au-dessus de ce sentiment. (Madame NECKER DE SAUSSURE.)

*

Il n'y a peut-être pas de sort plus affreux que celui de la femme qui, ayant placé tout son bonheur dans les avantages extérieurs, ne sait pas se résoudre à vieillir. (Madame GATTI DE GAMOND.)

VIEILLES FILLES.

De toutes les conditions humaines, la mieux en possession de la pitié moqueuse du monde, c'est celle d'une vieille fille. Est-elle encore jolie, la médisance ne tarit point sur son compte; est-elle laide, on trouve tout simple que personne n'en ait voulu; sa conversation est-elle enjouée, elle paraît trop leste; est-elle sérieuse, on la trouve pédante; fait-elle quelques frais pour paraître agréable, c'est la rage de se faire épouser qui l'anime; n'en fait-elle aucun, sa présence est ennuyeuse, on la fuit. On fait des paris à côté d'elle sur sa virginité; on tend des piéges à son expérience; enfin, c'est un objet continuel de dédain ou de plaisanteries.

Ce cruel destin, auquel sont condamnées tant de filles sans dot, voulez-vous y échapper, vous que la pauvreté menace de l'indifférence des hommes, soyez ridicules.

Avez-vous passé l'âge de l'espérance, établissez-vous dans votre désespoir, tranchez de la femme : sortez seule, rentrez tard, dites ce qui vous passe par la tête, en dépit des mots hasardés qui peuvent échapper à votre vieille innocence. Sont-ils un peu trop hardis, eh bien, tant mieux! on aime tout ce qui fait rire, et puis cette naïve gaieté distrait la contrainte insupportable qu'impose si souvent l'ignorance plus qu'incertaine de la plupart des vieilles filles.

Pour mieux rassurer sur votre renonciation à tous projets de mariage, affublez-vous de quelques-uns de ces chapeaux à plumes rouges, dont l'éclat fait mal aux yeux; ne craignez pas de le porter avec une robe couleur de rose, une écharpe lilas : c'est au burlesque de votre *parure que* vous devrez l'attention des hommes et l'indul*gence des femmes;* sûres de pouvoir se moquer avec eux de votre

tournure, elles leur permettront de causer avec vous, et vous serez moins abandonnées qu'elles. Qui sait même si, dans le nombre de ceux à qui vous aurez répété cent fois que vous aviez horreur du mariage, que la seule idée d'avoir un enfant vous faisait frémir; qui sait, dis-je, si parmi vos railleurs eux-mêmes, il ne se trouvera pas un taquin qui voudra vous contrarier et triompher de votre antipathie matrimoniale? (Sophie Gay.)

VIOLENCE.

La princesse d'Harcourt, sœur de la duchesse de Brancas, logeait au-dessus de moi à Versailles, et je l'entendais souvent battre ses domestiques; parfois, le bâton dont elle se servait lui échappait des mains et roulait par terre. Elle voulait un jour maltraiter une femme de chambre qui lui dit de prendre garde, qu'elle n'était pas habituée à être frappée et qu'elle saurait riposter; la princesse n'en voulut pas moins aller son train, mais la femme de chambre était plus forte qu'elle; elle lui arracha le bâton et l'en frappa rudement. Depuis, la princesse n'osa plus battre un seul de ses gens; cela divertit toute la cour. (Madame la duchesse d'Orléans.)

VOLONTÉ.

Il est aussi malaisé de contraindre la volonté d'une femme que de mener une barque contre le vent. Forcez de rames et poussez d'un pas en avant ces légères créatures, elles reculeront de cent brasses en arrière dès que votre fatigue les aura laissées à elles-mêmes. L'unique moyen de les gouverner est d'attendre qu'une brise heureuse ait enflé les voiles de leur caprice. Oh! elles iront vite alors, et plus vite et plus loin souvent que vous n'auriez voulu. (Madame Desbordes-Valmore.)

FIN.

TABLE DES AUTEURS.

PRÉLIMINAIRES.

DÉFINITION MORALE DE LA FEMME.—Mesd. de Gasparin, d'Arconville, de Sartory, de Lambert. 5

CONTRE L'INFÉRIORITÉ MORALE DE LA FEMME.— Mad. George Sand. 8

LA FEMME N'EST PAS INFÉFÉRIEURE A L'HOMME. — Mesd. George Sand, Flora Tristan 9

LA FEMME EST-ELLE L'ÉGALE DE L'HOMME ?— Mesd. Marie d'Agout, de Coicy. 11

LA FEMME EST INFÉRIEURE AL'HOMME. — Mad. de Bawr. 15

LES FEMMES COMPARÉES AUX HOMMES. — Mad. de Staël. . 19

CE QUE LA FEMME PEUT ÊTRE. — Mad. de Carlowitz 19

DE LA FAIBLESSE ET DE L'EXTRÊME SENSIBILITÉ DES FEMMES.—Mad. Adèle Boury. 20

LA FEMME VÉRITABLE N'EXISTE PLUS. — Mad. Émile de Girardin. 21

LES VOCATIONS NATURELLES. — Mad. Émile de Girardin. 26

LES MONSTRES. — Mad. de Sévigné 28

JUGEMENTS.—Mesd. Manoel de Grandfort, George Sand, Charles Reybaud, Riccoboni, Necker, de Bawr. 28

LES FEMMES JUGÉES PAR ELLES-MÊMES.

A

ABANDON. — Mesd. de Rieux, de Staël 31
ACADÉMICIENNE. — Mad. Ém. de Girardin 31
ACADÉMIE. — Mad. de Maintenon 32
ACTRICES. — Mesd. George Sand, Sophie Gay 33
ADMINISTRATION. — Mad. de Rémusat. 33
ADMIRATION. — Mad. de Girardin 34
ADORATEUR. — Ninon de Lenclos 34
ADORATION. — Mad. Necker de Saussure. 34
ADULTÈRE.—Mesd. de Sartory, Périé-Candeille. 34
AFFAIRES.— Marie-Antoinette, mesd. de Staël, de Puisieux, Necker de Saussure. 35
AFFECTIONS. — Mad. C. Fée. . 35
AFFRANCHISSEMENT. — Mesd. Émile de Girardin, George Sand 35
AGE. — Mesd. de Rieux, Ninon de Lenclos, George Sand, Necker de Saussure. 38
AGRÉMENTS. — Mesd. de Staël, de Maintenon 40
AIMER. — Mesd. de Lambert, Necker de Saussure. 40
ALLEMANDES. — Mesd. de Carlowitz, de Staël 41
AMABILITÉ. — Mesd. de Pompadour, Ch. Reybaud 43
AMANT. — Mesd. de Salm, du Châtelet, Guizot, de Rieux, de Sartory, de Puisieux, Aglaé Adanson, Sophie Arnould, d'Arconville, Ch. Reybaud, Cottin, Ninon de Lenclos . . .
AMBITION.—Mesd. de Staël, de Pompadour, de Puisieux, la duchesse d'Orléans 4
AME. — Mad. Gasparin 48
AMÉRICAINES. — Mad. Manoel de Grandfort. 48
AMI. — Mesd. de l'Espinasse, de Sartory, de Puisieux, Ninon de Lenclos, Sophie Arnould, de Rieux 50
AMITIÉ. — Mesd. de Lambert, de Staël, de Pompadour, Ninon de Lenclos, Élise Voiart, de Salm, de Puisieux, Guibert . 5
AMOUR. — Mesd. Adèle Esquiros, de Scudéri, de Puisieux, de Sommery, Ninon de Lenclos, de Staël, de Lambert, d'Agout, de Salm, du Saule, George Sand, Camille Bodin, Charles Reybaud, de Sartory, C. Fée, Flora Tristan, d'Arconville 5
AMOUR FILIAL. — Mad. Necker 6
AMOUR MATERNEL.—Mesd. de Salm, de Flahaut, Voillez. . . 6
AMOUR PLATONIQUE. — Ninon de Lenclos, mad. de Rieux . 6
AMOUR-PROPRE. — Mesd. Necker, de Sommery, de Rieux, d'Arconville 6

AMUSEMENT.—Mesd. Émile de Girardin, de Rieux, Ninon de Lenclos, de Lambert 64
ANGLAISES. — Mesd. George Sand, Émile de Girardin. . . . 64
ANNÉES.—Mesd. de Staël, Ninon de Lenclos, d'Arconville . . . 65
ANTIPATHIE. — Mad. de Puisieux 66
APPARENCE. — Mesd. de Puisieux, de Verzure. 66
APPÉTIT. — Mad. Émile de Girardin. 66
ART. — Mad. Charlotte de Latour. 67
ARTISTES. — Mad. Gatti de Gamond. 67
ASCENDANT. — Mad. de Rieux. 67
ASSOCIATION. — Mad. de Rémusat 67
ATTACHEMENT. — Mesd. de Salm, Gasparin 68
ATTAQUE. — Ninon de Lenclos 68
AUTEUR. — Mesd. Roland, la princesse de Salm-Dyck . . . 68
AUTOMNE. — Mad. Necker. . . 70
AVERSION. — Mad. d'Arconville. 70
AVEU. — Ninon de Lenclos. . 70
BABILLARDE. — Mad. Mallés de Beaulieu 70

B

BAL. — Lola Montès. 70
BARBARIE. — Mad. Necker. . . 71
BATARDE. — Mad. la duchesse d'Orléans 71
BEAUTÉ. — Mesd. Necker de Saussure, George Sand, Dunoyer, de Lambert, de Rémusat, d'Arconville, *Adèle* Boury, *de Carlowitz, de l'Espinasse*, de *Montaran, Ninon* de Lenclos, Deshoulières, Necker, de Puisieux, Rebecca Smith, de Sommery, de Scudéri, de Girardin. 72
BEAUTÉ NATURELLE ET BEAUTÉ FARDÉE. — Mesd. de Scudéri, de Verzure 77
BIENFAISANCE. — Mesd. de Genlis, Necker. 80
BONHEUR.—Mesd. de Puisieux, de Staël, de Pétigny. 81
BOURGEOISIE.—Mad. d'Agout. 81
BUT. — Mad. de Staël. 81

C

C.... — Mad. de Pompadour. . . 81
CAPRICE. — Mesd. de Puisieux, de Verzure, de Scudéri, Ninon de Lenclos, de Rieux 82
CARACTÈRE. — Mad. Necker. . 84
CAUSERIE. — Mad. de Staël. . . 84
CÉLÉBRITÉ. — Mesd. d'Agout, Anna Dürr, Adèle Boury, de Staël. 84
CÉLIBAT. — Mad. la duchesse d'Orléans 86
CHAINE. — Mad. de Motteville. 86
CHANGEMENT.—Mad. Dunoyer. 86
CHARITÉ. — Mad. Necker de Saussure. 86
CHARMES. — Mesd. d'Agout, de Verzure 86
CHIFFONS. — Mad. la marquise d'Autremont 87
CHIMÈRE. — Mad. d'Agout. . . 87
CHOIX. — Mesd. de Puisieux, de Rieux 88
CHRÉTIENNE. — Mad. Necker de Saussure. 88
CIRCONSTANCES. — Mesd. de Sévigné, de Rieux. 89
CŒUR. — Mesd. Dash, d'Arconville, de Rieux, Héloïse, Riccoboni, de Genlis 89
COLÈRE. — Mad. de Scudéri . . 90

COMMUN. Mad. de Puisieux 90
COMPARAISON.—Ninon de Lenclos, mad. de Rieux. 90
COMPASSION. — Mad. d'Arconville 91
COMPLAISANCE. — Mad. de Rieux 91
CONCURRENCE. — Ninon de Lenclos 91
CONDUITE.—Mad. de Puisieux. 91
CONFESSION. Mesd. George Sand, Camille Bodin. 91
CONFIANCE. — Mad. d'Arconville 92
CONFIDENCE.—Mesd. de Staël, de Rieux. 93
CONSCIENCE. — Mad. la duchesse d'Orléans 93
CONSEILS AUX FEMMES. — Mad. de Salm 93
CONSTANCE. — Mad. de Rieux. 95
CONVERSATION. — Mesd. Gauthier-Coignet, Émile de Girardin, de Flahaut, Mallés de Beaulieu, Necker 95
CONVERSION.—Mad. Sophie Arnould 97
COQUETTE. — Mesd. de Coigny, de Puisieux, la duchesse d'Orléans. 97
COQUETTERIE. — Mesd. de Rémusat, de Bradi, Dash, la duchesse d'Orléans, Sophie Gay, d'Arconville, Azaïs, de Genlis, Gottis, de Sommery 97
CORRUPTION. Mad. la duchesse d'Orléans 100
CORSETS. Flora Tristan . . . 100
COSTUME.—Mad. George Sand. 100
COURAGE.—Mesd. d'Héricourt, la duchesse d'Orléans. . . . 101
COURTISANES.—Mad. de Pompadour 102
COUSINE. — Mad. Émile de Girardin. 102
COUVENTS. — Mad. (
CRÉOLE. — Mesd. M
noel de Grandfort.
CULPABILITÉ. — Ma
CURIOSITÉ.—Mad. d

D

DANGER. — Mad. de
DANSE Mesd. de l
Sophie Gay . . .
DATE. Mad. Sophi
DÉBAUCHE.—Mad. l
d'Orléans . . .
DÉCLARATION. — Me
tory, Ninon de Len
DÉFAUTS Mesd. N
cile G. N. de Gen
DÉGOUT.—Mad. de S
DÉGUISEMENT.—Ma
DÉLICATESSE. — Me
lis, Blessington . .
DÉPENDANCE. M
musat, de Staël . .
DÉRÉGLEMENTS. —
Lambert. . . .
DÉSESPOIR. — Mad
Girardin. . . . . .
DÉSIRS. — Mad. de
DESTINÉE. — Mad. (
DEVOIRS.—Mesd. d'
de Puisieux, Berni
DÉVOTES.—Mesd. d'
de Rieux, de Villa
sieux, de Verzure.
DÉVOTION.—Mesd. (
Rieux, Sophie Arno
DÉVOUEMENT. — M
musat, de Puisie
Tristan . . . . .
DIABLE. — Mad. de
DIFFÉRENCE. — Me
fant, Necker de Sau
DIGNITÉ.— Mesd. de
ker de Saussure.

DISCOURS. — Mad. de Scudéri. 116
DISSIMULATION. — Mad. Adèle Esquiros. 116
DISTINCTIONS. — Mad. de Coicy. 117
DISTRACTIONS. — Mad. Necker. 117
DIVORCE. — Mad. d'Agout. . . 117
DOMINATION. — Mesd. d'Adhémar, Necker. 118
DON. — Mad. de Sartory. 119
DOUCEUR. — Mesd. de Scudéri, de Fontaines, de Salm. 119
DOULEUR. — Mesd. Flora Tristan, de Rémusat. 120
DROITS. — Mad. ***. 120
DUELS. — Mesd. de Rieux, de Sartory. 120

E

ÉCONOMIE. — Ninon de Lenclos 120
ÉDUCATION. — Mesd. Gauthier-Coignet, de Scudéri, d'Adhémar, Flora Tristan 121
EFFET. — Mad. de Lambert . . 123
ÉGALITÉ. — Mary Wollstonecraft. 123
ÉGLISE. — Mad. Émile de Girardin. 123
ÉGOÏSME. — Mesd. de Staël, de l'Espinasse, de Charrière, Necker de Saussure 123
ÉLOGES. — Mad. de Rieux . . . 124
ÉMANCIPATION. — Mad. Jenny P. d'Héricourt. 124
ÉMOTIONS. — Mesd. de Flahaut, de Rémusat 124
EMPIRE. — Mad. de Rieux . . . 125
ÉNERGIE. — Mad. de Genlis . . 125
ENFANTEMENT. — Sophie Arnould 125
ENFANTS. — Mad. Campan . . . 126
ÉNIGME. — Sophie Arnould. . . 126
ENNUI. — Mesd. de Rieux, de Genlis 126
ENTÊTEMENT. — Mad. de Rieux. 127
ENTRAINEMENT. — Mad. Gatti de Gamond. 127
ÉPINE. — Sophie Arnould . . . 127
ERREUR. — Mad. de Rieux . . . 127
ESCLAVAGE. — Mad. G. Sand . . 127
ESCLAVES. — Mesd. de l'Espinasse, Ninon de Lenclos . . . 128
ESPAGNOLES. — Mad. de Lambert 128
ESPRIT. — Ninon de Lenclos, mesd. du Deffant, d'Agout, Cécile Fée, George Sand, É. de Girardin. 128
ESPRIT FORT. — Mad. Clairon. 130
ESTIME. — Mad. de Lambert. . 130
ÉTOURDERIE. — Mad. de Genlis 131
ÉTRENNES. — Mad. Sophie Gay. 131
EUROPÉENNES. — Mad. Rebecca Smith 132
ÉVANOUISSEMENT. — Mad. É. de Girardin. 132
ÈVE. — Mesd. d'Agout, d'Adhémar 133
EXAGÉRATION. — Mad. Necker de Saussure. 134
EXCUSE. — Mad. de Sartory. . . 135
EXPÉRIENCE. — Mesd. Necker, de Puisieux. 135

F

FAIBLESSE. — Mesd. Cottin, de Sartory, princesse C.T. de Belgiojoso, d'Arconville, Ninon de Lenclos, de Lambert, Riccoboni 135
FAMILLE. — Mad. Necker de Saussure 136
FATUITÉ. — Mad. Sophie Gay. . 137
FAUTE. — Mesd. de Carlowitz, de Lambert 138
FAVEURS. — Ninon de Lenclos, Mad. Deshoulières. 138

FAVORITE. — Mad. de Maintenon 139
FEMME. — Lady Blessington, mesd. de Staël, de Sommery, de Lambert 139
FEMME DE CHAMBRE.—Mad. de Verzure 139
FEMME DU MONDE. — Mad. George Sand. 140
FEMME EN ORIENT. — Mad. la princesse C. T. de Belgiojoso. 140
FEMMES (influence des).—Mesd. George Sand, de Staël. 141
FIERTÉ. — Mad. de Scudéri. . . 142
FIGURE. — Mad. de Staël. . . . 142
FILLE. — Mesd. Bernier, de Rieux 142
FERMETÉ. — Mad. de Staël. . . 143
FLATTERIE. — Mesd. d'Arconville, de Rieux, de Sartory, Woillez, de Scudéri. 143
FOLIE. — Mesd. de Sommery de Rieux, du Châtelet. . . 144
FORCE. — Mesd. du Deffant, de Rieux 144
FOURBERIE. — Mad. de Rieux . 145
FRANÇAISES. — Mesd. la duchesse d'Orléans, Émile de Girardin. 145
FRIVOLITÉ. — Mad. Necker de Saussure. 146

G

GALANTERIE. — Sophie Arnould, mesd. de Sartory, de Puisieux, la duchesse d'Orléans. 146
GÉNÉROSITÉ — Mad. Émile de Girardin. 147
GÉNIE. — Mesd. de Staël, Émile de Girardin, Gatti de Gamond. 148
GLOIRE.—Mesd. de Staël, L. Colet. 149
GOURMANDISE. — Mad. Émile de Girardin 149
GOUT Mad. de Charrié
GOUVERNEMENT. — Ma Sommery . . . . . .
GOUVERNER. — Mesd. l chesse d'Orléans, de P dour. . . . . .
GRACE. — Mad. la du d'Abrantès. . . . . .

H

HABITUDE.—Mad. de Pui
HAINE. — Mad. de Lambe
HOMME. — Mad. de Puisi
HONNÊTETÉ. — Mad. Ém Girardin. . . . . .
HONNEUR. — Mesd. d'A George Sand, de Lambe Verzure . . . . . .
HORIZON. — Mad. de Sta
HUMANITÉ. — Mad. Flora tan. . . . . .
HUMILITÉ. — Mad de Ri
HYPOCRISIE. — Mad. du I

I

IDÉAL.—Mad. Gatti de Gam
IDOLE. — Lady Blessington
IGNORANCE. — Mad. Gaut Coignet . . . . . .
ILLUSIONS. — Mad. A. Mo Lafitte. . . . . .
IMAGINATION. — Mad. Ne
IMMODESTIE. — Mad. de rardin . . . . . .
IMPERTINENCE.—Mad. du l
IMPRESSIONS. — Mad Gat Gamond. . . . . .
INCLINATION. — Mad. de déri . . . . . .
INCOGNITO. — Mad. Necke
INCONDUITE. — Mad. de sieux. . . . . .

INDULGENCE. — Mesd. de Bawr, de Tencin. 156
INFIDÉLITÉ. — Mesd. de Scudéri, du Barry, de Puisieux, de Sévigné, de la Fayette. . . 157
INFLUENCE. — Mesd. Émile de Girardin, de Carlowitz, Necker de Saussure. 158
INGRATITUDE. — Mesd. de Rieux, Ninon de Lenclos. 160
INHUMANITÉ. — Mad. de Rieux. 160
INJURES (oubli des). — Mad. de Pompadour 160
INJUSTICE. — Mad. la comtesse de Beauharnais 161
INQUIÉTUDE. — Mesd. de Sartory, Ninon de Lenclos. . . . 161
INSTRUCTION. — Mesd. de l'Espinasse, de Rieux, de Maintenon. 162
INTELLIGENCE. — Mesd. Flora Tristan, Louise Collet. 163
ISOLEMENT. — Mad. Necker de Saussure 163
IVROGNERIE. — Mad. la duchesse d'Orléans 164

J

JALOUSIE. — Mesd. de Salm, la duchesse d'Orléans. 164
JALOUX. — Ninon de Lenclos. . 165
JEU. — Mesd. de Rosemberg, de Rieux, d'Arconville. 165
JOUISSANCE. — Mad. d'Arconville 166

L

LACHETÉ. — Mad. de Lambert. 166
LAIDE. — Mad. la duchesse d'Orléans. 166
LAIDEUR. — Mesd. de Rieux, de Genlis, de Lambert, de Verzure, du Barry. 167
LARMES. — Mad. de Staël. . . 169
LECTURE. — Mesd. de Scudéri, Victoire Babois 169
LETTRE. — Mesd. de Scudéri, de Genlis 170
LIAISONS. — Mesd. de Maintenon, de Verzure. 170
LIBERTÉ. — Mesd. Gauthier-Coignet, Gatti de Gamond. . . 171
LIBERTINAGE. — Mesd. d'Arconville, de Puisieux. 172
LIVRES. — Mesd. de Rieux, de Girardin. 172
LOGIQUE. — Mad. du Deffant. . 172
LOI. — Mad. de Genlis. 172
LOUANGE. — Mesd. Émile de Girardin, de l'Espinasse, de Puisieux, Deshoulières, de Sartory, George Sand. 173
LUXE. — Mad. de Verzure. . . . 174

M

MAITRESSE. — Ninon de Lenclos, mesd. de Puisieux, de Lambert, d'Arconville. 174
MAITRESSE DE MAISON. — Mad. Necker. 175
MALADRESSE. — Mad. Charles Reybaud. 176
MALHEUR. — Mad. de Staël . . 176
MALVEILLANCE. — Mad. S. Gay. 176
MARI. — Mesd Charles Reybaud, de Brissac, de Sommery, de Praslin. 177
MARIAGE. — Mesd. de l'Espinasse, d'Arconville, de Rieux, princesse C. T. de Belgiojoso, Gatti de Gamond, Necker de Saussure, de Verzure, duchesse d'Orléans. 178
MARIS. — Mad. la duchesse d'Orléans 181
MATURITÉ. — Mad. Necker de Saussure. 181

MÉCHANCETÉ.—Mad. de Rieux. 181
MÉDISANCE. — Mesd. de Rieux. de Sartory, de Scudéri, de Puisieux, de Genlis. 182
MÉDITATION. Mad. d'Agout. 183
MÉNAGE. — Mesd. Roland, É. de Girardin. 183
MÉPRIS. — Mesd. Necker, de Rieux 184
MÈRES.—Mesd. Necker de Saussure, A. Molinos-Lafitte, de Rieux, princesse C. T. de Belgiojoso. 184
MÉRITE. — Mesd. de Scudéri, de Guibert d'Arconville, de Rieux, Necker. 186
MÉTIER. — Mad. d'Épinoy . . . 187
MINAUDERIES. Mad. de Puisieux. 187
MIROIR. — Mad. de Verzure. . 187
MISSION. — Mesd. Flora Tristan, Fanny de Beauharnais. 187
MODE. — Mesd. de Puisieux, de Saint-Surin, de l'Espinasse, Mallés de Beaulieu, Émile de Girardin. 187
MODÈLE. — Mad. de Puisieux. 189
MODÉRATION. — Mad. de Puisieux. 189
MODESTIE. — Mesd. de Graffigny, Guibert, de Puisieux . . 189
MŒURS. — Mad. Roland. . . . 190
MONDE. — Mad. Gatti de Gamond 190
MONDE (femmes du). — Mad. de Charrière 190
MORT. Mad. de Sartory. . . . 190
MYSTÈRE. — Mad. la comtesse de la Suze. 190

N

NÉGLIGENCE. —Mad. de Rieux. 191
NON. — Mad. du Barry. 191

O

OBÉISSANCE.—Mad. Antoinette Bourignon. 191
OCCUPATION. — Mesd. Guizot, de Coicy 191
OPINION. — Mesd. Necker, de Staël. 193
ORDRE. — Mad. A. Molinos-Lafitte. 193
OUBLI. — Ninon de Lenclos, mesd. la duchesse d'Abrantès, Necker. 194

P

PALEUR. — Mad. George Sand. 194
PARDON. — Mesd. de Rieux, d'Arconville, Ninon de Lenclos 195
PARISIENNES. — Mad. Geoffrin. 195
PARLER. — Mad. de Puisieux. 195
PARURE. — Mad. d'Arconville. 196
PASSION. — Mesd. George Sand, Guizot, de Carlowitz. 196
PATERNITÉ. Mesd. d'Abrantès, de Girardin 196
PATRIOTISME.—Mad. de Bawr. 197
PEINES.—Mad. Necker de Saussure 197
PEINTURE. — Mesd. de Girardin, duchesse d'Orléans. . . . 197
PENSÉES. — Mad. d'Agout. . . 197
PERFECTION. — Mad. Necker de Saussure 198
PERSÉVÉRANCE. — Mesd. Necker, de Rieux 198
PERSONNALITÉ. — Mad. de Staël. 199
PERVERSITÉ. — Mesd. de Genlis, Héloïse 199
PETITES FILLES.—Mad. de Rémusat 199
PETITES-MAITRESSES.—Mad. de Verzure 200

PEUR. — Mad. de Rieux. 200
PHILOSOPHIE. — Mad. de Sommery. 200
PITIÉ. — Mad. de Sartory. . . . 200
PLAIRE. — Mesd. de Staël, de Rieux, princesse C. T. de Belgiojoso, de Sommery, de Lambert, Necker. 201
PLAIRE (art de). — Mad. de Pompadour. 203
PLAIRE (désir de). — Ninon de Lenclos, mad. de Sartory. . 203
PLAISIRS. — Mesd. A. Molinos-Lafitte, de Lambert, Roland. . 203
PLEURER. — Mesd. d'Agout, de Puisieux. 204
POÉSIE. — Mad. de Rieux. . . . 205
POLITIQUE. — Mesd. de Rieux, princesse de Salm-Dyck, Gatti de Gamond, de Girardin . . . 205
POLONAISES. — Mesd. de Staël, de Bawr. 207
POSSESSION. — Mad. Charles Reybaud. 208
POUVOIR. — Mad. de Staël. . . 208
PRÉÉMINENCE. — Mad. de Romieu. 209
PRÉFÉRENCE. — Ninon de Lenclos, mad. de Rieux. 209
PRÉJUGÉ. — Mesd. de Lambert, princesse de Salm-Dyck. . . . 209
PRÉSENTS. — Mesd. de l'Espinasse, de Scudéri 211
PRÉTENTION. — Mesd. Gatti de Gamond, de Staël, Émile de Girardin. 211
PRÊTRE. — Mad. de Coicy. . . . 212
PRÉVOYANCE. — Ninon de Lenclos 212
PRINCESSES. — Mad la duchesse d'Orléans. 213
PROBITÉ. — Mesd. de Puisieux, de Rieux 213
PROGRÈS. — Ninon de Lenclos 213
PROPOSITION. — Mad. de Villedieu. 214
PROPRETÉ. — Mesd. Mallés de Beaulieu, du Deffant, Necker. 214
PROPRIÉTAIRE. — Sophie Arnould 215
PROTESTATIONS. — Mad. Currer Bell. 215
PRUDENCE. — Mesd. A. Molinos-Lafitte, de Lambert 216
PRUDES. — Mesd. de Verzure, Émile de Girardin, Ninon de Lenclos 216
PUDEUR. — Mesd. de Coulanges, de Lambert, de Genlis, de Puisieux. 216
PURETÉ. — Mad. A. Molinos-Lafitte 218

Q

QUALITÉS. — Mad. de Lambert 218

R

RAISON. — Mad. de Sévigné. . . 218
RÉCONCILIATION. — Mad. de Scudéri. 219
RECONNAISSANCE. — Mesd. de Sartory, de Coicy. 219
REINES. — Marie-Antoinette. . 219
REGRETS. — Mesd. de Sartory, d'Arconville 219
RELIGION. — Mesd. de Coicy, de Pompadour. 220
RENDEZ-VOUS. — Mad. de Rieux. 220
RÉPUTATION. — Mesd. de Rosemberg, de Lambert, de Rieux, de Girardin, C. Fée, de Puisieux. 220
RÉSIGNATION. — Mesd. Émile de Girardin, de Rieux, Necker de Saussure. 220

RÉSISTANCE. — Ninon de Lenclos, mad. Cécile Fée. 223
RESPECT. — Mesd. de Rieux, Gatti de Gamond. 223
RIDE. — Ninon de Lenclos . . . 224
RIDICULE.—Mesd. de Puisieux, Sophie Gay. 224
RIGUEURS. — Ninon de Lenclos, mad. de Tencin 225
RIRE. — SOURIRE. — Mad. de Rosemberg 226
RIVALITÉ. — Mad. de Staël, Ninon de Lenclos 227
ROLE. — Mesd. Gauthier-Coignet, d'Arconville. 228
ROMANCES. — Mad. Sophie Gay. 229
ROMANS. — Mesd. Necker et de Lambert. 229
ROUGEUR. — Mad. d'Adhémar. 229
RUSE.—Mad. A. de Casa-Maior. 230

S

SAGESSE. — Ninon de Lenclos, mad. de Puisieux. 230
SAINT - SIMONISME. — Mad. George Sand. 231
SALAMANDRES.—Mad. Necker. 231
SALON. — Mad. Sophie Gay. . . 232
SAVOIR. — Mesd. de Rémusat, de Lambert, d'Arconville, de Souza 232
SCANDALE. — Mesd. de Genlis, George Sand. 233
SECRET. — Mesd. de Rieux, de Scudéri 233
SÉDUCTION. — Mesd. d'Arconville, comtesse de Beauharnais 234
SENS. — Mesd. Flora Tristan, Ninon de Lenclos. 234
SENSATIONS.—Mad. C. de Salm. 235
SENSIBILITÉ. — Mesd. de Genlis, C. de Salm. 235
SENTIMENT. — Mesd. de Staël, *de Puisieux* 235
SÉVÉRITÉ. — Mad. Cosson de la Cressonnière 236
SERMENT.—Mad. George Sand. 236
SERVAGE. — Madame Sophie Gay. 236
SIMPLICITÉ. — Mesd. A. Molinos-Lafitte, Necker. 236
SINCÉRITÉ. — Mad. d'Agout. . 237
SOUHAIT. — Mad. de Rieux. . . 237
SOLLICITEUSE.—Mad. de Puisieux. 237
SOTTISE. — Mad. de Rieux. . . 238
SOUFFRANCE. — Mesd. de Rémusat, Cécile Fée. 239
SOURIRE. — Mad. d'Agout. . . 239
SOURIS. — Pan-Hoéi-Pan. . . 239
SPECTACLE. — Mad. de Rieux. 240
STÉRILITÉ.— Mad. la princesse C. T. de Belgiojoso. 240
SUPÉRIORITÉ. —Mad. de Girardin. 240

T

TABAC.—Mad. la duchesse d'Orléans. 241
TALENT. —Mesd. d'Agout, Guibert, Necker, Roland 241
TÉMÉRITÉ. — Ninon de Lenclos. 241
TEMPÉRAMENT. — Mad. de Sartory 242
TÊTE. —Marie Leczinska. . . . 242
THÉATRE. — Mad. Gatti de Gamond 242
TIMIDITÉ. — Mesd. de Rieux, de Lambert. 242
TOILETTE. — Mesd. Émile de Girardin, de Rieux, Mars, princesse C. T. de Belgiojoso, Louise Fusil, Ancelot. 243
TRAVAIL. — Mad. Émile de Girardin 245
TRISTESSE.—Mad. Sophie Gay. 245
TROMPERIE. — Mesd. de Casa-

r, George Sand, de Som-
, Dunoyer 245
NIE.—Mad. de Charrière. 246

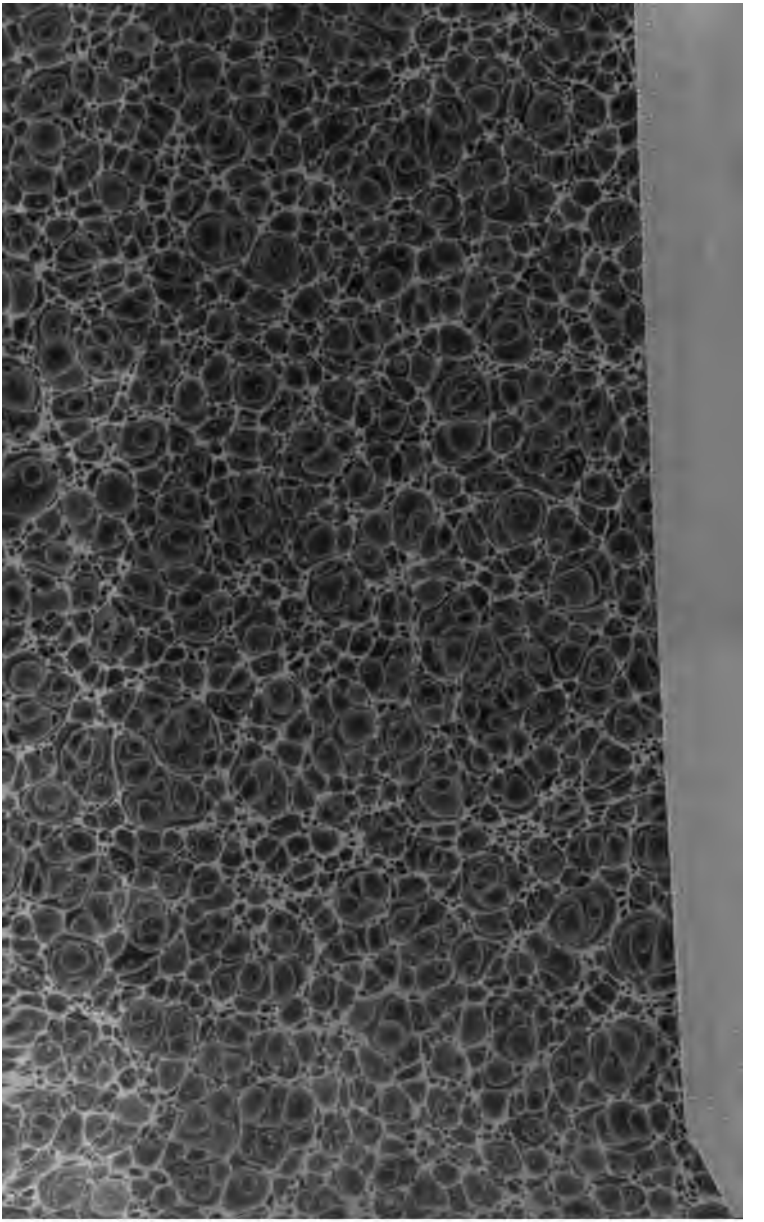
U

. — Mad. Necker. 246
ATION. — Mad. de Lam-
. 246

V

R. — Mad. de Scudéry. . 247
É. — Mesd. de Staël, d'Ar-
ille, du Deffant, Ninon
enclos, de Flahaut, Simons-
eille. 247
ANCE. — Mad. de Rieux. 250
É. — Mad de Staël. 250
. — Mesd. de Genlis, de
harnais, Cottin, Ninon de
los, A. Lambert, Agénor
de Gasparin, Émile de Girardin, de Sartory, de Praslin, de Rieux, de Scudéri, de Sommery, de Staël, de Verzure. . 250
VÊTEMENT. — Mad. du Deffant. 253
VEUVAGE. — Mad. de Girardin. 254
VEUVE.— Mesd. de Pompadour, de Rieux. 254
VICE. — Mesd. de Puisieux, de Rieux. 254
VIE. — Mesd. de Praslin, Émile de Girardin 255
VIEILLE.—VIEILLESSE.—Mesd. de Sévigné, de Pompadour, du Saule, George Sand, Necker de Saussure, Gatti de Gamond 255
VIEILLES FILLES. — Mad. Sophie Gay 257
VIOLENCE. — Mad. la duchesse d'Orléans 258
VOLONTÉ. — Mad. Desbordes-Valmore 258

FIN DE LA TABLE.



HQ 1154 .L27 C.1
Les femmes peintes par elles-m
Stanford University Libraries
3 6105 036 816 002

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRA
STANFORD, CALIFORNIA
94305